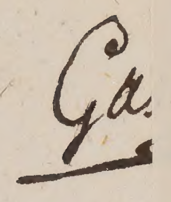


21257/B/2
C IV b
19



EX BIBLIOTHECA



CAR. I. TABORIS.

MÉDECINE
DU
VOYAGEUR.

TOME I.

60340

MÉDECINE
DU
VOYAGEUR;
OU

Avis sur les Moyens de conserver la santé, et de remédier aux accidens et aux maladies auxquels on est exposé dans les Voyages, tant par terre que par mer. Suivie d'un Essai de Médecine pratique sur les Voyages, considérés comme Remèdes.

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc....... *Ecole de Salerne. Aphor. II.*

Par J. D. DUPLANIL,
Citoyen français, Docteur en Médecine de la ci-devant Université de Montpellier.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.
AN IX. — 1801.

Décret relatif à la Propriété des Auteurs, ou Libraires à qui ils l'ont vendue.

Les auteurs d'écrits en tout genre, les compositeurs de musique, les peintres et dessinateurs qui feront graver des tableaux ou dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Leurs héritiers ou cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

Tout débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

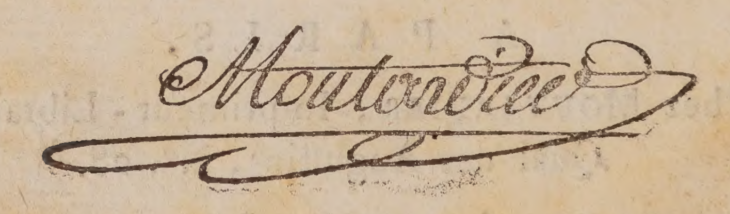
Les héritiers de l'auteur d'un ouvrage de littérature ou de gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou de génie qui appartienne aux beaux arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Du même auteur. Méthode nouvelle et facile de guérir les Maladies vénériennes, par Clare, 1 vol. in-8. fig. 4 fr. 50 cent.

Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, et de guérir les maladies, par le régime et les remèdes simples : ouvrage mis à la portée de tout le monde ; par G. Buchan, M. D. du Collége Royal des Médecins d'Edimbourg. Quatrième Edition, 5 vol. in-8°. bro. 25 fr.

AVIS.

Les Contrefacteurs et Vendeurs de contrefactions ont poussé la friponnerie jusqu'à contrefaire la Signature de feu mon Beau-Père FROULLÉ, pour vendre plus facilement la Médecine Domestique ; en conséquence, je préviens que tous les *Exemplaires* qui n'auront pas le nouveau *Titre* avec ma Signature, doivent être regardés comme contrefait.



PRÉFACE.

LA Nation Française, par la révolution qui lui a rendu sa liberté, vient de prendre une face nouvelle. Après avoir déployé une énergie qui a étonné toute l'Europe, on va la voir chercher à se faire également admirer par l'excellence de ses lois, et la sagesse de son gouvernement. Or elle ne peut parvenir à ce dégré de gloire, qu'en allant puiser la science de conduire les hommes, dans les *Voyages*, le vrai livre des Législateurs.

Elle ne sera donc plus, comme elle l'a été si long-temps, un composé de timides individus, cloués à leurs

foyers. En effet, si l'on en excepte ce qu'on appellait de grands seigneurs, des gens riches, et des commerçans, ceux de nos compatriotes, que l'on rencontrait dans les pays étrangers, n'étaient, pour la plupart, que des artistes, ou des artisans, souvent même des aventuriers, qui s'étaient expatriés, pour aller chercher fortune. Aujourd'hui tout est changé; et l'on verra bientôt des Français de tous les états, se répandre dans tous les pays, soit pour y puiser des connaissances nouvelles, soit pour des relations commerciales, soit par simple curiosité.

Ce nouvel ordre de chose m'a fait penser que les *Voyages*, devenant beaucoup plus fréquens parmi nous, il était du devoir de celui, qui a fait passer dans notre langue, la *Médecine Domes-*

tique, pour l'instruction de ses concitoyens, de recueillir, dans un ouvrage uniquement destiné à cet objet, les connaissances en médecine, dont le voyageur peut avoir besoin dans sa course ou dans sa traversée. En voyage, on est rarement à portée de se procurer les secours de gens de l'art qui méritent ce nom; car les bons médecins et les habiles chirurgiens ne sont pas assez communs, pour qu'on en rencontre sur tous les vaisseaux et sur toutes les routes : on ne les trouve guére que dans les grandes villes. Aussi n'entend-on que trop souvent répéter que des voyageurs ont péri, faute d'avoir été soignés, ou pour l'avoir été mal; que d'autres sont revenus malades, ou infirmes, lorsqu'ils ne devaient rapporter que satisfaction et santé; enfin, que beaucoup ont été forcés de

s'arrêter au milieu de leurs courses, parce qu'inexperts en médecine, ils n'ont su ni prévenir la maladie, ni la combattre quand ils en ont été attaqués.

N'eût-on pour mobile que la curiosité, ce serait encore une contrariété désagréable que d'être obligé de renoncer à ce qui peut la satisfaire. Mais lorsque c'est le désir d'enrichir sa patrie de nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, qui fait entreprendre un voyage, ce n'est plus simplement un malheur particulier qu'un pareil abandon; dans nombre de circonstances, c'est une calamité. N'en est-ce pas une, en effet, pour l'Europe entière, que l'assassinat d'un homme tel que le célèbre capitaine COOK, et la nouvelle, hélas! trop certaine aujourd'hui, de la perte de l'infortuné

La Peyrouse ? La médecine, sans doute, ne peut rien contre d'aussi terribles événemens. Mais ce ne sont pas les seuls auxquels soient exposés les voyageurs: une maladie grave, négligée ou traitée à contre-sens, peut leur être également funeste.

Ainsi, quand on entreprend un voyage, quel qu'en soit l'objet et la durée, ce serait un véritable encouragement, ou plutôt un grand sujet de sécurité si l'on pouvait se promettre qu'il s'achevera sans qu'on essuie aucune maladie, ou du moins que s'il en survient, elle sera soignée avec autant d'intelligence que si l'on n'avait pas quitté son habitation. Il est certain qu'alors les chances, pour le succès des entreprises de ce genre, deviendraient infiniment plus favorables, et que le public y trouverait aussi plus

souvent les avantages qui peuvent en résulter. Si, par exemple, BOUGAINVILLE, ADANSON, PALLAS, SAUSSURE, VOLNEY, et tant d'autres, qu'il serait trop long de nommer, avaient été surpris au milieu de leurs courses, par une maladie, contre laquelle ils n'auraient pu trouver de secours, quelle perte pour la *Philosophie*, pour l'*Histoire naturelle*, pour la *Géographie*, etc.! Et aujourd'hui que le capitaine BAUDIN, accompagné de savans de toutes les classes, s'èxpatrie, parcourt toutes les mers, et brave tous les dangers pour seconder les vœux du gouvernement, qui veut que la France, si glorieuse par les armes, le soit également par les sciences; quelle est la personne, pour peu qu'elle ait quelque désir de s'instruire, qui ne fasse des vœux pour que ce voyageur se maintienne tou-

jours dans un état capable de lui faire supporter les travaux et les fatigues, auxquels il se dévoue si généreusement?

Tous les voyageurs ne sont pas menés par d'aussi grands intérêts, je le sais; mais tous, du moment où ils quittent leurs foyers, sont exposés à une foule de maladies, qui demandent une attention et une surveillance continuelles pour être évitées; et, lorsque, n'ayant pu y parvenir, quelqu'un d'eux tombe malade en route, c'est alors qu'il regrette amèrement de n'être pas assez instruit pour pouvoir s'administrer les secours nécessaires, ou pour pouvoir les administrer à celui de ses compagnons de voyage, qui se trouve dans cette malheureuse circonstance.

Or il ne faut pour cela que quelques connaissances en médecine : et,

si l'on avait des doutes à cet égard, il suffirait de jeter les yeux sur l'histoire des voyages des capitaines COOK et LA PEYROUSE. A qui sont dues la santé et la conservation des individus qui composaient les équipages des vaisseaux la *Résolution*, la *Boussole*, *et* et l'*Astrolable*? N'est-ce pas aux sages réglemens de ces vrais philantropes, qui ont su employer, d'une manière aussi sûre que nouvelle, les principes certains de la *Médecine préservative?* Jusquà eux, les voyages par mer étaient autant et plus redoutés par les maladies contagieuses et funestes qu'on y essuie communément, que par les accidens dûs à l'élément auquel on se confie. L'amiral ANSON, dans son voyage autour du monde, qui a duré trois ans et demi, a perdu, par maladies, près des quatre cinquièmes de

son escadre, tandis que le Cap. COOK, avec cent dix-huit hommes d'équipage, a fait un voyage presque aussi long, puisqu'il a duré trois ans et dix-huit jours, dans tous les climats, depuis le 52e. dégré N., jusqu'au 71e. dégré S., sans perdre plus d'un homme par la maladie (*a*); tandis que LA PEYROUSE, après trente mois de campagne, et plus de huit mille myriamètres (seize mille lieues) de route, est arrivé à la *Nouvelle-Hollande* avec un équipage aussi bien portant qu'il était à son départ de *Brest* (*b*).

(*a*) Voyez le *Discours du Dr. PRINGLES*, à la Société royale de Londres, le 30 octobre 1776.

(*b*) Voyez le *Voyage de LA PEYROUSE*, tome I, page xlviij.

Voici comment ce navigateur s'exprime,

Mais si le voyageur est intéressé à se garantir des maladies graves, ou

---

tome IV, pages 254 et suiv. du même voyage, dans une lettre à un de ses amis, écrite d'*Avatscha*, le 10 septembre 1787........
« Et vous apprendrez avec plaisir que, malgré les fatigues et les privations, inséparables d'une si longue navigation, pas un seul homme n'est mort sur ma frégate; pas un seul homme n'est malade. L'*Astrolable* a perdu un officier; mais la maladie (la *dysenterie*), dont il est mort, fruit de son imprudence, a une cause absolument étrangère aux fatigues et aux dangers de la campagne. La santé de l'équipage de cette frégate est d'ailleurs aussi parfaite que celle du mien. Vous pouvez être assuré que les soins du Cap. COOK, pour ses équipages, n'ont pas été plus grands, plus suivis que ceux que M. DELANGLES, commandant de l'*Astrolable*, et moi, ne cessons de donner à la conservation des hommes pré-

à savoir y remédier, il ne l'est pas moins à jouir, pendant son voyage,

---

» cieux qui partagent nos travaux; et si,
» jusqu'à la fin de nos courses, nous sommes
» aussi heureux que nous l'avons été jusqu'à
» présent, nous démontrerons, comme l'a fait
» le Cap. COOK, qu'avec des soins et un *ré-*
» *gime éclairé*, on peut parvenir à préserver
» les marins du *scorbut*, et des autres mala-
» dies qui semblaient être inséparables des
» longues traversées. »

Puis il ajoute...... « Mais il ne faudra rien
» conclure de cette expérience répétée, qui
» soit applicable à des *vaisseaux de ligne*, à
» des équipages de huit cents, de mille, de
» douze cents hommes, recrutés souvent par-
» mi les convalescens qui sortent des hôpi-
» taux, et qu'il n'est pas possible de nourrir,
» comme on nourrit un équipage de cent
» hommes, choisis pour une expédition par-
» ticulière, avec des farines de Moissac de
» première qualité, avec des vins de Cahors,

de toute la santé dont il est susceptible. Sans la santé, on n'a point vé-

---

» ou de Ténérif, à six cents francs le ton-
» neau; ni de traiter avec tous les anti-scor-
» butiques, que la pharmacie et la physique
» ont pu combiner, etc. Observez encore que
» l'espace, qui manque sur les grands vais-
» seaux, à proportion du nombre des hom-
» mes, ne permet pas de donner à chacun un
» très-grand hamac, et que les officiers n'y
» sont pas assez nombreux, pour que leur
» surveillance, quelqu'active qu'elle soit,
» puisse s'étendre également sur des détails
» qui peuvent paraître minutieux, tels que
» le soin de faire changer de linge aux mate-
» lots régulièrement, et en leur présence,
» pour garantir ces braves gens de la paresse
» naturelle à l'homme, quand il s'agit de la
» propreté de sa persone; paresse qu'il sur-
» monte quand il est question de supporter
» la fatigue, et d'affronter le danger. A tous
» ces soins multipliés et constans, j'ai joint

ritablement l'usage de ses facultés intellectuelles; et ces facultés ne pouvant s'exercer, on est dans l'impossibilité de s'occuper, même de ses plaisirs, encore moins du but que l'on se propose, lorsqu'il demande quelque liberté d'esprit. Or l'on ne peut conti-

---

» l'attention de relâcher, sans calculer la dé-
» pense, dans des lieux où je fusse assuré de
» procurer d'excellens vivres à mes équipa-
» ges, etc., etc. ». Enfin il termine cette lettre intéressante par cette phrase remarquable...... « J'ai cru qu'une des expériences
» qu'on se proposait de faire dans cette cam-
» pagne, était de s'assurer si des hommes,
» parfaitement nourris, parfaitement soi-
» gnés, peuvent soutenir les fatigues des plus
« longues navigations, dans tous les climats,
» sous toutes les latitudes, au milieu des
» brumes, sous un ciel brûlant, etc.; et jusqu'à
» présent je puis répondre affirmativement. »

nuer à jouir de la santé, si l'on ignore la manière de se conduire dans ses repas, dans ses exercices, et dans toutes les autres parties de son régime. En voyage, plus que dans tout autre temps, les occasions de la perdre se présente à chaque pas. Elles se trouvent dans la voiture, dans le vaisseau, dans le bateau, dans l'auberge, dans les lits, enfin dans tout ce qui est à notre usage, dans tout ce dont on a le plus besoin, comme les alimens, la boisson, le linge, etc. (*a*). Si l'on néglige la propreté, et que l'on fasse des excès, ce qui n'est alors que trop commun, on voit sa santé s'altérer, se détériorer, se détruire bientôt entièrement; et la maladie qui survient, ou ne sera pas traitée, faute de méde-

(*a*) Voyez la seconde Partie de cet ouvrage.

cin, ou le sera mal, parce qu'à moins qu'on ne tombe malade dans une grande ville, on ne trouve par-tout sur les routes que des ignorans ou des charlatans. Dans l'un ou l'autre cas, on est forcé de suspendre son entreprise, ou d'y renoncer.

Il est donc évident que le défaut de quelques connaissances en médecine, dans les personnes qui voyagent, peut devenir une source de privations pour le public, et de peines, de chagrins, d'infortunes pour le voyageur; et que celui qui s'expose aux accidens de toute espèce qui l'attendent en route, sans avoir pris des précautions pour les éviter, ressemble à ce curieux, qui voudrait gravir les glaciers des Alpes sans s'être muni du bâton ferré capable de le retenir. Ce sont ces moyens préservatifs, que nous indiquons dans l'ins-

truction suivante. Nous nous plaisons à espérer que les conseils simples et faciles à mettre en exécution qu'elle contient, conserveront aux sciences, aux arts et au commerce, une foule de citoyens utiles, qui périraient, ou se trouveraient dans la nécessité de renoncer à leurs travaux, par pure ignorance de ce qu'ils ont à faire pour entretenir leur santé, ou pour la recouvrer quand ils l'ont perdue.

Mais les voyageurs qui, comme nous l'avons déja observé, sont environnés de causes de maladies, peuvent aussi trouver dans les voyages des causes de santé. En effet, on en a vu, tant sur terre que sur mer, se guérir de maladies qui avaient résisté à tous les remèdes. C'est cependant ce qu'on paraît ignorer presque généralement. Que celui qui sent le besoin de voyager pour

se

se procurer des connaissances ou des richesses, soit d'une faible santé, ou attaqué d'une maladie chronique, on le voit hésiter, ne pas se livrer à son penchant, et souvent même il se trouve arrêté par les conseils des personnes qui prennent intérêt à sa conservation, sous prétexte que les fatigues aggraveront ses infirmités, et ne pourront que les rendre funestes. On rencontre de ces personnes timides parmi les gens instruits, même parmi les savans, tandis qu'il est bien prouvé qu'un voyage prescrit à temps, et bien ordonné, peut devenir un remède plus efficace qu'aucun de ceux de la *matière médicale*. C'est ce qui nous a déterminé à appeller aussi l'attention du public sur les *voyages*, considérés sous cet aspect, c'est-à-dire, comme *remèdes*; et l'utilité, que peut présenter cette partie de notre

ouvrage, n'a pas peu contribué à nous le ſaire entreprendre.

Il est divisé en *quatre Parties*. Dans la première, qui sert comme d'*Introduction*, nous parlons de la santé dont on doit jouir, et des objets dont il faut se précautionner pour la conserver dans les voyages par terre et par mer.

Dans la seconde Partie, nous faisons connaître les causes, malheureusement trop nombreuses, des maladies auxquelles est exposé le voyageur, avec les moyens de s'en garantir. Cette matière importante entraînait quelques détails, et nous nous y sommes livrés sans crainte d'être minutieux. Car il s'agit ici de prévenir les maladies, ce qui est plus facile que de les guérir.

Dans la troisième Partie, nous parlons du régime et des remèdes qui con-

viennent dans les maladies dont on n'a pas su se préserver, ou qui sont survenues par des causes imprévues ou subites. Ici nous avons tâché d'être courts. Un Traité complet de médecine ne pourrait être qu'embarrassant pour ceux à qui cet ouvrage est destiné : il serait par conséquent déplacé. Que chaque voyageur ait connaissance de ce qu'il faut faire pour arrêter, par exemple, les progrès d'une *blessure* ou d'un *abcès*; d'un *accès de fièvre*, d'un *rhume*, de la *toux*, etc.; et que dans des cas plus graves, tels que les *fractures*, les *luxations*, les *suffocations*, les *empoisonnemens*, les *fièvres*, les *coliques*, les *inflammations*, les *hémorrhagies*, l'*apoplexie*, etc., etc., toutes maladies qui demandent des secours prompts, et dont le succès dépend toujours de la manière dont le traitement

a été commencé, il sache, pour lui et pour ses compagnons de voyage, appliquer les premiers remèdes, voilà en général ce qui lui est nécessaire, en attendant l'homme de l'art, qu'il faut toujours se hâter d'appeller lorsqu'on est à portée de le faire.

Cependant, comme il est très-difficile, et quelquefois impossible, à cause de la distance, ou pour d'autres raisons, d'avoir sur-le-champ un médecin ou un chirurgien habiles, selon la maladie, notre travail ne pouvait se borner à prescrire ce qu'exigent les premières indications. Nous avons donc été forcés de donner un précis du traitement qu'il convient de suivre dans chaque circonstance. Car enfin, on peut se trouver dans un vaisseau, où il n'y a pas même de chirurgien, ou sur une route assez éloignée d'une grande

ville, pour ne pouvoir obtenir un homme de l'art avant un ou plusieurs jours. Or la maladie qui, depuis qu'elle a commencé, marche toujours et sans interruption vers son terme, peut faire en peu de temps des progrès qui la rendent incurable. Nous n'avons donc pu nous en tenir à cette première indication de remèdes, puisque notre but est de mettre le malade, ou ceux qui l'entourent, dans le cas de ne pas rester dans l'inaction, ou, ce qui serait encore pis, de ne pas administrer de remèdes contraires. C'est un grand malheur sans doute que les gens de l'art, assez instruits pour mériter une entière confiance, soient si rares! Mais il n'est que trop constaté qu'on ne trouve les vraies connaissances et les vrais talens de ce genre que dans les grandes villes. C'est un phénomène

que d'en rencontrer dans de petites; et, dans les villages, ceux qui prennent le titre de médecin ou de chirurgien, sont en général d'une ineptie qui ne peut être comparée qu'à leur impudence. Vérité affligeante, qui tient à des causes plus affligeantes encore, mais qu'il n'est pas de notre objet de développer.

Enfin, dans la quatrième et dernière Partie, nous appellons l'attention du public sur l'utilité des *voyages*, considérés comme *remèdes*; mais nous n'avons qu'esquissé cette matière. Un Traité complet aurait demandé des volumes. D'ailleurs, les anciens et les modernes, qui ont recommandé les voyages comme remèdes, ne se sont point occupés à former de leurs observations un corps de doctrine, capable de faire préciser avec exactitude

chacune des maladies dans lesquelles ils peuvent être recommandés, de sorte qu'on est encore réduit à se conduire par analogie. Mais nous croyons que ce que nous disons suffit pour porter le praticien instruit à recourir a cette source féconde de richesses médicinales, dans les circonstance fâcheuses où les secours ordinaires de l'art sont infructueux, et pour engager les malades, qui en ont les moyens, à saisir cette sorte de remèdes, comme l'ancre salutaire, en laquelle ils doivent mettre toutes leurs espérances, dans les cas fâcheux où ils se trouvent.

Tel est le plan de l'ouvrage que nous offrons au public. Comme nous ne supposons, dans nos voyageurs, aucune connaissance en médecine, nous avons débarrassé cette science de tout ce

qu'elle a de scientifique et de systématique, pour ne leur en présenter que ce qu'elle a de véritablement utile; et nous nous sommes uniquement attachés à être clairs et intelligibles : ce qui n'a pas été autant facile qu'on pourrait se l'imaginer au premier abord. Car nous ne pouvions nous dissimuler que les voyageurs ont en général reçu une bonne éducation, qu'il y en a beaucoup d'instruits, et même de savans. Ce n'était donc pas peu de chose pour nous que d'entreprendre de leur parler d'un art, qui leur est étranger, de manière à les intéresser. Aussi, au premier apperçu de ce travail, l'avions-nous abandonné. Nous attendions ce temps, désiré par tous les amis de l'humanité (*a*), où la Méde-

(*a*) *Médecine Domestique*. Introduction.

cine, devenue une branche de l'instruction publique, comme le sont aujourd'hui les *Mathématiques*, la *Physique*, la *Chimie*, etc., mettra tout homme, jaloux de sa conservation, à même de se conduire en santé et en maladie, d'après des règles et des préceptes immuables ; de sorte qu'on ne verra plus l'esprit le plus cultivé, le penseur le plus profond, le plus grand génie soumis et obéissant, pour la plus légère indisposition, à l'ordonnance d'un franc ignorant, qui le plus souvent ne sait pas lire.

Mais ce temps est encore éloigné ; et bien que le livre de la *Médecine Domestique* soit trés-répandu, et que par conséquent beaucoup de personnes, qui n'avaient, il y a trente ans, aucune idée de l'art de guérir, en ont aujourd'hui quelque teinture, pour

avoir puisé dans cet ouvrage les conseils dont elles ont eu besoin pour elles-mêmes, ou pour ceux à qui elles ont voulu être utiles, cependant elles ne forment encore que le très-petit nombre des voyageurs; et les voitures de terre, et les vaisseaux sont pleins de gens que le plus petit accident, la plus petite incommodité troublent, et désorientent au point qu'on les voit renoncer à tout leur savoir, à toutes leurs connaissances, pour écouter des avis hasardés, et souvent même contraires à la raison.

Les savans ont en général peu de confiance dans la médecine ; et, par une contradiction qu'il est difficile d'expliquer, ils en ont beaucoup dans les remèdes ; ce qui les met, à cet égard, qu'ils permettent qu'on la leur dise, dans la classe des ignorans. Quand

on leur dépeint le pouvoir de la nature pour guérir les maladies, dont les symptômes sont des preuves parlantes des efforts qu'elle fait elle-même, pour combattre la cause morbifique et en triompher, ils vous comprennent très-bien. Mais agit-on, d'après cette vérité, c'est-à-dire, veut-on laisser la nature aux prises avec la maladie, tant qu'on voit qu'elle a évidemment le dessus; veut-on attendre qu'elle ait pris l'initiative dans les moyens de guérison qu'elle emploie, afin de n'être véritablement que ce que doit être le médecin, son ministre, alors ils semblent ne plus vous entendre; ils balancent, ils hésitent; enfin le désir des remèdes l'emporte. Ils en veulent, ils en demandent, ils en exigent; et si ceux qu'on croit pouvoir leur accorder, ne leur paraissent pas

assez énergiques, ou assez multipliés, en raison de l'idée qu'ils se sont faite de leur maladie, les voilà qui courent de médecins en médecins, et quelquefois de charlatans en charlatans, pour en obtenir d'autres, ou pour que ceux qu'on leur accorde, soient dans la quantité, ou de la qualité qu'ils se sont imaginé leur convenir. Ils ne s'arrêtent que quand il leur semble qu'on a rempli leur objet; s'embarrassant fort peu de montrer que, dans ces circonstances, ils n'ont fait aucun usage du bon esprit et du jugement dont ils sont doués.

C'est pour avoir été témoins de ces faits, qu'il nous est venu dans l'idée de faire la *Médecine du Voyageur*. Car nous avons pensé que celui qui voyage n'a besoin que d'un guide, qui le

conduise par la main dans la route et dans la traversée, pour que, dans le régime, il ne fassse rien de contraire à sa conservation, et que, dans les accidens et les maladies qu'il peut essuyer, il n'emploie pas de remèdes capables d'agraver ses maux.

Nous le lui présentons, ce guide, quelqu'imparfait qu'il soit. Peut-être eussions-nous dû attendre encore. Mais, d'un côté, les circonstances semblent le solliciter; de l'autre, les années s'écoulent, et le temps, qui fuit à grands pas, peut nous manquer au premier instant. Si cet ouvrage ne répond pas à la grandeur du sujet, nous aurons du moins préparé quelques matériaux; et, si nous vivons assez pour en être témoins, nous applaudirons les premiers à l'architecte habile, qui en

aura construit un monument, qui, dans son genre, ne laisse plus rien à désirer.

Argenteuil, ce 25 Brumaire an IX.

TABLE
DES CHAPITRES,
DES SECTIONS,
DES PARAGRAPHES ET DES ARTICLES

Contenus dans les trois Volumes de la Médecine du Voyageur.

PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

§. I.

TROISIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

SECOND VOLUME.

SUITE DE LA IIIe. PARTIE.

SECTION SECONDE.

TROISIÈME VOLUME.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE

ET DE LA SECTION SECONDE.

§. II.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION SECONDE.

Fin de la Table.

MÉDECINE

MÉDECINE DU VOYAGEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

De ce dont il est nécessaire d'être pourvu avant de se mettre en Voyage, tant par terre que par mer.

1. On voyage pour s'instruire, pour perfectionner son éducation, pour son amusement, par curiosité, ou pour ses affaires. Dans tous ces cas, il faut que le voyageur, qui veut goûter toutes les jouissances qu'il s'est promises, soit constitué de corps et d'esprit, de manière à soutenir aisément, facilement et sans en être affecté, les peines, les fatigues, les événemens, les revers, etc. auxquels il va s'exposer nécessairement, pour peu que le voyage soit long : bien différent en cela de ce-

lui qui voyage pour recouvrer la santé, ou pour se guérir de quelque maladie.

2. Celui-ci, comme nous le dirons plus amplement dans la IVe. Partie de cet ouvrage, n'ayant pour but que le rétablissement de sa santé, a pris ou dû prendre toutes les précautions qui étaient en son pouvoir pour ménager ses mouvemens et les faire tourner tous à son plus grand avantage. L'autre au contraire, ne s'occupant que d'objets hors de soi, et ne regardant le voyage en lui-même que comme un déplacement, au moyen duquel il se porte où il desire et où il veut arriver à quelque prix que ce soit, se trouve souvent dans des positions critiques, qui exigent de sa part, tantôt des dépenses considérables de force, tantôt des privations d'objets les plus nécessaires, et souvent des sacrifices de toutes les espèces. Il faut donc qu'il soit dans un état tel qu'il puisse passer impunément par toutes ces épreuves. Nous allons en conséquence nous occuper de la santé dont doit jouir celui qui veut tirer de son voyage tous les avantages qu'il s'était proposés.

CHAPITRE PREMIER.

De la santé dont doit jouir le Voyageur, tant par terre que par mer.

3. Si les observations des médecins de tous les ſiècles, et sur-tout des modernes, ont démontré que les voyages sont des moyens excellens tant pour développer toutes les parties du corps, et pour les fortifier, que pour entretenir la santé dans toute la vigueur dont elle est susceptible, l'expérience a également prouvé que, pour profiter d'un voyage que l'on fait, surtout dans la vue de s'instruire ou de s'amuser, il faut que toutes les parties du corps, tous les viscères, tous les organes soient, autant qu'il est possible, dans un état tel qu'il en résulte une harmonie plus ou moins parfaite dans l'exercice de toutes leurs fonctions : car la lésion ou l'empêchement de l'une de ces fonctions suffit pour suspendre l'action de toutes les autres. Quels désordres, par exemple, n'apporte pas, dans les opérations du corps et de l'esprit, une simple *migraine*, une simple *indigestion*! etc. (810 et suiv., 882 et suiv.)

4. Il est donc de la plus grande importance

pour celui qui veut entreprendre un voyage, particulièrement lorsqu'il doit être long, qu'il jouisse d'une bonne santé : son estomac, sur-tout, doit être en état de digérer bien et facilement. Le voyageur n'est pas toujours dans le cas de pouvoir choisir ses alimens ; il en rencontre souvent de difficiles à digérer ; et, s'il a l'estomac délicat, ou affecté de maladie, il sera tourmenté d'*indigestions*, ou de mauvaises digestions qui empoisonneront tous ses momens, et le mettront dans l'impossibilité de s'occuper dans quelque genre que ce soit, et sur-tout d'observer. Car l'esprit souffre dès que le corps est malade : alors les fonctions intellectuelles sont nulles ou presque nulles (3).

§. I.

De la santé dont doit jouir le Voyageur par terre.

5. Il faut que le voyageur par terre soit habitué et plus ou moins endurci au froid et au chaud. Dans un voyage, même de peu de durée, on peut changer souvent de température, quoique parcourant le même climat. Le passage d'une montagne dans une plaine, et de la plaine sur la montagne, vous transporte souvent et subitement de l'hiver au printemps

ou à l'été, et souvent du printemps ou de l'été à l'hiver. Il est à désirer qu'on ne soit que peu ou point susceptible de l'impression de toutes ces transitions ; autrement on serait exposé à être perpétuellement arrêté dans sa course, et le tems consacré au voyage se passerait à se médicamenter.

6. Il faudrait même qu'il fût inattaquable aux *maladies contagieuses*; car, bien qu'il soit de son plus grand intérêt de ne point s'exposer dans les pays où il règne des *épidémies* (459, note), cependant il ne peut pas toujours les éviter, soit parce qu'il a été trompé dans les renseignemens qu'il ne doit jamais manquer de prendre, soit parce que la contagion ne faisant que commencer, elle n'est pas encore connue à une certaine distance : mais cela est impossible. Aussi les voyageurs se trouvent-ils fréquemment surpris par des épidémies, sur-tout par la *petite vérole*, lorsqu'ils ne l'ont pas encore eue. Heureusement que cette maladie, qui est si commune et si terrible, a dans l'*inoculation* un préservatif aussi sûr que simple et facile. Il est donc de toute nécessité que celui qui veut voyager ait eu la *petite vérole* ou naturellement, ou par *inoculation* (542 et suiv.).

7. Les voyageurs qui ne seraient pas accou-

tumés à coucher sur la dure, seraient à plaindre en voyage, car on ne trouve que peu ou point de bons lits dans les auberges, et celui qui n'emporte pas le sien avec soi, passe souvent des nuits blanches (181). Il serait donc à desirer qu'il pût dormir sur des planches, sans nuire à sa santé, puisque la plupart des lits d'auberge ne valent guère mieux. Oh! qu'il serait heureux s'il pouvait dormir en voiture (*a*)!

(*a*) Tout le monde sait avec quelle facilité nos jeunes guerriers contractent l'habitude de s'endurcir aux injures de l'air, et de se passer des choses qui semblent les plus nécessaires, comme le lit, etc.; mais les hommes ne sont pas seuls capables de ces sortes d'habitudes. Voici un fait, dont m'a parlé plusieurs fois une femme digne de toute croyance, et qui démontre que les jeunes personnes n'en sont pas moins susceptibles.

J'ai vu, m'a-t-elle dit, une jeune fille de 12 à 13 ans, grande, bien faite, vive, alerte et assez jolie, qui de sa vie n'a été déshabillée et ne s'est mise dans un lit pour y dormir. Sa mère, femme assez singulière, l'a habituée à dormir toute parée, si cela lui plaît, et par-tout où elle se trouve. Elle dort dans le salon, au milieu de la compagnie, quelque nombreuse qu'elle soit: alors il lui suffit d'être retirée dans l'angle d'une chambre, ou dans l'embrâsure d'une croisée; et là, sur une simple

8. Il faut également qu'il soit habitué à manger de tout; car s'il est ce qu'on appelle *difficile*, il sera excessivement malheureux. A moins qu'il n'ait son cuisinier avec lui, il doit s'attendre à trouver souvent des mêts très-mal préparés et peu agréables; et encore son cuisinier ne pourra-t-il jamais faire que les alimens de mau-

---

chaise, elle goûte les douceurs du sommeil le plus paisible, sans être interrompue ni par le bruit des personnes présentes, ni par la cessation de ce bruit. Si elle trouve une bergère, un sopha, un canapé, etc. elle ne refuse pas de s'y jeter, toujours toute habillée; mais elle dit se trouver tout aussi bien sur une chaise.

Elle ne paraît pas donner la préférence à des lieux retirés : on la trouve par-tout, mais le soir sur-tout, dans la salle à manger. Cela n'empêche ni les domestiques d'y mettre le couvert, ni la famille d'y souper gaîment. Elle dort dans le boudoir, dans l'antichambre, dans le jardin : réduite à cet égard à l'instinct des animaux, elle dort quand elle en a besoin; cependant le plus souvent et le plus longuement c'est la nuit, mais rarement les heures sont-elles fixes. Il est d'ordinaire d'apprendre qu'elle dort quand on va se mettre à table pour souper. En général, elle dort à deux reprises dans les vingt-quatre heures, et la totalité de son sommeil peut être au moins de 10 heures; il est quelquefois de 12. Elle n'en est ni plus grasse, ni moins active; le

vaises qualités en acquièrent de bonnes. Il serait donc de la plus grande importance qu'il sût se contenter des alimens simples et communs qui se trouvent par-tout, et qui sont d'autant plus sains qu'ils sont moins recherchés, et qu'ils

---

jour elle est toujours en action, allant et venant sans cesse, etc.

Elle est fort extraordinaire, et déplaît généralement; aussi ne prend-elle que peu d'intérêt à tout ce qui l'entoure. Elle est ce qu'on peut appeler sauvage, et par conséquent très peu instruite. Elle ne lit et ne travaille que la nuit, quand, après avoir dormi le tems qui lui est nécessaire, elle se trouve dans l'impossibilité de faire autre chose par l'absence du jour. Elle a pour la toilette un dégoût presque absolu : il faut lui commander de changer de linge et de vêtement lorsqu'ils sont salis. On a observé cependant qu'elle se prêtait volontiers à changer quand elle voyait quelque ajustement nouveau ou plus élégant.

Cette jeune personne est-elle faite pour être heureuse ? Je n'en crois rien. Elle aura sans doute le sort d'une autre fille, qui peut avoir aujourd'hui une quarantaine d'années, et qui, excepté qu'elle dort dans un bon lit, se trouve en désharmonie avec tout ce qui l'environne, et absolument isolée au milieu de la société; fruit de l'éducation physique mal entendue qu'on lui a donnée, et qu'on disait être à la J. J. ROUSSEAU.

ont moins besoin d'apprêt. Qui peut se nourrir de pain, de lait, de fruits, etc. et se contenter d'eau pour boisson, vivra dans tous les pays et ne mourra jamais de faim.

9. Il est encore à désirer qu'un voyageur soit agile, leste, déterminé ; il peut arriver que ses chevaux s'abattent, ou qu'indociles aux guides, ils l'entraînent dans une descente, etc., etc. : si alors, ne sachant pas prendre son parti, il ne s'élance sur-le-champ de sa voiture, il court le risque d'être brisé et de perdre la vie.

10. Il faut qu'il sache nager. Un torrent, une rivière, un fleuve, peuvent l'entraîner lui et son cheval s'il les passe à gué ; la planche qui sert de pont, le pont lui-même, peuvent se briser, s'écrouler au moment de son passage; il faut donc qu'il sache échapper au danger. Il serait même à désirer, s'il fait un long voyage, sur-tout en pays étranger, qu'il fût muni de la *boîte* qui contient les drogues et les instrumens propres à rappeler les *noyés* à la vie, ou qu'il y en eût une dans sa voiture (*a*) ;

(*a*) Cette boîte, qu'on appelle aujourd'hui *fumigatoire*, et qui portait dans l'origine le nom singulier de *boîte-entrepôt*, a été imaginée par un excellent citoyen, Phil.-Nic. PIA, que la mort vient

car les meilleurs nageurs ne peuvent pas toujours éviter d'être submergés ; et comme le succès des secours dépend de la célérité de leur adminiſtration, (1380 et suiv.) il n'eſt personne qui ne sente combien il serait important qu'on eût toujours à sa portée, et à l'instant même, les inſtrumens et les remèdes

---

d'enlever, et que les malheureux pleureront longtems (*Journal de Paris*, an VII, n°. 251). L'ancien gouvernement, après en avoir reconnu l'importance, avait adopté et multiplié cette boîte au point d'en fournir tous les corps-de-garde des ports de France. Le gouvernement actuel s'est empressé d'adopter un établissement aussi utile. On la trouve donc dans presque toutes les communes voisines des rivières et de la mer, et la plupart des personnes riches en ont dans leurs habitations. En Angleterre, en Hollande, en Italie, et dans beaucoup de contrées de l'Allemagne, il s'est formé des sociétés uniquement occupées des secours qu'il faut donner à ceux qui ont le malheur de se noyer.

Voilà donc une grande partie de l'Europe où l'on peut voyager dans la confiance de pouvoir être secouru efficacement si l'on vient à éprouver un pareil accident. Mais dans beaucoup d'autres pays, en Asie, en Afrique, en Amérique, on ne peut être certain de rencontrer des établissemens semblables. Ceux qui se proposent de parcourir ces ré-

nécessaires pour rappeler à la vie ceux qui ont le malheur de se noyer.

11. Il faut de plus qu'il soit brave et courageux pour en imposer aux brigands, et repousser l'attaque s'il vient à l'essuyer : mais il ne lui faut ni brusquerie ni rudesse ; la douceur, l'affabilité, la politesse, et sur-tout la

---

gions lointaines, ne peuvent se dispenser de se munir de cette boîte, dont on sentira l'utilité par l'énoncé seul de ce qu'elle contient ; savoir : 1°. un *bonnet*, une *couverture* et deux *frottoirs*, le tout de *laine ;* 2°. une provision de *tabac à fumer*, en paquets de 2 décagrammes (demi-once) chaque ; 3°. des paquets d'*émétique* (*tartrite de potasse antimonié*) de 1 décigramme ¼ (trois grains) chacun ; 4°. deux bouteilles d'*eau-de-vie camphrée*, animée d'*esprit volatil de sel ammoniac* (*ammoniaque étendu d'eau*) ; 5°. un flacon d'*alkali volatil fluor* (*ammoniaque*) ; 6°. une *cuillère de fer* étamée ; 7°. une *canule à bouche* pour souffler de l'air dans la poitrine ; 8°. et enfin une *machine fumigatoire*, dans laquelle on brûle le tabac à l'aide d'un soufflet qui sert également à pousser la fumée dans le chapiteau de la machine, et au bec de cette machine on ajuste un tuyau flexible, qui se termine par une canule qu'on introduit dans le fondement. Cette canule doit être double, pour que l'une supplée à l'autre lorsqu'elle se trouve engorgée (1380, et suiv.).

justice, lui concilieront tous les cœurs, même ceux des méchans.

12. Il faut qu'il ait l'habitude de monter à cheval, et de courir à franc étrier; il faut même qu'il ait celle de marcher, pour qu'il ne soit pas au dépourvu, si sa voiture ou ses chevaux viennent à lui manquer.

13. Enfin, il faut qu'il soit fort et capable de supporter toute espèce de fatigues. L'état d'un voyageur eſt celui d'un exercice continuel; il eſt quelquefois dans la nécessité de faire des actes de vigueur: s'il arrive quelqu'accident à sa voiture, il faut qu'il sache et puisse donner ce qu'on appelle un coup de main, et encourager, par son exemple, ceux qui sont à sa portée et en état de lui donner du secours.

14. Aussi personne n'est-il plus à plaindre, en voyage, que ces jeunes gens qui ne sont jamais sortis de sous les aîles de leurs père et mère, ou qui ont été élevés en enfans gâtés. Ils ne trouvent jamais de voitures assez douces; les chemins sont toujours trop raboteux; ils ne rencontrent par-tout que des lits et des alimens détestables; ils se plaignent toujours et sans cesse; et quand il arrive des circonstances difficiles et qui exigeraient qu'ils payassent de leur personne, ils sont si embarrassés et si embarrassans, qu'ils sont éconduits de toutes

parts, parce que, n'étant bons à rien, ils sont toujours de trop. Que résulte-t-il du voyage de ces messieurs? qu'ils ont absolument perdu leur temps, et il ne leur reste que le souvenir de la fatigue et de l'ennui dont ils se sont abreuvés dans la route.

15. Mais, graces soient rendues aux médecins (*a*) et aux philosophes, l'éducation moderne a formé des hommes, et les qualités physiques et morales que nous venons d'exiger dans le voyageur, ne sont plus aussi rares : notre jeunesse vient de le prouver à l'Europe entière. Ce qu'elle a fait et ce qu'elle fait encore depuis que la France a recouvré ses droits, démontre, de la manière la moins incontestable, que les Français d'aujourd'hui sont tout autres que ceux du commencement et même du milieu du siècle, et qu'ils peuvent se promettre de réussir dans tous les cas où il faudra la vigueur du corps jointe au courage et à l'énergie du caractère.

(*a*) Car les médecins sont les véritables auteurs dans lesquels les philosophes ont puisé les préceptes d'une bonne éducation physique, et même morale. Les plus célèbres, tels que PLATON, PLUTARQUE, FÉNÉLON, J. J. ROUSSEAU, etc. n'ont rien dit d'important sur cette matière, qu'on ne le trouve épars dans les Œuvres d'HIPPOCRATE et de ses disciples.

§. II.

De la santé dont doit jouir le Voyageur par mer.

16. Ce que nous venons de dire relativement au voyageur par terre (5 — 15,) s'applique également au navigateur : il faut également que celui-ci ait un bon estomac (4); qu'il soit habitué aux intempéries de l'air (5); qu'il ait eu la *petite vérole*, soit naturellement, soit par l'*inoculation* (6), parce que cette maladie est encore plus dangereuse sur mer que sur terre; qu'il ne soit pas difficile sur les alimens (8): car il peut arriver que, par des temps contraires, la traversée se prolonge au-delà du terme présumé, qu'en conséquence les vivres frais viennent à manquer, et qu'alors il soit forcé de partager ceux qui sont réservés pour les cas extrêmes. Dans ces circonstances malheureuses, il n'y a pas de milieu : il faut manger ce qu'il y a, ou mourir de faim.

17. Il faut, de plus, qu'ils soit résigné sur les tems qui l'attendent dans la traversée, et qu'une tempête menaçante, loin d'abattre son courage, ne fasse que lui donner plus d'énergie ; il faut qu'il soit déterminé, et sur-tout qu'il sache nager (10). Le navire peut se

trouver dans un tel état qu'il faille l'abandonner sur-le-champ : alors savoir se précipiter, en moins d'un clin d'œil, dans la chaloupe ou même dans la mer , est quelquefois le seul moyen de sauver sa vie. Il faut qu'il soit brave et courageux (11); qu'il soit fort et capable de supporter les fatigues (13). Son bâtiment peut être attaqué : s'il ne sait pas se défendre , que deviendra-t-il ? Et dans les cas de détresse , de *voies-d'eau* , etc. s'il ne sait pas mettre la main à l'œuvre , s'il ne travaille pas comme les matelots et le reste de l'équipage, il peut s'attirer le mépris et l'indignation générale ; il peut s'y voir contraint, il peut même être sacrifié , etc. : car enfin , dans de telles extrémités , chacun est pour soi.

CHAPITRE II.

Des objets dont doit être approvisionné le Voyageur, tant par mer que par terre.

18. Le voyageur par terre ou par mer, doué de toutes les qualités que peut procurer une bonne éducation (7--15), ne serait que très-imparfaitement en état de prévenir toutes les maladies auxquelles il va s'exposer, s'il ne s'entourait, s'il ne s'approvisionnait de quelques-uns des objets les plus nécessaires à l'entretien et à la conservation de la santé : les variations de l'air et les changemens de saison sont quelquefois, en voyage, si subits, si imprévus, que bien qu'on doive s'être endurci à toutes ces intempéries (5), cependant on en serait le plus souvent la victime, si l'on ne prenait des précautions pour éviter ces premiers chocs.

19. La propreté sur soi et dans tout ce dont on va faire usage, la salubrité des alimens, etc., etc., tout cela demande, pour être pratiqué, qu'on soit muni des instrumens ou des

ustensiles

ustensiles capables de remplir ces intentions. Nous croyons, en conséquence, devoir conseiller de faire les provisions suivantes : elles seront peu volumineuses parce qu'heureusement il en est des choses utiles en voyage, comme des alimens ; ce n'est pas dans leur quantité, mais dans leur qualité qu'il faut mettre sa prévoyance.

§. I.

De l'approvisionnement des Voyageurs par terre.

20. Quels que soient les climats que l'on entreprend de parcourir, il faut se pourvoir contre la rigueur du froid et les incommodités de la chaleur. Sur terre, il n'est pas rare d'éprouver dans les 24 heures, sur-tout dans les pays de montagnes, les impressions d'un froid piquant, et les désagrémens d'une chaleur étouffante. Il est de la prudence de se mettre à l'abri de ces transitions subites, toujours nuisibles à la santé lorsqu'on n'y est pas accoutumé (5).

21. En conséquence, le voyageur, lorsqu'il doit faire un grand voyage, doit se pourvoir d'habits de différentes saisons ; mais, comme on court infiniment moins de risques d'avoir trop chaud que trop froid, les habits de drap

paraissent être ceux auxquels ont doit donner la préférence. Le drap, comme je l'ai déjà observé quelque part, est réellement l'étoffe de toutes les saisons et de tous les climats : il est peu de pays chauds où il ne soit supportable, dans un temps ou dans un autre de l'année. Et dans les pays froids, lorsqu'il gèle, on a la ressource des camisoles, des gilets, des manteaux et des pelisses ; ressource que l'on trouve dans les pays mêmes qui rendent ces vêtemens nécessaires. Il est donc aussi inutile qu'embarrassant pour le voyageur, de se munir d'une grande quantité d'habits. Un surtout de drap, et une redingotte ou un manteau, des camisoles ou des gilets qu'il met seuls dans les pays chauds, et qu'il ajoute à l'habit dans les climats froids, suffisent en général.

22. Mais il faut qu'il ait provision de bas et de chaussons, parmi lesquels il lui en faut de laine. Il se munira de doubles souliers, et même d'une *chaufferette* ou *chauffe-pied*, composé d'une brique ou d'un morceau de tôle qu'on fait chauffer toutes les fois qu'on arrête, et qui s'enferme dans une boîte plate. Ceci regarde particulièrement les femmes, à qui le froid des pieds, dans certaines circonstances, peut occasionner des révolutions funestes. Il

n'est rien de plus contraire à la conservation de la santé, et de plus propre à causer des maladies, que le froid des pieds. Aussi un des préceptes les plus sages de la médecine est-il celui-ci : *Tête froide, ventre libre et pieds chauds.*

23. Mais ce dont il faut qu'un voyageur fasse une grande provision, ou plutôt une provision sans cesse renouvellée, c'est de linge. La propreté, nécessaire dans tous les temps, l'est sur-tout en voyage. Plus on fait de mouvement, plus on transpire, et plus on a beſoin de changer de linge, puisque c'est lui qui essuie la sueur et délivre la peau des saletés dont elle serait couverte en peu de temps, sur-tout dans les pays chauds et secs. Les femmes n'oublieront pas qu'elles en ont un besoin particulier. Cependant il n'est pas nécessaire d'en remplir des malles; il faut imiter ces étrangers qui en achètent par-tout où ils se trouvent et dans la quantité dont ils ont besoin pour le moment. Il n'est pas de ville où l'on ne puisse se procurer des chemises, des caleçons, des bas et des chaussons de fil. Ici ce n'est pas la qualité qu'il faut, mais la quantité. Le linge un peu plus gros, un peu plus fin, remplit toujours l'indication d'absorber la matière de la *transpiration* (723) et de la sueur, et d'entretenir la propreté.

24. Il faut avoir des chemises et des bas assez pour en changer au moins tous les deux ou trois jours. Rien ne récrée, ne défatigue et ne soulage comme de changer de linge. C'est sur-tout quand on a chaud et que l'on sue qu'il n'y faut pas manquer; mais il faut que ce linge soit bien sec, pour les raisons que nous développerons dans la suite (166 et suiv.).

25. Il faut que le voyageur soit muni de ce qu'on appelle un équipage de cavalier, c'est-à-dire, d'un pantalon de peau, d'une paire de bottes et d'une selle (12).

26. Il serait sans doute avantageux que les voyageurs portassent avec eux leur lits : ils seraient couchés plus sèchement et plus proprement ; mais cela est impraticable pour le plus grand nombre. Ceux qui ne le peuvent pas, doivent au moins emporter avec eux des *draps de lit*, qu'ils feront substituer à ceux qui se trouvent dans les lits d'auberges (181).

27. Les auberges, en général, sont si mal tenues dans certains pays, qu'il faudrait faire provision, non-seulement de lit (26), mais encore *de batterie de cuisine*, et même d'alimens; et cette précaution devient absolument nécessaire dans les contrées où il n'y a pas ou peu d'auberges, comme dans quelques provinces d'Espagne, dans presque tous les états connus de l'Asie et

de l'Afrique, etc. Mais nous renvoyons à l'histoire des voyages de ces parties du monde, pour connaître la conduite qu'il faut tenir à cet égard. Les personnes qui se déterminent pour de tels voyages, ne doivent point les entreprendre sans avoir déjà connaissance de ceux qui ont été faits avant elles, et sans chercher à savoir des voyageurs mêmes, lorsqu'elles en ont la facilité, ce qu'elles doivent prévoir, éviter ou craindre.

28. Le plus grand nombre des voyageurs, ne parcourant que les principaux états de l'Europe, sont rarement réduits à de pareilles extrémités. On peut faire beaucoup de chemin sans manquer de gîte; mais qu'est-ce qu'un gîte qui n'a rien à vous offrir, comme on en rencontre si souvent, et où tout, jusques à l'abri qu'on y trouve, peut vous devenir funeste (114--181)?

29. Il serait donc à désirer que les voyageurs, sur-tout ceux qui se proposent de parcourir le midi, fussent en état de s'approvisionner de tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Je sais que tous ne le peuvent pas, la plupart même ne s'en tiennent qu'au strict nécessaire; et quand on leur fait des représentations, ils vous opposent une foule de raisons auxquelles il est bien difficile de répondre. Ce-

pendant, sans beaucoup augmenter les frais, ils pourraient ajouter au *lit de camp* ou aux draps de lit (26), quelques ustensiles d'argent, ou doublés d'argent, dans lesquels ils feraient apprêter leurs alimens ; et cette dépense, toujours peu sensible lorsqu'il s'agit de voyage, sur-tout qui doit être long, sera presque nulle si l'on est habitué aux alimens simples (8), parce qu'alors il ne faudra que deux ou trois de ces ustensiles de cuisine.

30. Les voyageurs par terre ont peu de facilité pour lire, sur-tout s'ils sont dans les voitures publiques. Cependant il peut arriver qu'ils soient arrêtés par quelque cause que ce soit ; on peut même se trouver en certaine compagnie qui fasse désirer un remède à l'ennui : alors un livre peut être d'une grande ressource. Il ne faut donc pas oublier d'en avoir toujours avec soi ; il faut en prendre dans la proportion du tems que doit durer le voyage. On sent qu'il est impossible de guider dans le choix de ces livres ; le goût et l'inclination doivent décider.

31. Nous conseillons de plus de s'approvisionner d'une pointe de fer dorée, de la longueur d'un mètre (3 pieds), qui se visserait sur une verge également de fer, d'une certaine force, longue de plusieurs mètres, en une ou plusieurs parties, à laquelle serait attachée une chaîne

de fil d'archal de 15 à 20 mètres de long. Cet instrument, qu'on pourrait appeller un *paratonnerre de voyage* ou de *poche*, s'adapterait sur la voiture dans les temps d'orage, au moyen de trois branches jointes en forme de trépied. Cette idée n'est pas nouvelle (*a*), mais elle n'a pas été mise à exécution, au moins n'en avons-nous pas connaissance; et si une fois l'expérience pouvait prouver l'utilité de cette espèce de *paratonnerre*, les physiciens auraient bientôt trouvé les moyens de les rendre commodes et faciles à mettre en usage.

32. Enfin, il faut qu'on soit pourvu de ce qu'on appelle un *nécessaire*. Le luxe ne doit entrer pour rien ici: que les instrumens et ustensiles qu'il contient soient propres, solides, et convenables pour entretenir la propreté, voilà tout ce qu'il faut (*b*).

33. Mais il ne suffit pas que le voyageur ait pourvu aux choses utiles à la conservation de la santé et propres à éloigner les maladies; il faut encore qu'il emporte avec lui quelques remèdes en petit nombre, capables de com-

(*a*) Voyez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

(*b*) Le C. Le Petit-Walle, coutelier de Paris, aux Quinze-Vingts, faubourg St.-Antoine, fait des *nécessaires* qui réunissent l'élégance à l'utilité.

battre sur-le-champ la maladie qui surviendrait, ou l'accident qu'il viendrait d'éprouver; car, lors de l'attaque, il peut être loin d'une ville et même d'un village, et très-souvent le succès dépend de la promptitude avec laquelle on administre les premiers secours (420). D'ailleurs, il n'est pas toujours très-sûr de recourir aux officiers de santé de village (426). Nous avons démontré ailleurs (*a*), combien l'on court de risques en s'adressant à ces prétendus chirurgiens qui ne possèdent seulement pas les premiers élémens de leur art, et qui ont l'impudence d'exercer la médecine qu'ils n'ont jamais étudiée, aux risques et périls des infortunés qui ont le malheur de les consulter.

34. Il serait donc à désirer qu'on pût, en attendant le médecin, se passer du ministère de pareils ignorans. Or, pour cela il faut, indépendamment de l'usage des moyens conseillés dans cet ouvrage, avoir sous la main une pacotille de remèdes, afin de pouvoir choisir celui qui est indiqué pour le moment. Voici donc la petite *pharmacie* que nous conseillons d'ajouter au bagage du voyageur; il trouvera

---

(*a*) Voyez *Médecine domestique*, tome I, *préface du traducteur.*

dans la IIIe. Partie les moyens d'employer les remèdes dont elle est composée.

35. *Alkali volatil fluor* (*ammoniaque*) 6 décagrammes (2 onces) dans un flacon qui bouche bien.

Baume de Geneviève (276, note), 10 hectogrammes (2 liv.)

Boîte fumigatoire (10).

Boule de Nancy ou vulnéraire, une ou deux.

Calomélas, 3 décagrammes (1 once).

Cantharides en poudre, 5 hectogrammes (1 liv.)

Cérat, 10 hectogrammes (2 liv.)

Crême de tartre (*tartrite acidule de potasse*), 10 hectogrammes (2 liv.)

Eau de fleurs d'orange, 1 bouteille.

— *de Menthe* poivrée, 2 bouteilles.

— *de Mélisse* ou *de Cologne*, 1 bouteille.

Eau-de-vie camphrée, 2 hectogrammes (8 onces).

Eau végéto-minérale. (Voyez *Extrait de saturne*).

Elixir de vitriol, 12 décagrammes (4 onces).

Emétique (*tartrite de potasse antimonié*), 4 grammes (1 gros), en petits paquets d'un demi-décigramme et d'un décigramme chaque (un et deux grains chaque).

Esprit de nitre dulcifié (*alcohol nitrique*), 3 décagrammes (1 once).

Extrait de saturne pour faire l'eau *végéto-minérale*, 6 décagrammes (2 onces).

Fleurs de soufre (*soufre sublimé*), 2 hectogrammes ½ (demi-liv.)

Ipécacuanha en poudre, 3 décagrammes (1 once, partagés en paquets de 8 à 10 décigrammes chaque (16 à 20 grains).

Laudanum liquide de Sydenham, 8 grammes (2 gros).

Liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, 6 décagrammes (2 onces).

Manne en sorte, 10 hectogrammes (2 liv.)

Miel de Narbonne ou *du Gatinois*, 20 ou 30 hectogrammes (4 ou 6 liv.)

Mo*utarde* en poudre, 10 hectogrammes (2 liv.)

Onguent basilicum, — *de la mère*,	de chaque 5 hectogrammes (1 liv.)

Oxymel scillitique, 5 hectogrammes (1 liv.)

Quinquina concassé, — *en poudre*	de chaque 10 hectogrammes (2 liv.)
Rhubarbe concassée, — *en poudre*,	de chaque 5 hectogrammes (1 liv.)

Sel essentiel de quinquina, 6 décagrammes (2 onces).

Séné, 5 hectogrammes (1 liv.)

Sirop de violette, 5 hectogrammes (1 liv.)

Sirop diacode, 3 décagrammes (1 once).

Sondes de gomme élastique, quelques douzaines.

Suspensoires, quelques douzaines.

Thériaque, 2 hectogrammes ½ (8 onces).

Vin vieux naturel, la provision proportionnée à la durée du voyage.

36. Nous ne prétendons pas que cette quantité de remèdes soit toujours celle qu'il faille se procurer; il n'est personne qui ne sente qu'elle doit être relative au temps que doit durer le voyage. Nous supposons qu'on doive être 3 ou 4 ans hors de chez soi, et nous croyons que, bien qu'on eût le malheur de passer par toutes les maladies et tous les accidens qui les indiquent, on ne les épuiserait pas encore: nous espérons même qu'il y aura des voyageurs qui n'en feront aucun usage. Mais la santé n'est pas égale chez tous, et il faut que celui qui sera assez malheureux pour avoir besoin de l'un ou de l'autre, ne soit pas dans le cas d'attendre, et qu'il ne coure pas les risques d'en prendre de mauvais; car il est plus difficile qu'on ne pense de trouver de bonnes drogues.

37. Il ne faut acheter ces remèdes que dans

les grandes villes, et chez le meilleur apothicaire de ces villes. On les prendra toujours de la première qualité, parce qu'il n'y a jamais d'économie à faire sur le prix des remèdes. Il est infiniment plus sage de s'en passer que d'en prendre de mauvais, et même de douteux. Il faut les visiter de temps en temps, et renouveller ceux qui se gâteraient. La boîte qui les contiendra sera placée dans l'endroit de la voiture le plus sec et le moins exposé aux impressions de l'humidité. Nous indiquerons, IIIe. Partie de cet ouvrage, la manière de les employer selon l'occasion, et nous ne manquerons pas de spécifier la dose précise à laquelle il faudra les administrer.

38. Nous supposons que ceux des voyageurs qui ont quelques maladies chroniques (422), et à qui l'on a fait, en conséquence, un cautère, un séton, etc., emportent avec eux ce dont ils ont besoin pour se panser tous les jours et se tenir dans la plus grande propreté, ce qui est absolument nécessaire pour eux-mêmes et pour leurs compagnons de voyage. Nous supposons encore que ceux qui sont sujets à des maladies qui ont des retours fréquens, comme la *migraine*, le *rhumatisme*, la *goutte*, la *rétention d'urine*, etc., s'approvisionnent également des remèdes dont ils font usage dans de pareil-

les circonstances; remèdes que nous ne nommerons pas, parce que les voyageurs les connaissent pour leur avoir été conseillés par leurs médecins, lors des premières attaques qu'ils ont essuyées de ces maladies. Cet approvisionnement est de toute nécessité pour les raisons que nous venons de donner (33), et encore parce que ces malades ont l'expérience de ces sortes de remèdes, qu'ils n'ont adoptés que parce qu'ils ont réussi : ce qui est d'une grande importance en médecine.

39. Nous n'avons plus qu'un mot à dire, c'est sur la voiture. Ou elle appartient au voyageur, ou il est obligé de recourir aux voitures publiques. Dans le premier cas, il faut qu'il la visite avec attention, ou qu'il la fasse visiter, pour être assuré que rien n'y manque et qu'elle est en bon état dans toutes ses parties. Si elle est neuve, il faut qu'elle ait été essayée. On sent combien il serait imprudent de se confier à une voiture que l'on ne connaîtrait pas.

40. Le voyageur qui prend une voiture publique n'a pas souvent le pouvoir de choisir, il faut presque toujours qu'il monte dans celle qui lui est offerte; et c'est un malheur, parce que la plupart de ces voitures sont incommodes, mal fermées et mal-propres, sou-

vent au point d'être infectées de vermine, à laquelle ne peut échapper personne, pas même celui qui observe le plus rigoureusement les lois de la propreté. Qu'on choisisse donc, quand on le peut, la voiture la plus grande, la plus commode, la mieux conditionnée, la plus propre, etc. Si, forcé de prendre la première venue, on a lieu de la soupçonner mal-propre, qu'on se couvre d'un pantalon et d'un manteau, ou d'un surtout d'étoffe appropriée à la saison, mais que l'on puisse quitter en entrant dans l'auberge, comme nous le dirons (105).

§. II.

De l'approvisionnement du Voyageur par mer.

41. Sur mer, l'approvisionnement de tous les objets dont nous venons de parler (18—40), doit être beaucoup plus complet, sur-tout si le voyage doit être long, parce qu'en général on relâche le moins possible; mais aussi a-t-on un grand avantage dans un vaisseau, c'est qu'au besoin on pourrait y déposer tout son ménage.

On n'épargnera donc rien sur le linge (23), parce que, bien que l'exercice paraisse au premier coup d'œil peu de chose dans ces sortes

de voyages, il est cependant considérable, comme nous le dirons (1682 et suiv.); et la propreté devant être observée sur mer encore plus religieusement que sur terre (208 et suiv.), il faut en changer au moins aussi souvent que chez soi.

42. On aura également son lit (26); ses ustensiles de cuisine, d'argent ou doublés d'argent (29); une petite lampe à l'*esprit de vin* (alcohol) etc.; un petit fourneau de tôle pour faire chauffer son bouillon ou son thé, et rôtir sa viande, lorsque, par quelque raison que ce soit, on ne veut pas de la cuisine du vaisseau; une petite bibliothèque d'autant mieux composée, que l'on a dans un navire tout le tems, toutes les commodités, et souvent le besoin de satisfaire son goût pour la lecture et le travail du cabinet (30). On aura des *cartes de géographie*, sur-tout celles de la route que l'on doit tenir; son *nécessaire* (32); sa petite collection de drogues (35 et 36), qui ayant été choisies par soi, seront toujours de meilleure qualité que celles qu'on trouve dans le vaisseau; enfin la *boîte fumigatoire* (10), s'il n'y en a pas dans le navire.

43. Les vivres qu'on trouve ordinairement à bord sont en général peu délicats, et presque tous de la classe des salaisons, source peut-

être unique des maladies contagieuses qui font tant de ravages sur mer (*a*). Comme beaucoup de navigateurs ne peuvent soutenir cette nourriture, leur estomac étant trop faible, il faudra faire provision d'alimens, et on aura soin que cette provision soit double, triple & même quadruple de celle que demande le tems présumé du voyage. On s'y prêtera d'autant plus volontiers, que dans les vaisseaux il y a toujours plus ou moins de pauvres passagers qui, logés dans l'entre-pont, n'ont droit qu'à la ration du matelot. Ces voyageurs sont quelquefois malades : on voit souvent parmi eux des femmes et des enfans qui n'ont pas les moyens de se procurer les choses de première nécessité. En leur distribuant une partie de votre superflu, vous pouvez leur donner la santé, leur sauver la vie, enfin les rendre heureux : avantage, dit FRANKLIN, qui procure toujours les sensations les plus douces à une ame sensible (*b*).

44. Une autre raison qui doit porter à faire

(*a*) *Observations sur les maladies des armées, par le Dr. PRINGLES.*

(*b*) *Vie de B. FRANKLIN, suivie de ses Œuvres morales, article I*, Précautions à prendre dans les voyages sur mer, *tome II, pag.* 42, *etc.*

une grande provision de bons alimens, c'est que l'on sait aujourd'hui qu'ils sont eux-mêmes les préservatifs les plus certains des maladies communes sur la mer, et sur-tout du *scorbut* (634), cette *peste* à laquelle il serait impossible d'échapper dans un long voyage sans leur secours: découverte importante que nous devons aux navigateurs qui, sentant le prix des hommes utiles qui partagent leurs travaux et leurs fatigues, se sont occupés de leur conservation, et sur-tout aux observations des capit. COOK et LA PEYROUSE, qui ont vu couronner des plus grands succès les peines qu'ils se sont données pour maintenir en santé l'équipage des frégates avec lesquelles ils ont fait le tour du monde. (*voyez la préface*)

45. Ces alimens préservatifs sont, 1°. de la bonne *eau*; parce que l'eau qu'on trouve dans les vaisseaux, sur-tout l'eau de mer distillée, eſt souvent mauvaise: il faut mettre cette bonne eau toute fraîche dans des bouteilles bien bouchées, afin qu'elle se conserve plus de tems dans son premier état (*a*); 2°. de la

(*a*) Cependant, quand l'eau ancienne est redevenue limpide, parce qu'elle a eu le tems de se reposer, après la décomposition des substances hétérogènes dont elle est plus ou moins imprégnée,

viande fraîche: il est donc important que l'on ait toujours à bord des animaux vivants, tels que des *poules*, des *poulets*, des *canards*, des *oies*, des *dindons*, etc. (*a*), des *chèvres*, des *moutons*, des *cochons* et des *vaches* pour le lait; 3°. de la *farine* en assez grande quantité pour avoir du pain frais tous les jours, ou du *biscuit*, ou mieux du pain cuit deux fois, c'est-à-dire, du bon pain coupé par tran-

---

alors elle est bonne, et LA PEYROUSE dit qu'elle est aussi salubre que la nouvelle. (*Voyage de la Peyrouse*, tom. IV, pag. 261 et suiv.)

(*a*) Voici ce que le célèbre FRANKLIN dit à ce sujet: « Quant à la volaille, il est presque inutile d'en emporter, à moins que vous ne vouliez vous charger de lui donner à manger et de la soigner vous-même: l'on en prend si peu de soin à bord, qu'elle est presque toujours malade, et que la viande en est aussi coriace que du cuir. La grande cause des maladies de ces volailles, est qu'on leur donne trop peu à boire, ou qu'on leur en donne de manière qu'elles ne peuvent boire; de sorte que dévorées de soif et ne pouvant digérer la nourriture sèche qu'elles prennent, elles périssent, et celles que l'on tue pour la table valent rarement la peine d'être mangées. (Ouvrage cité n°. 43, note). Les personnes, pour qui la volaille a quelque attrait, sont donc averties; elles veilleront à ce que ces pauvres bêtes soient bien abreuvées et bien soignées.

ches, remis au four. Ce pain, véritable biscuit, puisqu'il va au four deux fois, se brise aisément sous les dents, et s'imbibe plus promptement dans le bouillon, que ce qu'on appelle *biscuit*, toujours dur pour les dents de certaines personnes; 4°. des *œufs*, à moins qu'on n'ait assez de poules à bord.

46. 5°. Des *légumes* frais ou secs, ou cuits, bien conservés, parmi lesquels les *herbes* et les *racines potagères*, le *chou-croûte*, les *pommes de terre*, les *pois*, les *haricots*, les *fèves* doivent tenir le premier rang; 6°. des fruits de toute espèce; et toutes les fois que l'on enverra renouveller l'eau, il faudra renouveller ces alimens qui ont d'autant plus de vertu qu'ils sont plus frais; 7°. de la *drêche* ou *moût de bierre*: on peut en faire une grande provision, parce qu'elle peut se garder jusqu'à trois ans (*a*); 8°. des *tablettes de bouillon* portatives; 9°. du *vin*; 10°. de la *bierre*; 11°. du *cidre* qui désaltère mieux, quand on mange de la viande ou du poisson salé, que toute autre boisson; 12°. du *poiré*; 13°. du *quass* (*b*); 14°. du *soo-*

(*a*) *Discours du D*r. PINGLES *à la Société royale de Londres*, pag. 299, note.

(*b*) Le *quass* est une liqueur acidule, piquante, dont les Russes font un grand usage: on le prépare

nins (*a*) ; 15°. du *sagou* ; 16°. du *sucre*, en grande quantité, comme étant un excellent anti-scorbutique.

47. Il faudra de plus faire provision des préservatifs, proprement dits, et reconnus pour tels, bien qu'ils ne puissent être réputés alimens, et dont nous donnerons l'usage (634 et suiv.) Ces préservatifs sont, 1°. les *oranges* ; 2°. les *citrons*, et les sucs épaissis de ces fruits, appelés *robs* ; 3°. les *sirops de limon*, d'*oranges*, de *groseilles*, de *vinaigre*, etc. ; 4°. le *vinaigre*,

---

en versant de l'eau chaude sur de petits pains, composés de farine de seigle et de *drêche*, paitries ensemble et cuites au four. La fermentation s'établit si précipitamment, qu'en 24 heures elle est souvent achevée. (*Discours de* PRINGLES *à la Société de Londres*). M. COXE dit que le *quass* est une liqueur fermentée qui a le goût du moût, et que l'on fait en versant de l'eau chaude sur la farine de seigle ou d'orge. (*Voyages en Pologne, en Russie*, etc. tome I, pag. 353).

(*a*) Ce qu'on appelle *soonins* dans le nord, est une substance composée de gruau d'avoine qu'on fait fermenter dans de l'eau, contenue dans un vase de bois : on retire cette eau fermentée, et on la fait cuire jusqu'à la consistance de gelée. C'est un mêts qu'on sert avec du sucre, du vin, etc. (Même *Discours de* PRINGLES).

en grande quantité, parce qu'il doit entrer dans l'assaisonnement de tous les mêts, et sur-tout de la viande et du poisson; 5°. quelques *acides minéraux*, tels que l'*esprit de sel* (*acide muriatique*), l'*esprit de vitriol* (*acide sulfurique étendu d'eau*); 6°. le *soufre* en bâtons, pour purifier dans les cas de contagion (210 et suiv.); 7°. la *poudre à canon*, qu'on emploie dans la même intention; 8°. l'*eau-de-vie*, le *rum*, l'*arack*, le *taffiat*, etc.

48. Quand on s'est approvisionné de tous les objets désignés (41—47), il faut, avant de les faire transporter à bord, s'assurer si le vaisseau est armé d'un *paratonnerre* (31); s'il est fourni de *ventilateurs* ou de *tubes cylindriques* qui en tiennent lieu, et qui sont nécessaires au renouvellement de l'air; s'il est pourvu d'un appareil pour distiller l'eau de la mer, car on peut se trouver dans le cas malheureux où l'eau douce vienne à manquer; et, bien que l'eau de mer conserve toujours, après la distillation, une saveur désagréable due aux substances bitumineuses que cette opération ne peut lui enlever, cependant telle qu'elle est, combien elle est précieuse dans de pareilles circonstances! (*a*)

(*a*) Voici une observation intéressante que nous

49. Nous avons dit (41) que dans un vaisseau il fallait observer la propreté la plus stricte. On doit sentir qu'on ne peut y parvenir qu'autant que le vaisseau lui-même sera très-propre, et connu pour être entretenu très-proprement. Avant de s'embarquer, il faut donc prendre les informations les plus précises à cet égard, et fuir, comme on fuit un lieu pestiféré, le navire qui annonce la négligence et l'abandon de ceux qui en ont la direction (221 et suiv.).

---

devons au capit. KENNÉDY, qui, manquant absolument d'eau et des moyens de distiller celle de la mer, s'avisa, d'après l'idée qu'il en avait puisée dans les ouvrages du Dr. LIND, de tremper ses habits dans la mer, et de les mettre tout mouillés sur son corps. « Nous trempions, dit-il, nos habits dans la mer deux fois le jour avec un tel succès, que la soif qui nous dévorait était calmée; que notre langue aride et brûlée redevenait humide quelques minutes après, et que nous nous trouvions en même tems rafraîchis et reconfortés comme si nous eussions pris réellement de la nourriture : aussi dois-je à cette pratique ma vie et celle de six personnes qui, sans cela, auraient péri ». (Voyez *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, etc. par CLARE, trad. de l'anglais, pag. 35). Ces effets, tout extraordinaires

50. Il serait très-avantageux de pouvoir choisir le capitaine avec lequel on doit s'embarquer, puisque, dit très-bien FRANKLIN, le plaisir, le bonheur du voyage en dépendent; car il faut, pendant un tems, vivre dans sa société, et être en quelque sorte soumis à ses ordres. Si c'est un homme spirituel, aimable et d'un caractère obligeant, on en est bien plus heureux; mais il n'est pas toujours possible d'en trouver de tels, parce qu'ils sont très-rares. Cependant, ajoute-t-il, si le vôtre n'est pas de ce nombre, il peut être bon ma-

---

qu'ils sont, n'ont rien qui doive étonner, quand on réfléchit à la propriété absorbante de la peau, qui, au moyen de sa chaleur, pompait, à travers ses pores, l'eau dont les vêtemens étaient impregnés; mais séparant, par une distillation naturelle, les particules âcres de celles qui sont douces, elle ne pompait que ces dernières: ce qui est prouvé, puisque ces infortunés étaient désaltérés et rafraîchis; avantage que n'a jamais procuré l'eau de la mer. Il faut cependant espérer que jamais nos voyageurs ne seront dans la nécessité d'user d'une telle ressource; leur capitaine, à l'exemple de COOK, sera sans cesse à la découverte pour se procurer de l'eau fraîche, qui, indépendamment de ses propriétés particulières, est elle-même un puissant préservatif du *scorbut*.

rin, actif, très-vigilant, et vous devez alors le dispenser du reste ; car ce sont les qualités les plus essentielles pour un homme qui commande un vaisseau (*a*).

51. Maintenant que nous supposons le voyageur, tant par terre que par mer, pourvu de tout ce qui peut lui être nécessaire, nous allons le suivre dans sa course et dans sa traversée, pour lui offrir les moyens de se conserver en santé, à travers toutes les causes de maladies sans cesse renaissantes, dont il est environné. Car, quel que soit le motif qui porte à voyager ; que l'on y soit engagé par le désir de s'instruire ou par la simple curiosité, par l'ambition des découvertes ou par celle de s'enrichir ; le plus grand intérêt du voyageur sera toujours de jouir, pendant son voyage, de toute la santé dont il est susceptible, sachant par expérience que, pour peu qu'il soit malade, il devient également incapable de se livrer soit à l'instruction, soit aux affaires, soit aux plaisirs. (3).

(*a*) *Vie de B.* FRANKLIN, etc. tom. II.

SECONDE PARTIE.

Des causes de maladies auxquelles est exposé le Voyageur, et des moyens de les éviter, ou de se conserver en santé pendant le voyage, tant par terre que par mer.

52. Les causes de maladies auxquelles est exposé le voyageur, sont en très-grand nombre; il en est environné, comme nous venons de le dire (51); elles semblent naître sous ses pas. L'air qu'il respire, le navire qu'il monte, la voiture dont il se sert, les auberges dans lesquelles il va chercher un abri; les alimens, les lits qui lui sont offerts et dont il est obligé d'user, n'étant pas souvent dans la possibilité de choisir; en un mot, tout ce dont il a besoin, tout ce qui est à son usage, peut être pour lui une source de maladies, qui, négligées ou mal traitées, deviendront ou funestes ou incurables. Mais, qu'on ne s'effraie pas: il n'est pas aussi difficile qu'il semble le paraître au premier coup-d'œil, de se mettre au fait de

ce qu'il est nécessaire de savoir pour s'en garantir.

53. Cependant nous devons prévenir que ces causes ne sont pas toutes également susceptibles d'être évitées, parce qu'elles ne sont pas toutes également sensibles ou visibles. Il y en a au contraire de cachées, ou d'éloignées, qui ne se font connaître que par leurs effets. La roue et l'essieu de la voiture, la planche servant de pont, peuvent se briser; le vaisseau peut échouer, etc., etc.: il est impossible de prévenir ces accidens. Nous ne pouvons donc parler de ces causes; mais, IIIe. partie, section 1ere. et chap. XIV de la section 2e. nous traiterons des maladies externes, et des accidens plus ou moins fâcheux qui en sont les suites quelquefois si terribles.

54. Nous voudrions d'abord persuader que le voyage est par lui-même une occupation qui, comme toute autre, demande du tems pour être terminée : on est bien loin de penser ainsi. On regarde, en général, le transport d'un lieu dans un autre, comme un très-mauvais emploi du tems qu'on voudrait réserver uniquement à la chose pour laquelle on fait ce transport; de-là, l'on ne rencontre en voyage que des gens impatiens d'arriver. Sur terre, on ne part jamais assez matin, et les chevaux ne vont

jamais assez vîte. Sur mer, on se livre à l'impatience, à l'ennui ou à des excès de table. Qu'arrive-t-il ? que l'on ne dort point, que l'on se fatigue de toutes les manières, et que l'on tombe infailliblement malade pour peu que le voyage soit long.

55. Cette manière de franchir les espaces comme l'éclair, n'est pas particulière aux gens d'affaires, ou dont les affaires seules déterminent le voyage : ceux qui n'ont que le désir de s'instruire, ou même de s'amuser, montrent le même empressement de parvenir à leur destination. Ils ne réfléchissent pas les uns ni les autres que cette précipitation, cette impatience, cet ennui, ces excès leur font manquer absolument leur but, puisqu'ils ne trouvent à leur arrivée que le besoin du repos, et souvent des remèdes, au lieu du bien-être, de la santé et de la force auxquels ils devaient s'attendre, comme étant les effets ordinaires d'un voyage bien dirigé (*a*).

(*a*) Ils ressemblent à ces malades qui n'ont jamais le tems de se médicamenter, et qui, venus au point de ne pouvoir plus reculer, et forcés de prendre des remèdes, ne le font qu'aux dépens de leur repos, ou de quelques parties de leur régime ordinaire. Celui-ci consent de faire une promenade,

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui concerne le Voyageur par terre.

56. Dès que l'on a pris le parti de voyager, il faut oublier toutes ses affaires, même celles

---

le matin, à pied ou à cheval ; mais les affaires ou les plaisirs absorbent tous ses instans : il faut donc qu'il prenne le tems de cet exercice sur son sommeil. Celui-là sent l'importance des bains qui lui sont conseillés, mais il ne peut leur donner que le tems de son déjeûner ; ainsi il fait pâtir son estomac pour ne rien déranger dans la marche de ses opérations habituelles. Cet autre veut bien prendre des eaux minérales, pourvu qu'il ne quitte pas sa maison, et que cela ne change rien dans ses occupations journalières. Ainsi, malgré les eaux, il n'en travaille pas moins, il ne va pas moins dîner et souper en ville, etc. etc. ; mais, au bout de quelque tems, ces malades n'en sont que plus malades. Ils se plaignent ; ils accusent les remèdes ; ils les abandonnent ; ils deviennent incurables.

Les hommes ont une manière d'agir bien étrange ! Je ne parle pas seulement de ceux qui ont ce qu'on appelle des affaires, ou qui sont dans quelque dépendance ; mais encore de ceux qui sont autant li-

qui ont fait prendre cette détermination, si les affaires sont le but du voyage. En conséquence on ne prendra ni sur son sommeil, ni sur son repos. On doit sentir qu'on a d'autant plus besoin

---

bres qu'on peut l'être dans les liens de la société. Qu'ils aient projeté, ou qu'on leur ait proposé une partie de plaisir à quelques milles de leurs demeures; les voilà qui résolvent sur le champ de se lever de grand matin pour alonger la journée, et de prendre sur leur repos pour donner plus d'étendue à leurs jouissances. Mais qu'arrive-t-il ? Que cette privation de sommeil et de repos leur ôte leur gaîté; qu'ils deviennent sombres et tristes; enfin, que cette journée, qui devait être si gaie, se passe à sommeiller. Je sais bien que les jeunes gens sont au-dessus de cette sorte de privation, et que, pour passer une nuit sans dormir leur dose ordinaire, ils n'en sont ni plus fatigués ni moins joyeux; mais les jeunes gens ne sont pas seuls dans le monde. Aussi n'ai-je jamais vu de ces parties nombreuses, c'est-à-dire, composées de gens de tous les âges, qui n'aient été, au grand étonnement de chacun, très-insipides, très-ennuyeuses, et très-ennuyées. C'est qu'on paraît toujours ignorer que de la satisfaction de nos besoins, de quelque nature qu'ils soient, dépend notre santé; et de notre santé, l'usage libre et facile de nos facultés corporelles, intellectuelles, etc. : vérité reconnue de tous les tems, mais qui ne frappe qu'un petit nombre de personnes.

d'être rafraîchi, réconforté par un bon sommeil, et d'être ce qu'on appelle dans son *assiette*, qu'on se prépare à essuyer plus de fatigues. On dormira donc bien la nuit qui doit précéder le départ; on ne se levera qu'à son heure ordinaire, et même plus tard s'il est possible; ou bien, la veille, on se couchera plus tôt qu'on n'a coutume de faire: car il est de la dernière importance que le corps soit en bon état: c'est le moyen de rendre presque nulles les fatigues auxquelles on va être exposé.

§. Ier.

De ce que le Voyageur par terre doit observer lorsqu'il est dans la voiture, et qu'elle roule.

57. L'air extérieur respiré le matin à jeun, en pleine campagne, pendant qu'on marche, et sur-tout pendant qu'on est transporté rapidement dans une voiture, fait sur certaines personnes un effet tel, qu'on les voit quelquefois éprouver un mal-aise, d'autres fois se trouver mal, d'autres fois tomber en faiblesse, etc.; ce qui n'arrive pas à ces mêmes personnes, si elles ne se mettent en route qu'après avoir bu ou mangé, les unes plus, les autres moins. Je ne prétends pas les blâmer,

elles font très-bien de satisfaire leur estomac, dont le besoin se fait sentir d'une manière si positive ; mais je crois leur devoir un avis sur ce qu'elles doivent préférer dans ces cas.

ARTICLE PREMIER.

De ce qu'on peut boire le matin avant de monter en voiture.

58. Presque toutes les femmes et beaucoup d'hommes prennent, dans cette intention, sur-tout dans les tems froids, du thé ou du café bien chaud, persuadés que ce que l'on prend chaud le matin, échauffe l'estomac et tout le corps pour le reste de la journée ; mais il arrive précisément le contraire: car les boissons chaudes, dont la propriété reconnue est d'exciter la *transpiration* et la sueur, occasionnent nécessairement peu de tems après, sur toute la peau, un refroidissement, par la raison que les liquides, en évaporation, laissent sur la peau un sentiment de froid ; et ce refroidissement est d'autant plus sensible, que la *transpiration* (723) ou la sueur a été plus marquée. Il résulte de-là que celui qui a bu chaud doit avoir réellement froid au bout de quelques heures. Sans doute que dans une chambre d'une température douce, on peut boire du thé

chaud, sans s'apercevoir de ce refroidissement; mais en plein air, mais dans une route où l'on change d'air à chaque instant, où l'on est exposé sans cesse à passer d'une température à une autre, ce refroidissement est non-seulement très-sensible, mais encore très-désagréable, puisqu'il va quelquefois jusqu'à faire frissonner, comme j'en ai été témoin quelquefois.

59. Il n'est donc rien de si contraire à la santé, que de manger ou de boire chaud, lorsqu'on va se mettre en route. Le précepte de ne jamais rien prendre qu'à la température de l'air a sur-tout son application en voyage. Aussi, un conseil que j'ai vu suivi de tout le succès qu'on peut en attendre, est de prendre froid ce qu'on doit prendre le matin, car le froid, en donnant du ton, accélère le mouvement; d'où la chaleur doit être non-seulement entretenue, mais encore augmentée. Voilà pourquoi un verre d'eau à la température de l'air, même l'hiver, ne refroidit pas comme on aurait lieu de le craindre; et si ce que l'on boit froid le matin est doué de quelque propriété tonique, comme le vin vieux, le vin de liqueur, l'*eau-de-vie*, le ratafiat, etc. alors on use du vrai moyen de se réchauffer pour le reste de la journée. Aussi les gens de peines

et

et de fatigues ne s'avisent-ils pas de boire le matin du thé ou du café bien chaud; ils boivent de l'*eau-de-vie*, et quand ils n'en prennent qu'une petite quantité, elle ne leur fait que du bien.

60. Parmi les personnes qui ne peuvent sortir au grand air le matin à jeun, sans avoir fait passer quelque chose dans leur estomac, il en est à qui un verre d'eau froide suffit; et elles la prennent d'autant plus volontiers, que cette eau bue le matin, a l'avantage de nétoyer l'estomac en entraînant les restes de la digestion, qui peuvent s'y trouver. Il y en a d'autres à qui il faut un petit verre d'*eau-de-vie* ou de *ratafiat*, dans lequel elles trempent quelquefois une croûte de pain. Enfin, il y en a qui sont obligées de faire une espèce de déjeûner, de prendre du pain avec un ou deux verres d'eau et de vin. Rien dans tout cela que de très raisonnable, et ceux qui n'ont pas de répugnance pour les liqueurs spiritueuses, et à qui elles ne causent point de mal de tête, de vertiges, etc. font beacoup plus sagement d'en user, toutefois en petite quantité, que de prendre des tasses de thé ou de café, pour les raisons que nous venons d'exposer (58).

61. Mais il y a des personnes qui éprouvent

ces effets de l'air, et qui, cependant, sont dans l'impossibilité de prendre quoi que ce soit le matin dans la voiture; elles ne peuvent pas même y déjeûner, bien quelles en sentent le besoin; il faut qu'elles attendent le dîner. D'autres ne peuvent résister au besoin de déjeûner; mais à peine l'ont-elles pris, qu'elles le rejettent. D'autres enfin ont un tel dégoût, qu'elles n'ont ni l'envie ni la possibilité de boire et de manger, tout le tems qu'elles sont dans la voiture. Ces personnes qui sont en général des femmes, ne sont pas faites pour voyager; elles feraient bien d'y renoncer, ou il faudrait qu'elles n'allassent que dans leurs voitures, ou qu'à de très-petites distances, si elles vont par les voitures publiques. Cependant, on en rencontre quelquefois qui sont forcées, pour des affaires, de se transporter à des distances plus ou moins grandes. Il serait donc bien à désirer qu'on pût leur procurer quelque soulagement; mais, comme nous croyons que cet état de l'estomac peut tenir du *spasme* et de l'irritation, nous renvoyons les malades aux n°. (1140—1142).

ARTICLE II.

De quelques effets du mouvement de la voiture de terre.

62. On voit des personnes à qui le mouvement d'un carrosse, d'une chaise, etc. procure les mêmes effets, à peu-près, que ceux que l'on éprouve sur un vaisseau (1681 et suiv.). A peine sont-elles dans la voiture, qu'elles se sentent le cœur malade; elles ont des nausées, des envies de vomir, et quelquefois elles vomissent. Le vomissement les débarrasse en général, mais ce n'est pas toujours pour long-tems. Ce mal-aise revient chez quelques-unes, sur-tout après les repas. J'ai vu une femme et une jeune fille qui vomissaient ainsi tout ce qu'elles prenaient, elles ne pouvaient garder que le souper. J'en ai vu une autre qui n'éprouvait ces effets que quand la voiture roulait sur la terre; tant qu'elle était sur le pavé, elle se sentait très-bien. Une autre s'était fait faire une petite carriole d'osier, non suspendue; encore fallait-il qu'elle allât au grand trot. Toutes ces personnes ne sont pas plus faites pour voyager que celles dont nous venons de parler, et jamais dans les voitures publiques. Si cependant elles se trouvent

dans la nécessité de le faire, il faut qu'elles prennent le parti de ne marcher qu'à très-petites journées, afin de se dédommager, par de longs repos, des excès de fatigue qu'elles essuient dans leurs courses.

63. Heureusement tous les voyageurs ne sont pas constitués ainsi. Le plus grand nombre, au contraire, est peu sensible à ces premières impressions de l'air (57), et bien loin que le mouvement de la voiture (62) leur fasse éprouver des nausées, ils n'en ont que plus d'appétit : voilà véritablement les gens qu'il faut en voyage. Il y en a même qui, habitués de ne manger qu'une fois dans les vingt-quatre heures, ne peuvent plus user d'un pareil régime en voyage : le mouvement et le changement d'air perpétuels précipitent leur digestion, et l'appétit vient se faire sentir, même à des heures auxquelles ils ne devaient pas s'attendre.

64. Il faut donc que, sans avoir égard à des habitudes contraires, ces personnes mangent toutes les fois qu'elles ont faim ; et comme rarement on en veut prendre le tems quand on est dans sa voiture, et que les voitures publiques n'arrêtent qu'à des heures fixes, ou point du tout, lorsqu'elles ne vont qu'à petites journées, il faut que ces personnes aient tou-

jours avec elles du pain et de l'eau avec du vin, si elles sont dans l'usage d'en boire, et quelques fruits de saison, etc. C'est une provision dont il faut absolument qu'elles se précautionnent : car il est de la plus grande importance de satisfaire l'estomac, dès qu'il fait sentir le besoin de manger. Cette provision est encore nécessaire à ceux qui soupent peu ou point du tout: il faut que ceux-ci se dédommagent de ce repas, soit en faisant, dans l'après-midi, ce qu'on appelle un goûter, soit le matin en déjeûnant plus tôt, ou deux fois.

ARTICLE III.

De quelques effets de la gêne qu'on éprouve dans les voitures de terre.

65. Lorsque le voyageur est monté dans la voiture, il faut qu'il s'y mette à son aise, sans chercher pourtant à gêner son voisin: car une foule de douleurs locales et tenaces, sur-tout dans les articulations des extrémités inférieures, peuvent être les suites des mauvaises positions dans lesquelles on serait resté plus ou moins de tems ; et l'on seroit impardonnable, quand on est dans une bonne voiture, de n'avoir pas su s'en garantir.

66. Dans les voitures publiques on n'est

pas toujours maître de s'en préserver: elles sont si petites en raison du nombre des personnes qu'on y reçoit, et elles sont si mal commodes, que si un voyageur voulait y prendre toutes ses aises, ses compagnons seraient indubitablement gênés et pressés dans la voiture. On ne se sent en effet fatigué dans ces voitures, que de la presse et des mauvaises positions dans lesquelles on est forcé de rester des six, huit heures de suite, sans pouvoir en changer, sans même quelquefois pouvoir remuer; tandis que deux ou trois pieds de plus dans la circonférence de la voiture, mettraient tout le monde à l'aise. On ne conçoit rien à une économie aussi mal entendue. Mais comme les voyageurs n'y peuvent remédier, il faut qu'ils s'entendent les uns les autres et qu'ils s'arrangent réciproquement de manière que chacun souffre le moins possible.

ARTICLE IV.

Des effets des vents coulis et des courans d'air dans la voiture de terre.

67. Mais les voyageurs peuvent toujours se garantir des effets pernicieux des vents c[illegible] des courans d'air, etc. trop communs [illegible] voitures, et qui sont des causes si f[illegible]

de maladies. Quand on est dans sa voiture, on n'est pas excusable de négliger de faire disparaître les jours, les ouvertures ou les défauts dans les joints, qui occasionnent ces vents coulis, et qui se font connaître par un bruit ou un sifflement que le vent et même l'air font en y passant. C'est sur-tout autour des portières et des glaces qu'il faut chercher ces jours, lesquels sont d'autant plus dangereux qu'ils sont moins apparens, parce qu'alors ils donnent lieu à ces filets d'air fins et rapides, appelés à juste titre *vents-coulis*, et que l'on voit tous les jours causer des *maux de dents*, des *fluxions*, des *torticolis*, des douleurs *rhumatismales*, etc. qui forcent bientôt de s'arrêter, et de perdre à souffrir et à se médicamenter, un tems qu'on aurait beaucoup mieux employé.

68. Un ouvrier aurait bientôt fait disparaître ces jours et ces ouvertures : mais on ne l'a pas toujours sous la main ; on n'en trouve guère que dans les villes. En attendant, il faut travailler à corriger ces défauts ; les moyens sont simples et faciles. Il ne faut que boucher ces jours et ces vides avec du papier, ou plutôt avec du linge, de la laine ou du coton, et l'y faire tenir de force ; et chaque fois que le mouvement ou le cahotage de la voiture dé-

rangera ces bouchons, il faudra les replacer, sans craindre la peine que cela peut donner; car on serait dans l'erreur, si l'on croyait qu'il suffit de s'éloigner de ces ouvertures, pour se mettre toujours à l'abri de leurs effets. On doit avoir observé que ce ne sont pas toujours ceux qui sont auprès des portières qui se trouvent attaqués des maladies dont nous venons de parler; souvent ce ne sont que les personnes qui sont placées dans le fond de la voiture : cela vient, sans doute, de la manière dont la solution de continuité est dirigée dans ces ouvertures, et de ce que les vents coulis ont une marche plus ou moins divergente, plus ou moins oblique.

69. Dans les voitures publiques, qui souvent sont en si mauvais état qu'on y voit des jours et des ouvertures par-tout, aux portières, dans les angles, dessous les pieds, au-dessus de la tête, etc. ce ne sont plus des vents coulis qui vous incommodent; ce sont des torrens d'air qui, en hiver, vont jusqu'à vous transir de froid. On aurait fort à faire si l'on entreprenait de boucher soi-même toutes ces ouvertures : on n'en viendrait certainement pas à bout. Il faut exiger du conducteur qu'il fasse réparer les plus urgentes, qu'il garnisse d'une grande quantité de foin le plancher de la voiture, et

qu'il fasse remettre les carreaux de verre, s'il y en a de cassés. Quant aux défauts moins considérables, on tâchera de les réparer soi-même, comme nous venons de le conseiller (68) ; et si l'on est sujet aux *fluxions*, aux douleurs rhumatismales (67), on se servira du *chauffe-pied* (22), et l'on se couvrira la tête et le corps de manière à se garantir de ces coups d'air (21—22).

ARTICLE V.

Des effets de l'air échauffé et corrompu par la respiration des Voyageurs.

70. Si les voitures mal fermées et pleines de jours, d'ouvertures, etc. ont de grands inconvéniens (67—68), celles qui sont bien closes ou bien fermées en présentent qui ne sont pas moins nuisibles à la santé. L'air renfermé dans un lieu où il y a des êtres vivans s'échauffe en peu de temps, et, s'imprégnant des vapeurs qui s'exhalent des corps enfermés avec lui, se corrompt et se convertit en un véritable *air méphitique*, que les chimistes modernes appellent *gaz acide carbonique*, et qui, ayant perdu ses propriétés salutaires, sur-tout son élasticité, devient par-là incapable d'être respiré. Or, ces effets sont

d'autant plus prompts que l'espace fermé est plus petit, et qu'il contient plus de monde. On a vu des personnes délicates se trouver mal, tomber même en *syncope* en quelques instans, pour avoir respiré un pareil air, et ces personnes mourraient infailliblement, si l'on ne se hâtait de les transporter à l'air libre. Les personnes robustes éprouvent les mêmes effets, il ne leur faut qu'un peu plus de tems, etc.

71. Ce que nous disons ici des lieux fermés, doit s'entendre sur-tout des voitures, dont la capacité est toujours trop étroite en raison du nombre de personnes qu'on y admet; et l'on sent que l'air s'y corrompra d'autant plus vîte, qu'il s'y trouvera plus d'individus et qu'elle sera fermée plus exactement. Aussi, au bout de quelques instans de séjour dans une pareille voiture, l'air devient-il épais, lourd, échauffé, et prend-il une sorte d'odeur desagréable: ceux qui y sont exposés éprouvent bientôt une chaleur plus ou moins ardente au visage; la tête s'affecte; ils y sentent une douleur légère qui prend peu-à-peu de l'intensité : le jeu de la poitrine devient gêné; on y sent de l'embarras; on est oppressé; on respire avec peine; enfin, si l'on diffère plus long-tems de recourir à l'air

libre, la respiration est entièrement interceptée, et l'on tombe en faiblesse, en *asphyxie*, etc.

72. Dès qu'on s'apperçoit de quelques-uns de ces effets, il faut faire arrêter la voiture et descendre; on se sent soulagé et rétabli sur-le-champ. Quand on est dans sa voiture, cela ne souffre pas de difficulté: dans les voitures publiques on trouve souvent de l'opposition, même de la part des voyageurs, qui n'éprouvant pas les mêmes effets, et étant d'ailleurs chagrins et bourrus, ne veulent pas les appercevoir dans les autres. Cependant, quand ces affections s'étendent jusqu'à l'oppression, il n'y a nulle considération qui puisse retenir: il faut descendre, malgré conducteur et voyageurs, puisqu'en peu de tems il peut y aller de la vie.

73. Mais lorsqu'on se sent seulement échauffé par l'air chargé de vapeurs, plus ou moins épaisses, (70—72), il suffit d'ouvrir les glaces, les guichets, etc. Cependant il faut user de précaution; car c'est ici où véritablement, en voulant éviter *carybde*, on peut tomber dans *sylla*. En ouvrant les deux côtés opposés d'une voiture, on établit des courans d'air qui sont sans doute très-agréables à recevoir, mais dont les effets peuvent avoir les suites les plus fu-

nestes. Ceux qui sont dans la direction de ces courans présentent deux surfaces du corps à l'action de l'air agité, qui, entrant avec rapidité, frappe brusquement la peau, la saisit, ferme les pores, et répercute de l'extérieur à l'intérieur la matière de la *transpiration* (723) et de la sueur que la chaleur de la voiture avait suscitée; dès lors l'équilibre des humeurs est rompu, et le mal-aise que l'on éprouve aussitôt, n'est souvent que le prélude de maladies plus ou moins graves; telles que la *fluxion de poitrine*, la *toux*, le *rhumatisme*.

74. Pour ouvrir les deux côtés de la voiture, il faudrait que personne ne pût être obligé de rester dans la direction du courant; ce qui est impossible quand la voiture est pleine, comme cela est ordinaire dans celles qui sont publiques. Il faut donc se contenter, dans ce cas, de n'ouvrir qu'un seul côté : l'air à la vérité ne se renouvelle pas aussi promptement de cette manière, mais on ne court aucun risque, parce que l'air qui s'introduit dans un lieu qui n'a d'ouverture que celle par laquelle il pénètre, ne peut y entrer que lentement, ne pouvant s'y faire place qu'en déplaçant et chassant celui qui y est déjà. Or, comme l'air intérieur ne peut sortir que par l'ouverture par laquelle entre l'air extérieur,

il arrive de-là que, se faisant obstacle l'un à l'autre, l'un n'entre que comme l'autre sort, peu-à-peu, sans secousse ni violence. On peut donc être impunément exposé à l'action d'un pareil air.

75. Pour prévenir les accidens dont il est question (73), il faudrait que la voiture fût toujours ouverte. Dans les temps doux et calmes, à plus forte raison dans les temps chauds, rien de si facile, et personne ne s'y oppose, mais pour peu qu'il fasse froid ou du vent, et sur-tout la nuit, on ne croit jamais être assez fermé : on se trouve en effet très-bien dans les premiers instans; mais si l'on n'ouvre pas de temps en temps, pour renouveler l'air, on éprouve bientôt les effets décrits (73).

76. Hélas! on n'en est pas toujours le maître. On est réellement malheureux quand on se trouve à la compagnie de ces gens qui ne sont jamais de l'avis des autres et qui ne se plaisent qu'à contrarier. A-t-on trop chaud et veut-on ouvrir ? ils s'écrient sur-le-champ qu'ils ont froid, et que plus d'air les enrhumerait. A-t-on froid et desire-t-on de se fermer ? ils s'y opposent, prétextant qu'ils ne pourraient plus respirer, et qu'ils se trouveraient mal. Il est impossible de faire quelque chose à leur goût. Ce sont de vrais fléaux dans

une voiture publique. Mais, parmi les gens de cette espèce, ceux qui craignent l'air renfermé, ou qui, dans leurs contradictions, insistent pour qu'on tienne la voiture ouverte, sont les moins insuportables, parce que, comme on est exposé à avoir plutôt trop chaud que trop froid dans une voiture, leurs prétentions sont moins contraires à la santé.

77. Il faut pourtant que les personnes qui sont susceptibles des impressions de l'air échauffé des voitures prennent leur parti; et je crois que le meilleur, dans ces cas, serait de se placer vis-à-vis un guichet ou à l'une des portières, dont on ouvre et on ferme les carreaux à volonté. On est toujours sûr d'avoir de ces place; elles ne sont pas courues; mais si elles ne sont pas les plus commodes, elles sont les plus saines.

78. En un mot, le but que l'on doit avoir dans une voiture quelconque, c'est d'y être à son aise (65), afin de s'appercevoir le moins possible de la fatigue, de n'y avoir point froid, sur-tout aux pieds (22), et d'y respirer toujours un air frais et pur (70—75).

ARTICLE VI.

De l'importance de satisfaire aux besoins naturels.

79. En voyage, comme dans ses foyers, il faut apporter une attention minutieuse à satisfaire aux besoins naturels; il n'y a pas de considération qui doive tenir dans ces circonstances. Les femmes sont souvent victimes d'une fausse honte, que l'intérêt de leur santé, mieux entendue, leur ferait surmonter facilement. On a vu des maladies incurables, et même mortelles, occasionnées pour avoir retenu trop long-temps son urine, etc. Dans sa voiture, dans les voitures publiques, dès que le besoin se fait sentir, il faut faire arrêter, descendre et le satisfaire.

80. Le besoin de dormir n'est pas moins impérieux, et sur-tout en voyage, qui est véritablement un état de fatigue; et comme le sommeil est un des moyens de délassement que la nature nous envoie quand elle le juge nécessaire, il suit qu'on va directement contre ses intentions, lorsqu'on prend sur le sommeil pour alonger le temps de la course. Nous avons déjà dit (56) qu'il fallait bien dormir, même dormir plus qu'à l'ordinaire, la nuit du

départ : nous conseillons d'en user ainsi toutes les nuits de voyage ; et ce conseil regarde principalement les personnes qui, n'y étant pas habituées, sont excessivement fatiguées par le mouvement et le cahotage de la voiture. Ces personnes doivent sentir la nécessité d'arriver de bonne heure à la couchée. Quatorze heures de course suffisent quand on n'a pas d'affaires pressantes. Il n'en reste plus que dix, dont une pour le dîner, une pour le souper et huit pour le sommeil, quand toutefois on peut se coucher presqu'immédiatement après avoir mangé (183).

81. Les personnes qui n'arrêtent pas pour dîner, doivent se rendre plus tôt à la couchée. Il est vrai que leur voiture étant en général douce et commode, elles sont d'autant moins fatiguées ; mais elles n'ont pas moins besoin de sommeil, sur-tout si le voyage doit être long. Elles se rendront donc de bonne heure pour souper, et elles auront un double motif pour se comporter ainsi, si elles sont du nombre de celles qui ne peuvent pas se coucher aussitôt après qu'elles ont mangé, et à qui il faut une, deux heures d'intervalle, qui seraient alors prises sur le sommeil, puisque le lendemain il faut repartir dès le matin : la faim d'ailleurs les pressera d'arriver au gîte ; car, quand

quand on dîne en voiture, on dîne comme on court, en poste. L'on mange si vîte que l'on ne fait que se lester, et la digestion étant en général favorisée par le mouvement, il arrive que l'on a appetit beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire.

§. II.

Des effets qui résultent de courir jour et nuit.

82. Il est sans doute très-agréable, et souvent très-utile d'arriver promptement à sa destination ; et tout le monde sait qu'un des grands moyens de parvenir à ce but, est de courir jour et nuit. Mais avant de se mettre dans le cas de soutenir une pareille fatigue, il faut en faire l'essai : car il y a des personnes qui ne peuvent ni boire, ni manger, ni dormir dans une voiture, quelque douce qu'elle soit ; tandis que d'autres n'en ont que plus faim, plus soif et plus de sommeil, besoins qu'ils satisfont parfaitement bien (57—63). Je connais de ces derniers, et parmi eux une femme, qui, après avoir couru 5 ou 6 jours et autant de nuits sans quitter la voiture, et y avoir bu, mangé et dormi à l'ordinaire, en sont quittes pour être ce qu'ils appellent un peu échauffés,

et, au bout de quarante-huit heures, il n'y paraît plus.

83. Mais ceux qui en voiture ne peuvent ni manger, ni dormir, tomberaient infailliblement malades s'ils couraient jour et nuit. Ils ne peuvent donc adopter cette manière d'aller, pour peu qu'ils soient jaloux de leur santé. Quelles que soient les affaires qui les appellent, ils se souviendront qu'on est incapable d'en faire quand on souffre (4), et que s'agirait-il de la fortune, on ne doit pas balancer, puisque d'une telle fatigue peut dépendre le malheur de toute la vie. Combien n'en a-t-on pas d'exemples! Que d'infirmes qui datent leurs souffrances de pareils excès! Combien de militaires vénérables qui doivent visiblement le délabrement de leur estomac et des autres viscères, à la précipitation inconsidérée et presque toujours déplacée, qu'ils ont mise dans leur jeunesse, à rejoindre leurs régimens! Combien de négocians qui sont victimes de pareilles imprudences! Car, il faut en convenir, cette précipitation, qui fait courir tant de risques et présente si peu d'avantages, paraît être plutôt un acte de vanité qu'un effet de la nécessité.

84. Pour courir jour et nuit, et n'avoir rien à craindre de ce qui peut en résulter, il faut

non-seulement être bien portant, mais encore avoir la certitude de n'en rien attendre de préjudiciable à la santé. Il faut donc essayer, au moins pendant vingt-quatre heures, si, en courant dans sa voiture, on y mange, on y boit et on y dort de manière à satisfaire pleinement ces besoins. Si l'on n'est pas organisé pour cette manière de vivre, il faut y renoncer et se déterminer à ne courir que 12 à 14 heures dans la journée, ainsi que nous l'avons conseillé (80) : il n'y a que la jeunesse qui puisse se permettre de tels excès sans en avoir fait l'expérience. Les jeunes gens et les enfans s'habituent à tout : ils supportent en général infiniment mieux que les adultes, les fatigues du voyage. L'habitude contractée de jeunesse, rend invulnérable à cet égard. J'ai vu des vieillards de 70 ans et au-delà, qui avaient contracté cette habitude, ne se ressentir en aucune manière de la fatigue de 8 jours de suite passés sans se coucher, et même avouer qu'ils étaient infiniment mieux portants en route qu'à la ville (*a*).

(*a*) Je me rappellerai toujours d'un petit homme sec, qui nous dit avoir 75 ans (c'était en 1784), et qui ne les paraissait certainement pas : il était au neuvième jour d'une course, pendant laquelle il ne s'était pas couché, parce qu'il a en horreur

§. III.

De la manière dont il faut se comporter relativement à ses habitudes pendant le Voyage.

85. Lorsqu'on commence à voyager, et dans les premiers jours d'un voyage, il faut, autant qu'il est possible, ne pas s'écarter

---

les lits d'auberge; et il était frais comme s'il venait de sortir d'un bon lit. Il voyageait chaque année pendant deux et trois mois; mais le temps que ses compagnons passaient à se reposer, lui l'employait en partie à arranger, friser, poudrer sa perruque, et à approprier ses habits : aussi était-il toujours paré; et c'était une chose véritablement singulière que de voir, dans une voiture publique, un petit vieillard bien brossé, bien poudré, et ne mettant pas le chapeau sur la tête, crainte de déranger sa frisure. Il venait du fond du ci-devant Languedoc par Lyon, où il avait pris la diligence, et il descendit à Paris chez des amis, comme quelqu'un qui vient faire une visite. On se doute bien qu'un homme, mené par de pareilles minuties, n'avait pas beaucoup d'esprit; cependant il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un sot : il avait vu beaucoup, et ne racontait pas mal; il était d'ailleurs fort gai; tout le monde en était content. Je ne suis resté avec lui qu'un jour et demi.

des habitudes dans lesquelles on vit ordinairement ; c'est-à-dire, qu'il faut dormir autant d'heures, faire autant de repas, marcher la même quantité de temps, etc., etc., que l'on avait coutume de faire. Ce précepte est d'une plus grande importance qu'on ne se l'imagine. L'homme est un animal d'habitude : elle est, comme on dit, chez lui une seconde nature ; et l'on a grande raison, puisqu'on en voit vivre bien portants, au milieu d'habitudes qui seraient très-nuisibles à tout autre ; on en voit même tomber malades s'ils viennent à quitter ces mauvaises habitudes, pour quelque cause que ce soit, sans avoir pris les précautions convenables. Heureusement que ce précepte est très-facile à mettre en pratique, que l'on soit dans sa voiture ou dans celles qui sont publiques.

86. Relativement aux repas, dont les heures sont en général dérangées pendant le voyage, on s'apercevra peu de ce dérangement, si l'on a dans sa voiture de quoi satisfaire son appétit, toutes les fois qu'il se fait sentir. On prendra donc un morceau de pain, des fruits, du vin et de l'eau, etc. aux heures où l'on avait habitude de manger, si à ces heures on a faim, ainsi que nous l'avons recommandé (64) ; dût-on moins manger à dîner ou à souper.

87. Si l'on est assez heureux pour pouvoir dormir dans la voiture (7), et que rien d'ailleurs ne s'y oppose, on se trouvera dormir tout autant qu'on en a l'habitude, et souvent davantage; car, il y a des personnes que la voiture endort. Mais si l'on ne peut y dormir, il faut, lorsqu'on est dans la sienne, faire arriver à la couchée de bonne heure. Lorsqu'on est dans les voitures publiques, il faut aussitôt qu'on est arrivé à l'auberge, souper légèremeut pour se coucher immédiatement après, ou, si l'on ne soupe pas, se coucher sur-le-champ, afin de pouvoir être au lit huit heures (80—81).

88. L'exercice de la marche, ou la promenade à pied, est de la plus grande importance pour la conservation de la santé; il est, comme chacun sait, une des parties les plus essentielles d'un régime bien ordonné. Nous supposons donc que le voyageur en a contracté l'habitude; il commettrait une grande faute, si, par la raison qu'il est en voiture, il l'abandonnait. Il faut au contraire qu'il ne manque pas un seul jour de faire quelques kilomètres (quelques 500 toises) à pied. Les voitures qui prennent des relais offrent des occasions de marcher qu'il faut saisir : tout le monde en a plus ou moins besoin. Cet exercice convient sur-tout à ceux qui

se trouvent avoir les jambes plus ou moins engourdies au bout de quelques heures de voiture, et il soulage et défatigue les personnes qui sont pressées ou gênées, comme on est toujours dans les voitures publiques (65—66).

89. Mais il y a des personnes à qui cette marche, qui ne peut en effet être de longue durée, ne suffit pas; il faut alors qu'elles saisissent les autres occasions qui peuvent se présenter. Par exemple, il est rare qu'on voyage une journée entière dans un pays de plaine, et qu'il ne se rencontre pas, de temps à autre, quelque colline, quelque montagne qui force les chevaux d'aller au pas; il est possible alors de profiter de cet intervalle pour marcher. Dans un pays tout de plaine, comme la Pologne, etc., le voyageur n'a que deux partis à prendre; il faut ou qu'il sorte de l'auberge avant la voiture, ou qu'il saisisse l'occasion que lui fournissent les chevaux, qui de temps à autre ralentissent leur activité.

90. Dans le premier cas, il sortira le plus matin qu'il pourra, et marchera jusqu'à ce que la voiture l'ait joint. Il répétera cette course après le dîner, si celle du matin ne lui a pas suffi; mais il faudra qu'il s'observe, car il serait possible qu'il ne pût marcher immédiatement après avoir mangé; alors il ne ferait

que la course du matin, ayant l'attention, la veille, de se coucher le plus tôt qu'il lui serait possible, afin de pouvoir se lever de bonne heure (87). Dans le second cas, le voyageur qui ne pourrait marcher après le dîner, ni se lever plus matin que les autres, saisirait l'occasion que présenteraient les chevaux, lorsque fatigués ils ralentissent d'eux-mêmes leur pas, et remplirait encore son but. Il aurait d'ailleurs toujours la ressource de demander au conducteur de lui laisser faire un peu de chemin à pied : ce que j'ai vu obtenir facilement.

91. Les personnes qui ont l'habitude de monter à cheval, et qui doivent s'être précautionnées de l'équipage de cavalier, comme nous l'avons dit (25), courront tous les jours quelques postes, aux heures qui leur seront le plus convenables (*a*).

92. Enfin, que le voyageur y fasse attention ; la conservation de la santé dépend de l'obser-

---

(*a*) Nous avons conseillé de se précautionner d'un équipage de cavalier (25), parce qu'on est très-malheureux quand on est obligé de courir à franc étrier, et qu'on en est privé. Je me suis trouvé, au *Pont-St.-Esprit*, forcé de prendre un bidet, sans que je m'y fusse attendu, et n'ayant par con-

vation plus ou moins exacte de son régime habituel. Nous ne pouvons entrer ici dans un plus long détail des habitudes qu'il peut avoir contractées : ce que nous disons des essentielles doit s'entendre d'une foule d'autres, comme des bains, des lavemens, etc., sur lesquelles d'ailleurs nous reviendrons (205—209).

93. Cependant il faut dire aussi qu'il est peu de circonstances plus favorables que les voyages, sur-tout quand ils sont un peu prolongés, pour se défaire des habitudes gênantes, vicieuses ou nuisibles. L'attention sans cesse captivée par le changement continuel d'objets, qui amène une succession non interrompue d'idées toujours nouvelles, permet rarement de s'occuper d'autres choses, et même va souvent jusqu'à vous faire oublier ce qui auparavant vous intéressait presqu'uniquement. Aussi les voyages sont-ils, comme nous le ferons voir (1656 et suiv.), des remèdes employés tous les jours avec succès, contre les

---

séquent rien de ce qu'il me fallait pour cela. Ce qu'on me loua était en si mauvais état, les bottes sur-tout étaient tellement déformées et durcies par la vétusté, qu'elles m'écorchèrent les pieds au point que je fus obligé de rester à *Nîmes* plusieurs jours pour me remettre.

peines, les chagrins et autres maladies morales. Si donc, pour quelque cause que ce soit, l'on veut abandonner l'usage, par exemple, de la *pipe*, du *tabac*, du *café*, du *thé*, des *liqueurs*, etc., que l'on voyage, et l'on verra que rien n'est plus facile (*a*).

(*a*) J'ai vu, il y a quelques années, un homme qui, pendant un voyage très-long dans le Nord, s'est défait de l'habitude de boire du vin dont il usait depuis son enfance. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il l'aimait beaucoup, qu'il n'en avait jamais été incommodé, et qu'il n'en buvait que d'excellent, habitant un des meilleurs vignobles de France. Cet homme s'était persuadé que, parcourant un pays où il ne venait pas de vigne, il ne pouvait y avoir que des vins frelatés. Il ne se trompait pas de beaucoup.

Tout le monde sait que l'Angleterre, le Dannemarck, la Suéde, la Pologne et la Russie fourmillent d'empoisonneurs, qui ont l'art de faire les *meilleurs vins* sans le secours d'un seul grain de raisin. Les Anglais le savent bien; ils le disent, ils l'écrivent : cela ne les empêche pas de se livrer à ces boissons pernicieuses, et de s'enivrer avec elles, ou avec les esprits ardens qu'ils en retirent. C'est véritablement un malheur que le goût des liqueurs spiritueuses se soit si fort répandu dans des pays où elles sont aussi étrangères. Il a donné lieu à la nécessité de les multiplier : de-là la fraude des ca-

94. Beaucoup de personnes ont contracté l'habitude de la *pipe*, par imitation, ou par

---

baretiers, qui sont à redouter par-tout, même en France, le pays de la terre où il croît le plus de vigne. Ce n'est pas que le commerce ne fasse parvenir jusqu'aux extrémités du monde nos vins, ainsi que toutes les autres marchandises; mais l'avidité du gain permet rarement qu'ils arrivent purs à leur destination, et notre voyageur était fondé dans ses appréhensions.

Il se détermina donc à ne boire d'aucune sorte de vins, quoiqu'on ne manquât pas de les lui vanter comme naturels et excellens : il se permit seulement de mettre, pendant les premiers jours, un peu d'eau-de-vie dans son eau; et en peu de temps, sans avoir éprouvé aucune secousse, aucune indisposition, il fut accoutumé à l'eau, qu'il but toujours pure depuis, excepté dans les lieux où elle est trop désagréable au goût, comme on en rencontre souvent; alors il la corrigeait avec un peu d'eau-de-vie, ainsi que nous venons de le dire, ou avec un peu de vinaigre.

J'avais vu, quelque temps auparavant, une autre personne qui s'était déshabituée, dans un long voyage, de boire, à la mode anglaise, une ou deux bouteilles de vin après son dîner. Le vin, pris ainsi sans nécessité, troublait ses digestions, l'échauffait, et quelquefois l'enivrait; il en était affligé. Il avait tenté plusieurs fois d'y renoncer, et n'avait jamais été capable d'assez de résolution

désœuvrement, mais rarement par goût, dans les temps où l'intérêt de la patrie appellait fréquemment sous les armes tous les citoyens; et aujourd'hui que le gouvernement consolidé ne demande du citoyen que le service qui constate sa liberté, puisqu'il émane du droit qu'il a de se garder lui-même, il y en a un grand nombre à qui cette habitude est devenue à charge: or, s'ils veulent sérieusement la perdre, ils ne peuvent mieux faire que de voyager, ou avec une personne qui ait de la répugnance pour la fumée de tabac, ou dans une voiture publique dans laquelle il n'est pas rare de rencontrer quelqu'un à qui cette fumée déplaît; et la crainte d'incommoder ou de se rendre désagréable les portera à s'en abstenir. Car celui qui fume conserve et porte avec soi l'odeur de la fumée encore long-temps après avoir quitté la pipe. Il a beau ne fumer que loin de la voiture, on le sent dès qu'il se présente; et quoique cette odeur et la fumée elle-même n'aient rien de

---

pour s'y déterminer. Un voyage qu'il se trouva obligé de faire l'y força en quelque sorte, parce qu'il n'avait ni le temps ni l'occasion de boire ainsi; et bien qu'aujourd'hui il soit à même, s'il le voulait, de reprendre cette habitude, il n'y pense plus.

nuisible, on voit certaines personnes en être affectées et indisposées au point de se trouver mal. Le voyageur, jaloux de se concilier la bienveillance de tous ceux avec lesquels il se trouve, saisira donc cette occasion pour se défaire de cette habitude, si elle lui est désagréable ou nuisible.

95. Il est plus difficile de quitter le tabac en poudre. L'usage en est si commun, qu'il est rare de se rencontrer avec des personnes qui n'en prennent pas ; et l'habitude de s'en présenter les uns aux autres en fait naître le desir, souvent au moment où l'on y pense le moins : cependant il est possible de l'abandonner, et même de l'abandonner promptement, si l'on en a la ferme volonté. La première chose à faire est de n'en pas accepter d'autrui. Cette résolution a le double avantage de rendre moins fréquentes les occasions d'en prendre, ensuite de se rendre difficile sur la qualité du tabac, et de n'en jamais prendre de mauvais, et souvent de nuisible. Si l'on est dans ces dispositions, et que l'on se mette en voyage, sans provision de tabac, on se trouvera forcé de l'abandonner, puisque nous supposons qu'on est devenu difficile, et que l'on ne voudra se permettre ni d'en acheter sur

la route, ni d'en prendre de qui que ce soit (*a*).

(*a*) Voici la manière dont je m'y suis pris pour me débarasser du tabac auquel j'étais habitué depuis plus de 15 ans. Il me déplaisait, parce que depuis quelques années tous les hivers j'étais enchifrené, et j'avais le nez gercé dès que les vents du nord soufflaient; je pris enfin la résolution de l'abandonner. Je saisis pour cela l'occasion d'un voyage dans la Suisse et dans la ci-devant Savoie: je me trouvais justement avoir pour compagnon un homme qui n'en prenait pas, et qui n'aimait pas à en voir prendre. Je lui fis part de mon projet, et le priai de m'aider à le mettre à exécution, en me faisant la guerre toutes les fois qu'il me verrait la tabatière à la main. Il se chargea volontiers de cette commission, et la remplit si bien, qu'arrivé à Genève le cinquième jour du voyage, je n'en prenais plus que deux prises en 24 heures; et au bout de quinze jours, je n'en pris plus du tout.

Tout déterminé que je fusse, j'étais cependant dans l'intention de m'observer; car, pour peu que j'eusse éprouvé quelque altération dans ma santé, qui était très-bonne, j'aurais renoncé à ce projet. J'avais en conséquence emporté une petite provision de tabac, parce qu'étant difficile, je ne voulais pas être dans la nécessité d'en acheter; mais cette provision fut inutile. Je me hâtai de la distribuer, parce que je n'en avais plus besoin: tout entier aux objets nouveaux que j'avais sans cesse sous les yeux,

96. Pour perdre l'habitude du café, du thé, des liqueurs, etc., il suffit de ne pas en faire de provision; car, pour peu que l'on soit difficile ou simplement délicat sur la qualité de ces objets, il ne faudra pas faire de grands efforts pour se priver de ce qu'on donne pour tel dans les auberges, ainsi que nous le ferons voir (148 et suiv.).

97. Cependant nous devons dire que ces habitudes, toutes nuisibles qu'elles soient à beaucoup d'égards, ne peuvent ni ne doivent toujours être abandonnées promptement. Il y en a même avec lesquelles il faut se résoudre de vivre : ce sont sur-tout celles qui ont été conseillées comme remède. Celles qui sont anciennes demandent qu'on ne les quitte qu'avec précaution, parce qu'il pourrait en résulter des infirmités ou des maladies difficiles à guérir, et peut-être incurables, ainsi que nous l'avons déjà observé (85). Nous conseillons donc de ne jamais prendre une pareille résolution, sans avoir consulté un médecin instruit. Mais quand il aura jugé que l'habitude peut

---

je n'eus pas le temps de le désirer, et je finis par n'y plus penser. C'était en 1785; je n'en ai point pris depuis, et ma santé n'en a jamais souffert.

être abandonnée sans faire courir de risques, et que d'ailleurs on se sentira capable de s'observer soi-même au point de pouvoir s'arrêter au moment où l'on s'appercevrait de quelqu'altération dans sa santé, nous croyons alors, par les raisons et les observations rapportées ci-dessus, qu'il n'est pas de circonstances plus favorables que les voyages pour exécuter une pareille résolution, et voilà tout ce que nous avons prétendu dire.

§. IV.

Des effets salutaires de la gaîté dans les Voyages.

98. Mais ce qui est infiniment important dans un voyage, quel qu'en soit l'objet, qu'on le fasse pour son plaisir, pour son instruction ou pour ses affaires, c'est que la gaîté en charme, autant qu'il est possible, tous les instans. La gaîté est la compagne fidèle de la santé, et le plus ferme soutien de la vie qui, sans elle, devient un fardeau souvent bien difficile à supporter.

99. Aussi les trois quarts des hommes, privés de ce précieux don, passent-ils leur temps à chercher les moyens d'alléger ou de secouer ce fardeau et comme ils les cherchen

chen

chent dans des amusemens qui sont hors d'eux, ils manquent toujours leur but. Loin donc du voyageur celui qui est triste et qui s'ennuie! le poison qu'il porte dans son sein se répand sur ses compagnons; et, semblable à certains vents du midi, qui dessèchent et frappent de mort tout ce qui a vie sur leur passage, il tue jusqu'à l'amabilité, jusqu'à l'enjouement de la jeunesse.

100. La gaîté au contraire fixe l'attention, captive les sens, et, mettant en jeu les ressorts de l'esprit et de l'imagination, on la voit remuer, animer, vivifier toute une société. C'est que tous les âges peuvent également sourire à ses aimables folies, parce que, toujours innocente, elle est toujours franche, toujours vraie. Aussi, dans les voyages, donne-t-elle des aîles au temps. Avec elle les heures s'envolent comme les objets qui passent si rapidement sous les yeux. Elle embellit les routes; elle adoucit ce qu'on y rencontre de rude et de fatigant; elle fait disparaître ce qu'elles ont de dangereux, et avec elle on ne voit le précipice, que pour se féliciter d'y avoir échappé.

101. Il faut donc la saisir toutes les fois qu'elle se présente, l'accueillir dans celui dont elle fait l'heureux caractère, la fêter par-tout

où elle se rencontre, puisqu'elle ne doit jamais être qu'honnête et décente. Si elle est votre compagnon de voyage, vos idées seront plus claires, plus saines, plus justes, et vos observations plus intéressantes. Vous en aurez meilleur appétit, parce que vos digestions se feront plus facilement. Le soir, lorsqu'après un repas léger vous vous livrerez au repos, vous trouverez, dans un sommeil paisible, la cessation de vos fatigues, et le lendemain matin vous vous sentirez rafraîchi, leste, dispos, et en état de recommencer une journée aussi heureuse que la première.

102. Mais il ne suffit pas de savoir se garantir des causes de maladies, dont la voiture et la maniere de s'y conduire ou de s'y gouverner peuvent être le foyer; il faut encore s'armer, se cuirasser contre celles dont les auberges sont des repaires infiniment plus à redouter. Car une fois qu'on a remédié aux défauts de la voiture (67 et suiv.), qu'on s'est arrangé pour y être le moins gêné possible (65 et suiv.), on peut être tranquille à cet égard, parce que ces causes ne se renouvellent plus, ou que de loin en loin; au lieu que celles que présentent les auberges renaissent à chaque changement de gîte, ce qui peut arriver plusieurs fois par

jour, ou à chaque repas, si vous êtes dans une voiture publique, et au moins à chaque couchée, si vous roulez dans la vôtre. Mais, avec de la vigilance, il n'est pas plus difficile de leur échapper qu'aux autres.

§. V.

De ce que le Voyageur par terre doit observer lorsqu'il est dans l'auberge.

103. Nous voici arrivé à l'auberge, et je ne crains pas de dire que c'est ici où le voyageur est véritablement exposé. Pressé par des besoins de toute espèce, il court aux moyens de les satisfaire sans prendre le tems de l'éxamen; et ces moyens peuvent être autant de pièges dans lesquels il trouve la perte de sa santé, et souvent des maladies difficiles à guérir ou mortelles. Les auberges les plus apparentes ne sont pas les plus sûres à cet égard. Une table proprement dressée, des mêts artistement servis, des lits bien parés, grand feu dans la saison froide, des pièces fraîches dans les temps chauds, etc., etc., tout cela plaît, séduit, enchante celui qui souffre la faim, la soif, le froid ou le chaud, et qui est plus ou moins fatigué.

104. Mais qu'il y fasse attention : tout cela

peut présenter autant d'embuscades, qui recèlent l'*indigestion*, l'*empoisonnement*, le *rhume*, la *fluxion de poitrine*, le *rhumatisme*, les *engelures*, etc. etc. Il est donc de la plus grande importance pour le voyageur, de ne pas se livrer à la satisfaction de ces besoins, quelque pressants qu'ils soient, avant qu'il se soit assuré qu'il peut le faire sans courir de risque. Nous allons en conséquence le guider; et, pour peu qu'il veuille nous suivre, il verra que les conseils que nous lui donnons sont aussi faciles à mettre à exécution, qu'ils sont sûrs dans leurs effets.

ARTICLE PREMIER.

De la première attention qu'il faut avoir en descendant de voiture, et de la manière de se chauffer et de se rafraîchir.

105. Si le voyageur est dans une voiture publique, la première chose qu'il a à faire, lorsqu'il descend dans une auberge pour dîner, souper ou coucher, est de quitter le pantalon et le manteau ou le surtout dont il s'est couvert, comme nous le lui avons conseillé (40), pour se garantir des saletés et de la

vermine qu'il craignait d'y gagner. Il les donne à une servante qui les secoue, les bat et les brosse. S'il soupçonne quelqu'insecte d'avoir gagné les habits et la chemise, il faut en faire faire autant aux habits, et changer de chemise. On sent qu'on est obligé de recommencer cette opération chaque fois que l'on descend dans une auberge : c'est en effet le seul moyen de se préserver de la vermine.

106. Il pourra ensuite, comme tous les voyageurs sont dans l'habitude de faire lorsque le tems est pluvieux et froid; à plus forte raison quand il fait très-froid, courir au feu, que dans ce dernier cas, l'on ne trouve jamais assez grand. Si l'on n'a que froid, ou si l'on est seulement pénétré d'un froid humide, le feu alors récréé, réjouit et fait grand bien. Mais si l'on a très-froid, un feu trop ardent, en frappant brusquement la peau, la saisit, la crispe, ferme les pores, et donne lieu à des congestions, qui bientôt se manifestent sous la forme d'*engelures* (381), surtout aux pieds et aux mains, parties que l'on approche le plus près du feu ; et si l'on est gelé en tout ou en partie, comme il arrive quelquefois dans les pays du Nord, ces congestions se convertissent en *gangrène*

(383 et suiv.), qui tue plus ou moins promptement.

107. Voilà des effets du feu, bien terribles, mais dont il est très-aisé de se garantir. Il suffit d'avoir la simple précaution de n'en approcher qu'en raison inverse du froid que l'on ressent; c'est-à-dire, de s'en tenir d'autant plus éloigné que l'on a plus froid, et de ne pas s'en approcher du tout, dans le cas où on aurait une ou plusieurs parties gelées, ainsi que nous le prescrirons (1403 et suiv.).

108. Lorsque le temps est très-chaud, et que le voyageur n'a pu rafraîchir la voiture par les moyens indiqués (73 et suiv.), ou pour les raisons exposées (75—77), et qu'il est épuisé, affaissé, excédé par la chaleur; à peine est-il entré dans l'auberge, qu'il demande avec empressement le lieu le plus frais de la maison, pour y aller respirer à l'aise et se reconforter; mais souvent il court à sa perte. On lui indique des salles basses qui, au moyen de fenêtres ou de portes opposées, présentent des courants d'air, au milieu desquels il se sent en effet sur-le-champ récréé. Mais bientôt, pour les causes décrites (73), il éprouve l'un ou l'autre des effets de la *transpiration* (723) arrêtée, tels que le *rhume*, la *fluxion de poitrine*, le *tortico-*

lis, etc., etc. (692 et suiv., 725 et suiv., 747 et suiv.).

109. Le vrai moyen de se rafraîchir, un peu plus lent à la vérité, sans courir aucun risque, est de se mettre en plein air et à l'ombre, dans la cour ou sur le chemin. On se trouve peu-à-peu renaître, et le corps passe à la température de l'air, sans secousse ni violence. Mais si l'air est excessivement chaud, dès que le corps est à la température, on peut aller impunément dans les salles à courans-d'air, parce que, bien que l'air soit agité et par conséquent plus frais, cependant la chaleur de la peau et des poumons étant appaisée, modérée, calmée, l'impression qu'il fait ne peut plus avoir de suites fâcheuses.

ARTICLE II.

Des moyens de se désaltérer, et des effets de la glace.

110. Quand on a très-chaud, on est ordinairement altéré, et, toujours empressé de faire ce qui peut plaire aux sens, on boit avec avidité le plus froid qu'il est possible, et même à la glace, si l'on en a l'occasion. Ce n'est pas que tout le monde ne sache à quoi l'on s'expose par une telle conduite; mais, soit étour-

derie, soit inconséquence, soit tout autre motif, il n'est pas rare d'entendre dire que telle personne est malade pour, ayant eu très-chaud, avoir bu très-froid ou à la glace.

111. Nous avons déjà dit (59), qu'il ne fallait jamais boire qu'à la température de l'air : ce précepte est fondé sur l'expérience. On voit dans les forges et dans les verreries, les ouvriers couverts de sueur, boire impunément de l'eau qui n'a d'autre chaleur que d'être à la température de l'air de l'atelier où ils travaillent, tandis que s'ils buvaient de l'eau à la température de l'air extérieur, ils s'en trouveraient très-mal, d'après leur propre expérience, comme ils le disent eux-mêmes. Mais sur les glaciers des Hautes-Alpes, où l'air est toujours au-dessous de zéro, on tire un grand avantage de la glace, mangée par petits morçeaux en guise de sucre. Car, bien que souvent on ait très-chaud quand on est arrivé à ces hauteurs, auxquelles on ne peut jamais parvenir qu'à pied; cependant, comme la respiration de l'air glacé a familiarisé les bronches, les poumons et les parties internes du corps avec le froid, cette glace non-seulement ne fait point de mal en rafraîchissant la bouche, le gosier et l'estomac, mais encore elle rétablit la liberté de la respiration et des mouvemens,

de ſorte qu'on se sent réellement défatigué après n'en avoir pris même qu'une petite quantité. C'est que le froid, et la glace à plus forte raison, sont d'excellens *toniques* : il ne s'agit que de savoir les appliquer.

112. En général, la boisson froide et la glace plaisent et conviennent pendant le repas et à la fin du repas ; car, loin de nuire à la digestion, la glace, comme *tonique* (111), lui est très-utile, sur-tout chez les personnes dont l'estomac est ce qu'on appelle paresseux. On peut même boire à la glace et prendre des glaces après que la digestion est faite, mais il ne faut point que l'on soit en sueur (*a*).

(*a*) On sent que l'état de cette personne, que nous supposons en sueur au milieu d'un air très-chaud, doit être différent de celui du voyageur dont nous venons de parler, et qui s'échauffe à gravir les montagnes tout-en respirant un air glacé (111). Cette personnne qui sue, bien loin d'avoir préparé ses poumons et les viscères voisins à recevoir l'impression du froid, ne respire au contraire qu'un air plus ou moins échauffé. De-là le relâchement et l'affaissement de toutes ces parties que l'applieation subite et immédiate du froid à la glace saisirait, et, arrêtant tout-à-coup l'excrétion des fluides dont ils sont imprégnés, occasionnerait des maladies d'autant plus dangereuses, que les viscères attaqués

113. Dans ce cas, le mieux est de s'abstenir de boire, ou, si l'on est trop pressé par la soif, il faut manger un peu, en buvant quelque chose de spiritueux : ainsi, un verre de bon vin vieux, ou un verre d'eau dans laquelle on a versé la sixième partie d'eau-de-vie, ou de ratafiat quelconque, avec un peu de pain, un fruit, etc., rafraîchissent et désaltèrent bien mieux et plus sûrement, que l'eau ou la bière la plus fraîche, dont on se gorge souvent sans succès, et presque toujours en courant les plus grands risques (*a*).

---

sont plus nécessaires à la conservation et à l'entretien de la vie (108).

(*a*) Je mets ici la bière au même rang que l'eau, parce que notre bière commune est si peu fermentée, qu'elle ne vaut guère mieux ; et la meilleure, qu'on appelle *double bière de mars*, n'est jamais assez spiritueuse dans ce pays pour tenir lieu de vin. Le *porter* des Anglais est autre chose : c'est à ceux qui sont chez cette nation à en suivre les effets.

Je dis de manger un peu, parce qu'en effet l'eau désaltère rarement, à moins qu'elle ne soit prise en grande quantité, et alors elle gonfle ; au lieu que quelques bouchées de pain, ou d'autre aliment solide, en forcant le mouvement des mâchoires pour la *mastication*, provoquent l'excrétion de la salive, qui humecte la bouche, le gosier, etc., et fait cesser la soif.

ARTICLE III.

Des alimens, et des ustensiles dans lesquels on les prépare.

114. Quand on s'est rafraîchi ou réchauffé, selon la saison, ou que, selon la saison aussi, l'on n'a eu besoin de faire ni l'un ni l'autre, la première chose à laquelle on pense dans une auberge, c'est au dîner ou au souper. Ceux qui sont dans leur voiture commandent ce qu'ils désirent pour leur repas; avantage que n'ont point ceux qui voyagent dans les voitures publiques, parce qu'ils sont ordinairement attendus. Mais tous demandent qu'on les serve promptement; et cet ordre donné, ils s'imaginent avoir tout fait, tout prévu, et qu'ils n'ont plus qu'à attendre patiemment.

115. Cependant si, chez soi, entouré de gens de confiance, l'on doit être sans cesse à veiller et surveiller ceux qui nous préparent nos alimens, pour qu'ils ne nous en servent que de bonne qualité, et qu'ils ne les apprêtent que dans des vaisseaux incapables de nuire à la santé, la prudence ne demande-t-elle pas que l'on exerce cette surveillance en voyage, où les domestiques d'auberge ont si peu d'intérêt à notre conservation? On dira que les

maîtres, qui doivent avoir cet intérêt, puisque leur existence, leur bien-être, leur fortune en dépendent, veillent sur leurs gens. Je veux le croire; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'est personne qui ne puisse offrir des exemples de gens qui ont été malades, à la suite de repas pris dans les auberges, chez les restaurateurs, les traiteurs, etc.; et que ceux de personnes empoisonnées par de tels repas, ne sont pas rares. Mais n'y eût-il qu'un seul exemple, il suffit pour appeler l'attention du voyageur sur un objet d'une aussi grande importance que les alimens; et rien d'aussi facile que d'avoir là-dessus les renseignemens capables de calmer toute inquiétude.

116. Pour remplir cette intention, il faut que la première pièce que l'on visite chez un restaurateur, chez un traiteur, dans une auberge, soit la cuisine. Un seul coup-d'œil met en état de juger si la propreté y règne; et, en regardant de plus près, l'on verra si cette propreté est pratiquée dans la préparation des alimens.

117. Ensuite on prend connaissance de la nature de ces alimens. Tout le monde sait qu'il faut que la viande soit fraîche, et provienne d'animal qui a été tué étant bien portant; parce que celui qui meurt de lui-même, ne meurt

que de maladie, laquelle se communique à ceux qui mangent de sa viande. Il est d'observation que les *épizooties* sont ordinairement suivies de maladies *épidémiques* (459 note), du genre putride, qui se répandent dans les campagnes et y font plus ou moins de ravage; et l'on ne peut douter qu'elles ne soient dues à la mauvaise qualité de la viande qui se débite dans le temps d'une épizootie, malgré la police qui prohibe la viande d'animaux morts d'eux-mêmes ou tués parce qu'ils sont malades. Mais l'avidité du gain et la misère savent également se soustraire à la surveillance de la loi. L'un vend ce qui ne lui a rien coûté : l'autre, croyant bénéficier en achetant à bon marché, se précipite dans une maladie qui peut le conduire au tombeau.

118. La viande, même la plus saine, passe promptement à la putréfaction, sur-tout lors des grandes chaleurs. Dans ce cas, outre le dégoût dont elle est accompagnée, elle peut porter dans les humeurs des principes de maladies plus ou moins dangereuses.

119. La prudence veut donc : 1°. que l'on soit assuré, par tous les moyens que l'on a en son pouvoir, que la viande offerte ne provient pas d'animal malade, et que, si l'on se trouve dans un pays où il y a actuellement une épi-

zootie, l'on s'abstienne absolument de la viande que donnerait l'espèce d'animal sur laquelle règne la maladie : 2°. que l'on ne mange que de la viande fraîche, dût-elle être moins tendre ; car cette tendreté tient à une décomposition, ou à un commencement de putréfaction.

120. Les végétaux cruds ou cuits, s'ils sont entassés, s'échauffent bientôt, et passent de suite à la fermentation acide, qui les dénature absolument ; elle les rend venteux, de difficile digestion, et peu ou point capables de nourrir. Il est donc important de veiller à ce que les légumes dont on veut faire usage soient nouvellement cueillis, apprêtés sur-le-champ et promptement servis.

121. Il faut jeter les yeux sur les provisions de beurre, d'huile, de vinaigre et de sel, afin de s'assurer que ces substances ne sont pas conservées dans des vaisseaux de cuivre ou d'étain qu'elles attaquent et décomposent promptement. On a vu toute une famille être empoisonnée pour avoir mangé d'un ragoût fait avec du beurre fondu, dans lequel on avait laissé séjourner une cuillère d'étain (a).

(a) Voyez *Précis des moyens de secourir les personnes empoisonnées par les poisons corrosifs* ; ex-

122. Mais si les viandes et les légumes sont de leur nature susceptibles de passer promptement à un état de décomposition ou de corruption qui les rend nuisibles à la santé, les ustensiles de cuisine, dans lesquels on les fait cuire, peuvent leur communiquer des qualités délétères, qui en font des poisons d'autant plus dangereux, que, masqués et même rendus agréables par les assaisonnemens, on les mange en plus grande quantité.

123. Les ustensiles de cuisine sont faits de diverses substances. Les uns sont d'argent, de fer, de fer étamé, de tôle, d'étain, de cuivre, etc.; les autres de terre vernissée, de faïance, de porcelaine, etc. Les ustensiles d'argent sont très-sains, sur-tout lorsqu'ils ne sont accompagnés d'aucun ornement, qui n'y tient que par une soudure toujours à craindre, parce qu'il y entre beaucoup de cuivre. Ceux en tôle et en fer étamé, dont sont faits les marmites, les chaudières et les autres grands vaisseaux, ne présentent aucun inconvénient. Ceux en étain, ceux en cuivre surtout en présentent de grands; et comme ils sont très-multipliés dans les batteries de cuisine,

---

trait de l'ouvrage intitulé: *Contrepoisons de l'arsenic*, etc., par le Dr. NAVIER.

nous nous en occuperons particulièrement. Ceux en terre vernissée sont très-sains, tant que le feu n'y a pas occasionné de décomposition ; mais lorsque la couverte, qui est composée de plomb, etc., se fendille, ils ne méritent plus de confiance, et doivent être rejetés. Quant à ceux de faïance, de porcelaine, etc., ils seraient excellens, mais ils ne sont bons qu'à recevoir les mêts, et rarement ou jamais à les préparer.

124. D'après cet exposé il suit que le voyageur, jaloux de la conservation de sa santé, ne peut se dispenser de prendre connaissance des instrumens dont on se sert pour apprêter ses alimens. Tandis que nous le supposons encore dans la cuisine, et après qu'il s'est assuré de la qualité des viandes (117--119), des légumes (120), du beurre, de l'huile, du vinaigre, du sel, etc. (121), il doit donc en visiter les ustensiles, et exclure de son usage ceux qui ont les défauts que nous allons désigner d'une manière plus particulière.

125. Il ne trouvera pas de vaisseaux d'argent dans les auberges, chez les traiteurs, etc. : s'il y en a, ils sont renfermés et ne servent qu'à ceux à qui les maîtres veulent bien les accorder. Il n'est pas question ici de cuillères, de fourchettes que l'on trouve par-tout ; ni d'écuelles,

cuelles, d'assiettes, etc. et autres menus ustensiles qui ne font que toucher aux mêts, ou dans lesquels les mêts ne font que passer; ce qui rend assez indifférent sur les substances dont ils sont composés. Nous parlons de casseroles, de poêlons, de plats, de marmites, etc., dans lesquels cuisent et séjournent les viandes et les ragoûts; et nous disons que toutes les fois qu'on pourra faire apprêter son repas dans des vaisseaux de ce métal, c'est-à-dire, d'argent, on ne fera que bien. Mais tous les voyageurs ne peuvent être dans ce cas; il faut donc qu'ils examinent les ustensiles ordinaires et qui sont en évidence.

126. Ceux de fer, de fer étamé, de tôle, de faïance, de porcelaine de terre, etc. ne demandent que d'être très-propres; et si on ne les trouve point tels, il faut les faire nétoyer devant soi, avant que de permettre de les employer.

127. Ceux d'étain servent rarement pour faire cuire les viandes ou les légumes, au moins dans ce pays-ci. On voit même aujourd'hui beaucoup moins qu'autrefois de ces ustensiles d'étain dans les cuisines; et quelle qu'en soit la raison, ce n'est pas un mal, car l'étain contient de l'arsenic. MARGRAFF va même jusqu'à dire que le plus pur, celui de Mélac,

en contient 7 grammes (deux gros) par livre Mais BAYEN, qui convient qu'il y a de l'arsenic dans l'étain, assure que c'est dans une très-petite quantité. Cependant si ces vaisseaux sont tenus proprement, et s'ils ne servent qu'à contenir les mêts ou les boissons pendant un court espace de temps, ils sont sans danger. On s'en sert tous les jours impunément en cuillères, en fourchettes, en assiettes, en pots à l'eau, en fontaines, etc.; mais il ne faut pas que le vin, le vinaigre, l'huile, etc., y séjournent, ni que des ustensiles d'étain séjournent dans ces liquides (121).

128. Mais les vaisseaux de cuivre, si multipliés et d'un usage si universel, en raison de leur solidité, etc., demandent une attention particulière. Indépendamment de ce qu'ils doivent être très-propres (126), ainsi que tout ce qui sert dans la cuisine, il faut encore qu'ils soient étamés, c'est-à-dire, que le cuivre en-dedans du vaisseau soit recouvert d'une couche d'étain fondu. Cette opération a été imaginée pour empêcher le contact des liquides graisseux et huileux avec ce métal, qui, facile à se décomposer, se convertirait, par leur moyen, en *vert-de-gris* (*oxide de cuivre vert*) sans cette couche d'étain.

129. Il faut donc examiner les ustensiles de

cuivre qui sont pour l'instant de service, et savoir, 1°. si l'étain est appliqué de manière que le cuivre ne soit visible dans aucune partie du vase; 2°. si l'usage et le curage n'en ont rien enlevé, parce que les cuisiniers, toujours trop insoucians, s'en servent souvent et continuent de s'en servir, quoiqu'on y voie le cuivre en plusieurs endroits. Delà le *vert-de-gris* (*oxide de cuivre vert*) qui s'y forme en raison de la quantité de cuivre qui est à nu, et du temps que dure la cuisson du ragoût qu'on y prépare. Car les effets de ce poison corrosif ne sont pas toujours les mêmes, ni de la même intensité : telle casserole peut empoisonner aujourd'hui, qui demain n'occasionnera qu'une mauvaise digestion, ou de simples douleurs de colique, ou rien du tout : c'est que, dans ce dernier cas, le ragoût n'a eu besoin que de paraître dans le vaisseau, au lieu que dans les autres cas il y a mitonné plus ou moins de temps.

130. Cependant le *vert-de gris* est-il seul à craindre dans l'usage des vaisseaux de cuivre? Cette couche d'étain dont on les couvre, et qui, à mesure qu'ils servent, s'efface et disparaît, au point de demander à être renouvelée en peu de temps, que devient-elle? que deviennent les parties qui la composaient?

Si l'étain contient de l'arsenic, comme on n'en peut douter (127), doit-on être étonné que les casseroles, même les mieux étamées, incommodent à la longue plus ou moins? Nous ne cherchons point à alarmer; à Dieu ne plaise! mais nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter qu'il est infiniment probable que l'arsenic, en quelque petite quantité qu'il soit dans cette couche d'étain, joue cependant un rôle dans les causes des maladies que nous devons à l'art du cuisinier. Ce poison est si subtil, qu'à dose infiniment petite il peut, si non empoisonner, du moins sourdement attaquer, corroder, désorganiser les premières et secondes voies.

131. Aussi les maladies de ces viscères ont-elles presque toujours une origine inconnue. Leurs commencemens sont imperceptibles : leur marche obscure ne permet pas qu'on s'en occupe. On ne se sent plus dans son état ordinaire; mais, ne pouvant dire ce qu'on a, l'on continue de vivre à sa manière. Peu-à-peu les digestions deviennent moins bonnes; ensuite elles sont laborieuses; enfin elles sont douloureuses. Les douleurs se propagent dans toutes les parties du bas-ventre, et l'appétit se perd. Alors on appelle du secours, et dans le rapport que l'on fait de sa situation, l'on s'occupe d'une foule de causes prochaines qui n'y sont pour rien, et l'on ne pense pas à la véritable,

souvent fort éloignée, et que l'on a puisée dans les alimens.

132. Un autre effet nécessaire de l'intromission de ces particules métalliques dans les alimens, c'est que, s'il survient une autre maladie avant que ces affections de l'estomac et des entrailles soient déclarées ou guéries, le désordre qui existe complique cette maladie, et la dénature quelquefois au point qu'on ne la reconnaît plus. On n'en voit de descriptions nulle part : on la croit nouvelle, elle n'est que compliquée. Mais le traitement ordinaire n'a plus de succès : la maladie se prolonge ; elle devient incurable, ou tue le malade. Oh ! que BOERHAAVE a eu grande raison, lorsque quelqu'un lui ayant témoigné son étonnement de ce qu'on voyait tous les jours se multiplier ces maladies compliquées qui font le désespoir des médecins, il lui dit : *Coquos numera !*

133. Combien l'on préviendrait de maladies, si l'on s'abstenait de ces ragoûts, de ces mêts recherchés, etc., qui ont fait de la cuisine un art si funeste ! Ce n'est pas qu'il faille que les alimens soient mangés cruds et sans apprêts : nos estomacs ne sont plus faits pour cela ; mais la viande grillée ou rôtie, et des légumes cuits dans des vases de tôle, de fer ou de terre, assaisonnés de beurre et de sel, four-

nissent une nouriture saine, qui ne peut avoir que des effets salutaires (8). Cette manière de vivre qui devrait être celle de tout le monde, convient sur-tout aux voyageurs, qu'une foule de circonstances peuvent mettre dans l'impossibilité de veiller à la préparation et même au choix de leurs alimens.

134. Ils seraient certainement très-heureux s'ils savaient se contenter de ceux désignés (8). Car on peut très-bien dîner ou souper avec du lait, des œufs, une volaille ou du veau rôti froid, et des fruits, du fromage, etc.; et ceux qui courent dans leur voiture sont absolument les maîtres de vivre ainsi, puisqu'ils ne mangent que ce qu'ils commandent. Ceux qui voyagent dans les voitures publiques, et qui ont l'habitude des alimens simples, peuvent suivre leur goût, en demandant d'être servis à part. Le petit vieillard dont j'ai parlé (84, note), se mettait à la table commune, mais il commandait un poulet, dont il s'emparait, et qu'il mangeait à dîner et à souper. Il ne prenait rien autre chose que quelques fruits : aussi jouissait-il d'une excellente santé.

135. Quant à ceux qui ne peuvent se réduire à un régime aussi modeste; ceux à qui il faut plusieurs mêts, des ragoûts, etc., et qui d'ailleurs auraient peut-être tort de changer

subitement leurs habitudes, par les raisons données (85), ils n'ont que deux partis à prendre, s'ils ne veulent pas risquer leur santé; c'est d'inspecter, veiller, surveiller les gens de la cuisine, et de s'assurer de l'état des vaisseaux qu'ils emploient (122 et suiv.); ou s'ils se sont pourvus de quelques ustensiles d'argent, ou doublés d'argent (27), de faire apprêter devant eux, dans ces vaisseaux, les alimens dont ils ont fait choix.

136. Car il n'est pas question que ce qu'ils mangent soit servi dans de l'argent, mais qu'il y soit cuit et accommodé. Les ragoûts chauds pourraient être servis impunément dans des vaisseaux de cuivre propres, qui même ne seraient pas étamés, pourvu qu'on évite de les mettre sur le feu, et que les mêts n'y restent que le temps du repas. La formation du *vert-de-gris*, même par les corps gras, demande du temps; et à moins qu'il ne soit déjà tout formé, ce qui est assez commun dans les cuisines mal tenues, on n'a rien à craindre du cuivre employé ainsi.

137. Nous ne nous mettons pas à table avec le voyageur: il faut qu'il satisfasse son appétit; et il le fera avec confiance, si la table est servie proprement, si la serviette qu'il reçoit est blanche de lessive, et s'il a usé des précau-

tions que nous venons de lui conseiller (114—136), tant sur le choix des alimens, que sur la nature des ustensiles de cuisine destinés à les préparer. Il se comportera toujours bien, s'il ne se laisse aller à aucun excès.

138. Nous répéterons seulement qu'il faut qu'il rejette toute viande, tout poisson, tout légume qui affecterait l'odorat et le palais d'une manière désagréable, parce qu'alors ces substances sont dans un état de putréfaction commençante (119). Si cependant, faute d'autres, comme cela peut arriver, il se trouvait dans la nécessité de prendre de ces alimens, mais toutefois dans un état très-peu avancé, qu'il les arrose de vinaigre, et il préviendra les effets qui pourraient en résulter.

ARTICLE IV.

De la Boisson, et des Liqueurs spiritueuses ; du Café et des Ratafiats.

139. Mais le choix des boissons mérite la plus grande attention. La plus digestible, comme la plus universelle, est l'eau. Répandue sur toute la surface du globe, elle est évidemment destinée à être celle de l'homme, comme elle est celle de tous les animaux. Cependant quelques végétaux, tels que les *raisins*, les *pommes*, etc.,

écrasés, ou tels que l'*orge*, le *riz*, etc., macerés dans de l'eau, ayant, sans qu'on le cherchât, donné une boisson d'une saveur sucrée, aromatique-piquante, etc., la sensualité flattée a appellé l'art à son secours, et il en est résulté ces liqueurs spiritueuses qui se sont si fort multipliées, sur-tout dans les pays du Nord, où les peuples les regardent comme un bienfait de la nature contre la rigueur des saisons.

140. Il n'est pas question ici de combattre cette opinion qui n'est aucunement fondée, puisqu'ils ont sous les yeux l'exemple des animaux qui, sous le même climat, vivent et se propagent sans cette ressource; et l'exemple, bien plus fort, de quelques-uns de leurs compatriotes qui n'ont jamais bu de ces liqueurs, qui même n'en peuvent supporter le goût, qui cependant se portent à merveille et résistent aussi bien qu'eux aux effets rigoureux du froid. La raison que donnent les habitans des pays chauds, en faveur du penchant qu'ils ont également pour ces liqueurs spiritueuses, paraît d'abord au moins aussi plausible. Ils disent que sans ces boissons *toniques*, les grandes chaleurs auxquelles ils sont exposés, les jetteraient bientôt dans l'épuisement. Mais cette opinion se réfute de la même manière.

141. En effet, on voit dans tous les pays,

même dans ceux où ces liqueurs sont le plus en usage, des individus en grand nombre, qui n'ont jamais pu en goûter, qu'elles incommoderaient s'ils voulaient seulement en essayer, et pour qui l'eau est la seule boisson qu'ils connaissent même pendant les repas. Or, en voyage ces personnes ont un grand avantage sur celles qui ne peuvent se passer de vin. Les premières ont la certitude de ne jamais être empoisonnées, puisqu'on n'est porté par aucun intérêt à falsifier ou à frelater leur boisson.

142. Si le voyageur buveur d'eau se trouve dans des lieux où l'on ne peut se procurer de l'eau de rivière ni de source, et où l'on n'en trouve que de puits, de citerne ou de mare, eau qui est souvent très bonne, mais qui souvent aussi a une saveur qui, quelle qu'elle soit, est toujours désagréable dans l'eau, puisque la meilleure est celle qui n'en a aucune, alors il faut qu'il y verse un peu de vinaigre; ce goût disparaîtra, et elle n'en deviendra que plus salutaire.

143. Quant à ceux qui ont l'habitude du vin, il serait à désirer qu'ils eussent une provision de leur vin ordinaire, proportionnée à la durée de leur voyage, puisqu'il est presqu'impossible d'en trouver de naturel dans les auberges (93, note). Mais on ne le peut pas

toujours, sur-tout quand on est dans les voitures publiques. Alors le plus sûr est de ne pas économiser sur cette boisson, particulièment si l'on est dans un pays où il ne croît point de vigne. Car il est bien prouvé que chez les marchands débitans, les vins de la meilleure qualité sont, prix pour prix, les moins chers : ce sont aussi ceux qui sont le moins travaillés. Je ne parle pas des vins de dessert, etc. ; je parle des vins de Bourgogne, de Bordeaux, Champagne, de première qualité. Il est impossible que les gourmets soient trompés sur ces vins que le moindre travail altère, et à qui il fait perdre le *bouquet*, que les empoisonneurs n'ont pas encore trouvé le secret de régénérer, quand ils l'ont une fois fait disparaître.

144. Les vins inférieurs, même des terroirs que nous venons de nommer, ainsi que les vins recherchés, étrangers, etc. peuvent être tripotés, falsifiés, frelatés presqu'impunément, pour peu qu'on y mette de l'art ; et ceux qui ne s'y connaissent pas ou peu, avalent le poison avec d'autant plus d'avidité, qu'on a su le rendre plus agréable (*a*).

(*a*) Une drogue des plus dangereuses et des plus usitées par les marchands dans la falsification du vin, est la *litharge* (*oxide de plomb demi-vitreux*),

145. Comme le cidre et la biere sont, dans

---

parce qu'elle a la propriété de donner à cette boisson une saveur douce et sucrée qui plaît généralement : ils l'introduisent sur-tout dans les vins qui sont restés verts, ou qui ont tourné à l'aigre ; et par-là, ils en font un poison, auquel il ne manque que la dose pour tuer sur le champ. Il est certain, d'après ce que l'on observe à Paris, que ceux qui boivent habituellement des vins communs dans les cabarets, dans les auberges, chez les traiteurs, etc., perdent promptement leur santé, et deviennent sujets à des maladies d'autant plus rebelles, qu'elles ont leur siège dans l'estomac et les intestins, sans cesse irrités, enflammés, corrodés par ce poison. Mais il existe une composition chimique capable de faire reconnaître que le vin qu'on vous présente est falsifié par la *litharge*, ou par toute autre préparation de plomb. En voici la recette, déja publiée (*Médecine domestique*, tom. Ier., chap. III, note 4) :

Prenez d'*orpiment* (*oxide d'arsenic sulfuré jaune*) 3 décagrammes (1 once) ;
De chaux vive 6 décagrammes (2 onces).

Pilez en poudre fine. Faites bouillir pendant une demi-heure dans 4 hectogrammes (12 onces) d'eau de pluie bien pure. Laissez reposer. Tirez à clair, et versez dans un flacon qui bouche bien.

Cette liqueur, quand elle est bien faite, doit être blanche, très-limpide, et d'une odeur désagréable. Si on ne veut pas la préparer soi-même

nos départemens du Nord et en Angleterre,

(ce qui cependant est plus sûr), il faut la demander chez l'apothicaire, sous le nom de *foie d'arsenic* (*oxide arsenical de potasse*).

Rien d'aussi aisé que la manière de se servir de cette liqueur.

On met dans un verre bien net un décilitre (demi-poisson) du vin qu'on veut éprouver ; on y verse quelques gouttes de ce *foie d'arsenic* : si le vin devient aussi-tôt jaune, ensuite brun, enfin presque noir, il contient du plomb ; et l'intensité de ces effets annoncera la quantité de ce métal avec lequel il aura été falsifié ; car le vin, dans lequel il n'entre ni plomb, ni aucune de ses préparations, ne fait que pâlir par l'addition de cette liqueur.

Il est donc à désirer que les voyageurs, qui ne peuvent pas s'approvisionner de vin vieux naturel, dans la proportion de la longueur de leurs voyages, sur-tout s'ils vont dans les pays du Nord, ou qui ne peuvent pas y mettre le prix convenable, pour ne boire que de celui qui est de première qualité, aient toujours avec eux un petit flacon de *foie d'arsenic* qu'ils doivent tenir bien bouché et bien caché, afin que personne ne soit tenté d'y goûter ; car c'est un poison des plus subtiles. Ils feront dans chaque auberge l'expérience telle que nous venons de l'indiquer, et n'hésiteront pas de préférer de l'eau à un vin, quelqu'agréable qu'il leur paraisse d'ailleurs, puisqu'il peut les jetter dans les maladies dont nous traiterons (1462 et suiv.).

une boisson très-commune, ceux de nos voyageurs qui voudraient en user dans ces pays, doivent s'informer, sur-tout à l'égard du cidre, s'il n'a pas été préparé dans des vaisseaux de plomb. Car alors ils s'exposeraient aux maladies dont nous parlerons (1462 et suiv.). Ils feront d'ailleurs l'expérience du *foie d'arsenic* proposé note précédente, qui doit également réussir sur le cidre.

146. Après les repas, après le dîner surtout, viennent le *café*, l'*eau-de-vie*, le *keirchwaser*, le *rum*, les *ratafiats*, objets compris sous le nom de *liqueurs*, pour, dit-on, faire digérer. Si l'estomac n'a reçu d'alimens que la dose qui convient à sa capacité, il n'a besoin de rien. La digestion se fera doucement, paisiblement, sans secousses : les pertes qu'avait éprouvées le corps se répareront et l'on se sentira reconforter, sans y avoir d'autre part que d'éprouver le bien-être après lequel on soupirait en se mettant à table. Si, au contraire, on s'est gorgé d'alimens, l'estomac, distendu douloureusement, n'est plus capable du mouvement nécessaire à la digestion. La masse alimentaire, restée immobile, devient un poids qui pèse sur toutes les parties environnantes; le diaphragme n'a plus d'action, ou il est dans une contraction spasmodique, et l'on sent, ce

qu'on appelle la *barre*; la respiration est gênée, la circulation du sang est accélérée, la tête est affectée, etc. enfin l'on éprouve tous les symptômes de l'*indigestion*, et ce n'est pas une tasse de café ou un verre de liqueur qui en est le remède (882 et suiv.).

147. Si les alimens que l'on a pris, sans être en trop grande quantité, sont de mauvaise qualité, ou gâtés, altérés par les assaisonnemens, et leur séjour dans les ustensiles de cuisine; si le vin que l'on a bu est frelaté, etc. les effets auxquels on est exposé sont ceux de l'*empoisonnement* plus ou moins caractérisé, et le café et les liqueurs ne sont pas plus nécessaires ici que dans le 1er. cas (146). L'usage que l'on en fait si généralement est donc une affaire purement de goût ou de mode. Il y a en effet beaucoup de gens qui n'en prennent que par habitude. Mais nous avons dit qu'il ne fallait pas se défaire subitement de ses habitudes (93—97); il ne s'agit donc ici que d'éclairer dans le choix qu'on doit faire de ces objets.

148. Ce que l'on sert dans les auberges, pour du café, n'est le plus souvent que de l'eau chaude sucrée, et teinte par une substance brûlée, sans saveur, ou qui n'en a que de plus ou moins désagréable; et certainement,

quelque soit le but de celui qui le prend, il n'est pas de se donner une indigestion. C'est cependant ce qu'il court risque de faire. Car une tasse d'eau chaude dans un estomac plein, peut y exciter des soulèvemens de cœur, des envies de vômir, ou même le vômissement. Ceux qui prennent du bon café n'éprouvent pas ces effets, parce que les parties aromatiques de cette feve tempèrent l'action de l'eau chaude.

149. Il n'est donc pas indifférent de prendre du bon ou du mauvais café. Aussi conseillons-nous à ceux qui en ont l'habitude, d'en emporter en voyage, et du meilleur qu'ils pourront trouver. Nous leur conseillons de plus d'avoir avec eux une petite cafetière d'argent, parce que les cafetières d'auberge ne sont, pour l'ordinaire que de cuivre argenté. Mais la couche d'argent, sur-tout dans l'intérieur du vase est si mince, qu'en peu de temps elle est enlevée, et le cuivre se trouvant à nud, l'ébullition peut en détacher des particules nuisibles (128 et suiv.); enfin nous leur conseillons de faire eux mêmes leur café, c'est le seul moyen de l'avoir toujours tel qu'ils le désirent.

150. Nous ne devrions peut-être pas parler des liqueurs. L'*eau-de-vie*, le *keirchvasser*, le *rum*,

rum, les *ratafiats*, etc., fussent-ils de la plus excellente qualité, ne sont bons qu'à satisfaire les goûts blasés par ces liqueurs mêmes. On les prend d'abord par complaisance et souvent avec répugnance ; on s'y accoutume peu-à-peu, et l'on finit par dire et par croire qu'on en a véritablement besoin. Un petit verre quand on a bien dîné, fait à la vérité peu d'effet dans l'estomac, mais par la même raison, il ne peut y faire du bien ; et si ces liqueurs sont faites à l'*esprit de vin* (*alcohol*) et mélangées de substances capables de leur donnner plus de force, etc., cette quantité, toute petite qu'elle est, peut troubler la digestion, bien loin de lui être utile.

151. Le plus sûr est donc de ne jamais prendre de ces liqueurs sur les routes, où elles sont plus ou moins détestables, et faites comme nous l'avons dit (96), pour en dégoûter et y faire renoncer à jamais ; ou si l'on ne veut absolument s'en passer, il faut avoir avec soi de l'un ou de l'autre de ces ratafiats, qui se font dans les ménages, parce qu'on est certain qu'ils ne sont préparés qu'avec de bonne eau-de-vie et des fruits, ou des substances aromatiques de bonne qualité.

ARTICLE V.

Précaution souvent nécessaire avant de quitter l'auberge.

152. Pendant le dîner ou le souper, il faut prendre des informations sur l'auberge dans laquelle on doit s'arrêter le soir ou le jour suivant. Car dans quelques départemens, il n'est pas rare d'en rencontrer, où l'on ne trouve point de viande, ni même de pain; ou, si l'on y trouve du pain, il est tel que, quiconque n'y est pas accoutumé, ne peut le manger. Dans ce cas, il faut dans l'auberge où l'on est, acheter de la viande cuite; on la fait cuire, si l'on ne peut l'acheter que crue. On proportionnera la quantité au nombre de repas que l'on doit faire sans pouvoir en avoir de nouvelle. On achetera du pain, du vin etc., dans la même proportion. Dans les voitures publiques, tous les compagnons de voyage doivent s'entendre pour faire cette provision en commun. Si l'on voyage dans certains pays étrangers, nous avons dit que les vivres devaient être comptés parmi les objets d'approvisionnement (27).

ARTICLE VI.

De la conduite qu'il faut tenir après le repas.

153. A peine le voyageur par terre a-t-il dîné qu'il faut qu'il remonte en voiture, surtout s'il est dans une voiture publique ; ce qui ne convient pas à tout le monde. Cependant si l'on se porte bien d'ailleurs, et si l'on n'a pas trop mangé, le mouvement, loin de nuire à la digestion, ne fera que la faciliter, et elle s'opérera sans qu'on s'en apperçoive ; mais si l'estomac est mal disposé, ou si l'on a bu ou mangé au de-là de la quantité dont on avait besoin, le mouvement de la voiture agissant sur l'estomac qui se trouve dans une tention douloureuse (146), peut y exciter des maux de cœur, le vomissement, etc. Il est donc de la plus grande importance que le voyageur s'observe à table, sur-tout s'il a l'estomac dérangé.

154. Mais il y en a que tout espèce de mouvement, même celui de la promenade à pied, importune, dérange, tourmente après le repas, et qui sont forcés de rester dans un repos absolu pendant une couple d'heures,

plus ou moins. Ces gens-là ne sont pas faits pour voyager, sur-tout dans des voitures, dont ils ne peuvent régler la marche. Cependant j'ai vu de ces voyageurs qui, avec la simple attention de ne pas manger autant qu'à leur ordinaire, passaient assez bien ce tems de la digestion. Il faut donc que ceux qui sont dans le même cas tentent le même moyen, qui peut également leur réussir. Quant aux personnes tellement délicates, qu'en voiture elles ne peuvent rien garder de ce quelles ont mangé, nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit (61).

155. Rentré dans la voiture, qu'on ne doit plus quitter que le soir, pour la couchée, on s'y mettra à son aise (65—66), on se garantira des vents coulis, des courants d'air, de l'air renfermé, échauffé etc. (67—78): enfin l'on se comportera comme nous l'avons conseillé (79—91), et l'on n'oubliera pas qu'il faut que la gaîté soit un compagnon de voyage qui ne doit jamais nous abandonner (98—101). C'est ainsi qu'on peut arriver à la fin de la journée sans déplaisir, sans mal-aise, sans accidens et sans s'appercevoir autrement du chemin que l'on a fait, que par le nombre des campagnes plus ou moins agréables, que l'on a parcourues, ou par la variété des scènes et

des objets plus ou moins attachans, qui se sont présentés.

156. Mais si le voyage n'est pas achevé, comme nous le supposons, le voyageur ayant d'autres dangers à courir, la nuit, par la mauvaise tenue des auberges en général, nous allons entrer avec lui dans celle qu'il a choisie, ou qui lui est présentée, et dans laquelle il doit souper et coucher. Nous lui montrerons les pièges qui lui sont tendus de toutes parts; Nous lui indiquerons en même tems les moyens qu'il doit mettre en usage pour les éviter.

ARTICLE VII.

De la couchée et des soins qu'éxigent la chambre, le lit, etc.

157. Dès que le voyageur sera descendu de voiture, s'il est obligé d'user du pantalon et du manteau, ou du surtout conseillés (40), il les quittera comme il est dit (105). Ensuite il pensera à se chauffer ou à se rafraîchir, selon la saison, avec les précautions indiquées (106—109). Il s'occupera de ses alimens et des vaisseaux dans lesquels on doit les préparer, ainsi qu'il a dû faire à la dînée (114—152). Cela étant fait, il demandera à voir la chambre qui

lui est destinée. Car, soit qu'il n'y passe qu'une nuit, soit qu'il y en passe plusieurs, le choix n'en est pas indifférent.

158. Dans les pays froids, ou dans la mauvaise saison des pays chauds, l'air froid et humide, qui s'introduit dans les chambres, par les portes, par les fenêtres et par les cheminées, lorsqu'il y en a, dépose sur les meubles qui y sont contenus, une humidité froide qui pénètre par-tout et par conséquent dans les lits, ce qui les rend une source intarissable de maladies. Heureusement qu'il existe un moyen certain de prévénir les effets terribles de cette cause : ce moyen est de faire du feu dans ces chambres, en raison de leur grandeur. Le feu, en échauffant l'air, le seche, et garantit par-là les meubles de cette imbibition perfide.

159. Mais tout simple, tout facile que soit ce moyen, l'intérêt s'oppose à ce que les maîtres d'auberges l'employent dans toutes les chambres qu'ils ont à offrir. Ils ne font du feu que dans une ou deux, qui servent de salle à manger ou de sallon; et dans les autres, ils attendent qu'on le commande. Certaines auberges même ont des chambres, dans lesqu'elles il est impossible d'en faire, parce qu'il n'y a pas de cheminée. C'est ce qu'on voit souvent dans les départemens du midi, où la

température, le plus souvent douce & chaude, ne fait prendre aucune précaution contre l'hiver, qui cependant quelquefois y est très-rigoureux et très-désagréable.

160. Aussi est-on à cet égard mieux partagé dans les pays du Nord. Car la longue durée des mauvais temps et la rigueur des froids y ont introduit l'usage des poëles, qui, par des communications bien entendues, portent dans toutes les chambres une chaleur qui ne permet pas à l'humidité froide, dont nous parlons, d'y pénétrer.

161. Quoiqu'il en soit, dès que les premiers froids s'annoncent, froids ordinairement accompagnés de pluies, il est de la plus grande importance de n'accepter pour coucher qu'une chambre à cheminée, ou dans laquelle il y a un poële, ou communication d'un poële; et s'il n'y a pas de feu au moment où l'on vous présente cette chambre, il faut l'y faire allumer sur-le-champ, afin que pendant le souper, il ait le temps d'échauffer l'air et de le sécher.

162. Qu'on se garde bien d'accepter pour coucher un cabinet, quand même on proposerait de l'échauffer au moyen du charbon ou de la braise allumée dans une bassine: l'accident auquel on s'exposerait serait pire que

celui que l'on veut éviter. L'air froid et humide peut vous jetter dans quelques-unes des maladies qui sont les suites de la *transpiration* (723) arrêtée, telle que les *fluxions*, les *rhumes*, les *torticolis*, le *rhumatisme*, les *coliques*, etc. Mais les vapeurs méphitiques, s'exhalant sans cesse du charbon ou de la braise allumée, tuent d'autant plus promptement que le lieu où l'on est enfermé est moins espacé, comme nous le dirons, (1411 et suiv.).

163. En général, les cabinets ne doivent jamais servir de chambre à coucher. Car si l'hiver ils ne peuvent être chauffés sans exposer à des dangers auxquels il est impossible d'échapper, l'été il est difficile d'en renouveller et rafraîchir l'air, faute de pouvoir y établir des courans (70—74); et la nuit, l'on court le risque d'être suffoqué, parce que, dans un lieu resserré tel qu'un cabinet, l'air y est en si petite quantité, qu'il faut nécessairement qu'il soit respiré plusieurs fois par la personne qui y est couchée.

164. Or, l'air respiré, même par une seule et même personne, se trouve au bout de quelques heures, avoir perdu une de ses propriétés les plus importantes pour la respiration, son *élasticité*, parce qu'en passant et repassant

dans les bronches, il se charge de particules humides, dont elles sont abreuvées ; ce qui le rend mou et sans ressort. De-là la difficulté de respirer, suivie bientôt d'oppression, d'étouffement et même de suffocation, pour peu qu'on reste dans un pareil air. On a vu des personnes gagner la courte haleine, et d'autres devenir asthmatiques pour le reste de leurs jours, parce qu'elles avaient dormi seulement quelques heures dans un cabinet. Il ne faut donc jamais y consentir, et choisir au contraire pour coucher la plus grande chambre de l'auberge.

165. Ceux qui voyagent dans les voitures publiques n'en ont pas toujours le choix. Ils descendent souvent dans une auberge qui est déjà pleine, et prennent ce qu'on leur présente, croyant ne pouvoir rien faire de mieux. Mais s'ils veulent faire attention à ce qui vient d'être dit (161—164), ils sentiront qu'il serait infiniment plus avantageux pour leur santé de passer la nuit dans une grande pièce, n'ayant pour lit qu'un fauteuil, que de coucher dans un lit, quelque bon qu'on puisse le supposer, renfermé dans un cabinet.

166. Mais un bon lit, dans une auberge, est une chose bien rare, et ce qui y est plus rare encore, c'est un lit bien sain. Voilà pour-

quoi nous avons recommandé d'emporter avec soi son lit, ou au moins ses draps (26) : car, comme nous l'avons déjà dit (158 et suiv.), l'humidité froide d'une chambre sans feu, se dépose sur les meubles et nécessairement sur le lit, ce qui le rend une source intarissable de maladies ; et nous n'avons rien avancé de trop. En effet, en y réfléchissant, on verra qu'il n'est guère de situation plus critique dans la vie, que celle d'une personne qui, après avoir bien soupé et sortant d'un bon feu, se plonge dans un lit dont les draps, les couvertures et les matelats sont imprégnés de particules humides et froides qui, bientôt mises en mouvement par la chaleur du corps, se déposent sur la peau et en bouchent les pores. Alors la matière de la *transpiration* (723), arrêtée dans son passage, reflue dans l'intérieur et porte le désordre dans l'estomac, dont elle trouble la digestion ; dans la poitrine dont elle engorge les bronches ; dans les intestins où elle cause des coliques, etc. etc.

167. On dira qu'un voyageur ne couche point dans une auberge, qu'il n'ait fait bassiner son lit. Je sais que beaucoup le font. Mais si, comme il y a tout lieu de le craindre, le lit et les parties qui le composent sont non-

seulement froides, mais encore humides ; tout ce qu'on gagne, c'est en y entrant, de n'être pas saisi, l'humidité étant un peu moins froide par cette opération. Car du reste, un instant après, on est tout autant à plaindre que celui qui ne l'a pas fait bassiner. Il faut convenir cependant que cela tient beaucoup à la manière dont le lit est bassiné. Les servantes d'auberges s'y prennent toujours mal et n'y mettent jamais assez de temps. Voyez-les promener nonchalament une bassinoire entre des draps qu'elles tiennent appliqués l'un sur l'autre, pour empêcher, disent-elles, que la chaleur ne se perde. Après quelques tours, ou lorsqu'elles veulent que le lit soit assez chaud, elles retirent la bassinoire, et referment le lit, toujours pour y conserver la chaleur; et celui qui se hâte de se mettre dans un pareil lit, entre dans des draps humides, tièdes à la vérité ; mais quelques minutes après, ils sont aussi froids que si le lit n'eût pas été bassiné, et cela doit être ainsi.

168. Afin qu'un lit chauffé par une bassinoire soit véritablement chaud et se maintienne chaud le temps nécessaire pour qu'y étant couché, l'équilibre s'établisse entre la chaleur du corps et celle du lit, il faut qu'il soit sec; et il ne peut être sec que la bassinoire n'ait

parcouru toute la surface du lit, assez de fois pour en avoir chauffé non-seulement les draps, mais encore le premier matelat ou le lit de plumes. Car, si les matelats et les couvertures conservent leur humidité froide, la chaleur communiquée seulement aux draps et à la seule partie du milieu, se dissipera promptement. On aura donc froid, et le froid sera d'autant plus piquant, qu'il se fera sentir après la chaleur volatile communiquée par la bassinoire. Mais une qualité dangereuse de ce froid, c'est d'être humide. Car vous avez vu la servante tenir le lit bien couvert en le bassinant. Elle a, par cette manœuvre, conservé les vapeurs que le feu excite toutes les fois qu'il est en contact avec l'humidité; lesquelles vapeurs ne sont que l'eau elle-même sous une autre forme. Or, le lit étant fermé, ces vapeurs n'ont pu se perdre dans l'air, comme elles auraient fait si elles en eussent eu la liberté. Elles sont donc restées dans ces draps qui, bien loin d'être secs, sont probablement plus humides qu'ils ne l'étaient avant d'avoir été bassinés.

169. Si l'on veut prévenir les accidens auxquels on est exposé par l'humidité froide des lits, il ne faut donc pas s'en rapporter aux servantes d'auberge qui, toujours pressées,

n'ont jamais le temps de bien fai e. Il faut, si les draps, les matelats et les couvertures sont très-humides, ce qu'il est aisé de connaître au tact, les mettre sécher à part les uns et les autres, devant un grand feu clair et les y laisser un temps convenable. Il n'y a que ce moyen d'échapper aux maladies énoncées (166). Et qu'on se garde bien de se laisser aller aux raisons qu'opposent ces servantes elles-mêmes et leurs maîtres et maîtresses, car la santé et peut-être la vie en dépendent.

170. Si le lit n'est que peu humide, on se contentera de le faire bassiner; mais non à la manière des auberges, qui est tout au moins inutile (167). Voici comment j'imagine qu'il faudrait s'y prendre. On sent d'avance qu'il s'agit moins ici de chauffer que de sécher. En effet, l'un est bien plus important que l'autre: on peut se mettre impunément, quoiqu'ayant chaud, dans un lit froid pourvu qu'il soit sec, parce que la chaleur du corps, qui s'exhale librement, échauffe rapidement l'air enfermé entre les draps, et les draps eux-mêmes. Mais que ceux qui aiment sentir la chaleur ne s'inquiètent point, car ici on ne peut sécher sans chauffer.

171. On fera donc faire son lit jusqu'à la couverture exclusivement, qu'on exposera de-

vant le feu. Les deux draps étant placés comme ils doivent être, on fera prendre la bassinoire, bien garnie de braise allumée; on la fera passer et repasser, non entre les draps, mais sur le drap de dessus appliqué sur l'autre, pour qu'ils sèchent tous deux en même-temps. Nous avons fait supprimer la couverture et nous faisons bassiner les deux draps appliqués l'un sur l'autre, pour que les vapeurs humides que le feu fait élever de toutes les places où il passe, puissent se perdre dans l'air. En effet, on voit d'abord beaucoup de ces vapeurs; peu-à-peu elles diminuent. Mais il faut continuer de bassiner jusqu'à ce que mettant la main entre le premier matelat et le second ou le lit de plumes, on sente que la chaleur y a pénétré, et que cette chaleur n'est plus que légèrement humide. Ensuite on placera la couverture, qui aura eu le temps de sécher. Si l'on se couche immédiatement dans ce lit, on le trouvera sec et chaud; et l'on peut être assuré que cette chaleur ne sera pas fugitive comme celle procurée par la bassinoire, introduite entre les draps (167).

172. Il semblerait résulter de ce qui vient d'être dit (167—171), que la bassinoire a moins été imaginée pour échauffer un lit que pour le sécher. Ce ne serait pas la première

fois qu'un instrument aurait été détourné de son usage primitif. Cependant comme ici on ne peut sécher sans chauffer, il suit qu'on aura toujours rempli son objet, quand on aura échauffé son lit, parce qu'il ne peut être véritablement chaud que quand il est plus ou moins sec (168).

173. Le soin qu'exige le lit, demande comme on voit, du temps, et l'on en a bien peu en voyage, où tous les instans sont comptés. mais il faut bien se persuader qu'il ne peut y en avoir de mieux employé, puisqu'il est incontestable que, sans les précautions que nous venons de conseiller, on s'expose à un déluge de maux (166). Il me semble entendre d'ici un de ces enfans privilégiés de la nature, pour qui les saisons n'ont rien de rigoureux, qui se trouve également bien dans une grange et dans un palais; sur la paille et sur le duvet; avec du pain et de l'eau et à une table recherchée, enfin dont la santé se prête à toutes les privations comme à tous les excès: il me semble l'entendre me témoigner sa surprise de toutes les peines que je me donne pour, dit-il, fabriquer des armes, qui ne serviront qu'à combattre des chimères.

174. J'ai, « continue-t-il, couché dans des » écuries, sur la terre, dans la boue, et il y avoit

» là de l'humidité autrement que dans des lits
» d'auberge ; j'ai habité dans des souterrains,
» cans des cavernes, dans des caves où il n'y
» avait de feu que ce qu'il en fallait pour nous
» éclairer, ou pour ne pas être entièrement dans
» l'obscurité ; je me suis trouvé, sans habits,
» dans ces zônes glacées, sans eau dans les
» sables brûlans de l'Arabie, sans voiture,
» sans chevaux, sans souliers, lorsqu'il me
» fallait nécessairement continuer ma route,
» etc., etc., etc. et je n'ai trouvé ni accidens
» ni maladies nulle part. Au contraire, je me
» suis d'autant mieux porté que j'ai éprouvé
» plus de contrariétés, et c'est à elles, sans
» doute, que je dois la santé imperturbable
» dont je jouis ».

175. « Vous avez raison, répondrai-je à
» cet homme véritablement extraordinaire,
» qu'on rencontre cependant quelquefois ; mais
» félicitez-vous de votre heureuse constitution.
» Car soyez bien convaincu que ce n'est ni
» à votre volonté, ni à l'habitude que vous
» vous êtes faites de braver les dangers, que
» vous devez d'avoir échappé à ceux que vous
» avez courus. Sans doute que l'éducation phy-
» sique, bien dirigée, en fortifiant les fibres,
» en développant les muscles, en donnant aux
» membres toute la souplesse, toute l'agilité
» dont

» dont ils sont susceptibles, peut, aidée de la » volonté, porter à des actions grandes, sur» prenantes et véritablement utiles dans les » circonstances où l'on se trouve ».

176. « Mais elle ne peut pas faire que le » feu ne brûle pas; que le froid à un certain » dégré ne gèle point; que la peau, cet or» gane merveilleux du tact, ce siège du plai» sir et de la douleur, cet émonctoire géné» ral de tout le corps, criblé dans toute son » étendue de pores absorbans et exhalans, que » la peau, dis-je, ne soit soumise sans cesse à » l'action du fluide le plus subtile, le plus » pénétrant, comme le plus variable, parce » qu'il est le plus composé de tous ceux qui » existent dans la nature, l'*air atmosphérique*, » qui trop froid la crispe, ferme ses pores, » et par-là ralentit ou supprime la *transpira»tion* ou la sueur; et qui, trop chaud, dilate » ces mêmes pores et donne lieu à une perte » plus ou moins sensible de la matière de » cette *transpiration* (723 et suiv.). Il faut » donc que vous soyez doué d'une organisa» tion particulière, et vous-même devez en » avoir la preuve. Car si vous avez un peu » vu, vous avez dû vous trouver souvent au » milieu d'une foule de victimes de l'intem» périe de cet air, comme des imprudences

» et des excès qu'elles ont commis, etc. Or,
» vous ne pouvez pas, vous ne devez pas croire
» que ces *catarrheux*, ces *poitrinaires*, ces
» *rhumatisans*, ces *gouteux*, ces *perclus*, etc.
» ne souffrent pas; ou que s'ils souffrent, ils
» pouvaient prévenir la maladie, par la seule
» volonté : cela serait par trop absurde. Vous
» vous êtes tiré sain et sauf de tous les pé-
» rils; encore une fois, remeciez-en votre
» constitution : mais ne tirez jamais cette consé-
» quence; que personne ne doit être malade,
» parce que vous êtes toujours en santé «.

177. Mais revenons. Pour économiser le temps, il faut, dès que le feu est allumé dans la chambre que l'on a choisie, penser au lit et l'examiner; s'il est très-humide, on mettra les draps, les couvertures et les matelats devant le feu, comme nous l'avons dit (169), afin qu'ils sèchent pendant le souper. S'il n'a besoin que d'être bassiné, c'est-à-dire, séché par la bassinoire (170 et suiv.), on attendra que l'on ait soupé; à moins que l'on ne se soucie pas de se mettre dans un lit chaud; alors il est clair qu'il faut le faire bassiner avant souper.

ARTICLE VIII.

Des moyens de fuir la mal-propreté, la vermine, etc. dans les auberges.

178. Mais l'humidité n'est pas le seul défaut que présentent les lits d'auberge; ils sont souvent mal-propres, et aussi souvent, ils servent de retraite à des insectes incommodes qui ne permettent pas d'y reposer. Dans l'un et dans l'autre cas, on court les risques ou d'y attraper quelque maladie, de peau sur-tout, ou de ne pas y dormir, ce qu'il est également important d'éviter. Les parties du lit, auxquelles il faut d'abord faire attention, sont les draps, lorsqu'on ne s'est pas approvisionné des siens (26). Sans doute qu'il est très-difficile de s'assurer du dégré de propreté de ceux qu'on vous apporte, pliés comme s'ils revenaient du blanchissage. Cependant il est bien constant que, dans les trois quarts et demi des auberges, on ne met point à la lessive le linge à mesure qu'il a servi; on se contente, parce qu'il n'a servi qu'une fois, de le laver à l'eau simple: ce qui ne le purge point du tout des émanations morbifiques dont il peut être imprégné. Il n'y a que la lessive, composée d'une dissolution de sels âcres et mordans,

qui puissent détacher et emporter les miasmes délétères que laissent dans le linge, par exemple, la *gale*, les *dartres*, la *fièvre*, etc.

179. Les maîtres d'auberge sont donc coupables d'épargner sur le blanchissage, et ils mériteraient d'être, à cet égard, sous l'inspection immédiate de la police, car leurs maisons deviennent de vrais guet-à-pens, d'où vous n'êtes jamais sûr de sortir aussi sains que vous y êtes entrés. Quelque difficile qu'il soit de connaître si les draps, les serviettes et autres linges d'auberge ont été lessivés, il est cependant possible de le conjecturer, parce que la lessive des blanchisseuses laisse, comme tout le monde sait, dans le linge, une odeur qu'on n'aime pas trop à sentir, mais que l'on doit désirer ici, puisque c'est un des moyens qui nous sont donnés de savoir si l'on nous présente du linge véritablement blanchi. On n'acceptera donc que celui en qui on reconnaîtra cette odeur et qui sera d'ailleurs très-blanc : ce dont on s'assurera en le déployant.

180. Les couvertures, les rideaux et autres ornemens d'un lit, la tapisserie ou le papier de la chambre, ne sont que trop souvent des repaires de vermine, qu'il est difficile d'appercevoir, parce que ces petits animaux fuient le jour et la lumière. Mais ils laissent sur ces

objets des traces qui sont visibles à l'œil. Examinez donc le lit qui vous est offert, et si vous y observez de ces traces, abandonnez-le, demandez-en un autre : s'il est dans le même cas, renoncez-y encore, car il faut que vous dormiez. Jettez-vous sur un canapé, dans une bergère, dans un fauteuil, ou même sur une chaise et vous y gagnerez, puisque vous pourrez y reposer. C'est le seul parti à prendre quand on redoute la mal-propreté et les insectes. Le petit vieillard (84, note) ne se couchait jamais pour cette raison.

181. Oh ! que les voyageurs seraient heureux s'ils pouvaient emporter avec eux une partie de leur ménage (26—27) ! C'est dans de pareilles circonstances qu'on en sent la nécessité. Elle est urgente pour ceux qui ne peuvent dormir et reposer que dans un lit. Ces personnes ne pourraient résister à plusieurs nuits de suite passées dans un fauteuil ; elles tomberaient malades, faute de sommeil et de repos. Que tous ceux qui le peuvent, se munissent donc d'un *lit de camp* ; que ceux qui n'en ont pas la commodité, emportent au moins des *draps* (26) ; et que les uns et les autres aient soin que ces objets ne prennent point d'humidité dans la route ; ce qui arrive souvent, dans les temps pluvieux et dans les

pays du Nord. Si malgré toutes les précautions dont ils sont capables, le lit, les draps deviennent humides, on les fera sécher, comme nous avons dit (167 et suiv.)

182. Le voyageur ayant ainsi veillé aux soins qu'exige la salubrité de ses alimens (114--136), de sa chambre et de son lit (157--181) se fait servir à souper, ou va souper à la table commune; et il mange selon l'appétit qu'il peut avoir ou l'habititude dans laquelle il est de manger peu ou point le soir. Cependant il y a ici une observation à faire, c'est qu'il faut à cet égard consulter plutôt son estomac que l'habitude (63). J'ai vu des personnes qui, dans leurs foyers ne soupaient jamais, d'autres qui ne prenaient que très-peu de chose à ce repas, et qui, en route, ayant faim, mangeaient, et beaucoup, et s'en trouvaient très-bien. Le point essentiel est de ne pas manger trop; car, devant se coucher immédiatement après, il est important que l'estomac ne soit pas surchargé pour que la disgestion se fasse facilement.

183. Du reste, mangez tout ce qui peut vous faire plaisir et sur-tout égayez votre souper. Le sommeil est plus calme, plus doux, plus rafraîchissant quand on s'endort au milieu d'idées agréables. Que ceux qui

sont dans l'usage de ne se coucher qu'une couple d'heures après souper (80--181), tentent cependant de se mettre au lit en sortant de table. Car il est d'observation que la digestion, quoique se faisant toujours mieux quand on ne se couche que deux ou trois heures après le repas, se fait cependant moins mal en se couchant tout de suite après le manger, ou lorsqu'elle n'est pas encore commencée, que quand elle est déjà avancée, comme, par exemple, une heure après.

184. Avant de se mettre au lit, il faut donner ses ordres aux domestiques pour l'heure à laquelle on veut être éveillé le lendemain matin, afin de pouvoir se livrer au sommeil sans inquiétude à cet égard. On pensera aussi, en donnant ses ordres, à ce qu'on aura à faire le lendemain, avant de monter en voiture. Car le matin est le vrai moment de s'occuper de la propreté, objet si nécessaire à la conservation de la santé, surtout en voyage, où la poussière des routes ajoute encore aux causes de saleté, dont on est sans cesse environné.

185. En conséquence les personnes qui ont l'habitude journalière des bains et qui ont leur voiture, après avoir retenu une baignoire, dans l'auberge, s'il y en a, ou chez le baigneur de la

ville, lorsqu'elles arrêtent dans une ville, diront l'heure à laquelle elles veullent se mettre dans l'eau. Celles qui sont dans les voitures publiques, et qui ont également cette habitude, sont à plaindre, si le voyage doit être long, parce que les conducteurs ne leur en laissent point le temps. Il faudrait qu'elles le prissent sur leur sommeil et il est également important qu'elles dorment (80). Il faudra qu'elles y suppléent par des lotions partielles. Elles auront donc besoin d'eau chaude. Elles en commanderont pour le lendemain à leur réveil. Ceux qui se lavent souvent les pieds, qui prennent souvent des lavemens, etc., etc. auront également besoin d'eau chaude; ils en demanderont de la même manière.

186. Ces ordres donnés et tout étant prévu, le voyageur se couche et, dans les bras du sommeil, il a bientôt oublié ses fatigues, qui se dissipent peu-à-peu, sans qu'il ait besoin de s'en occuper; et il récupère en même temps de nouvelles forces pour supporter celles de la journée suivante : effet admirable de ce bienfait de la Nature, qui a voulu que l'homme cessât de sentir son existence pendant un tiers de sa vie, pour que, pendant les deux autres tiers, il fut toujours en état de goûter les jouissances qui lui sont réservées !

187. Le lendemain matin, pendant qu'on est à s'habiller, on boira un ou deux verres d'eau froide, à laquelle on ajoutera un filet de vinaigre, ou un peu d'eau-de-vie, si l'eau n'est ni de rivière, ni de source. On aura soin de se bien couvrir, sur-tout si l'on est dans la mauvaise saison; le froid du matin étant très-sensible. Les femmes n'oublieront pas leur *chauffe-pied* (22); et si, avant de monter en voiture, l'on a, ou si l'on croit avoir besoin de prendre quelque chose, on ne s'avisera pas de se gorger de *thé*, de *café*, c'est-à-dire d'eau chaude, à laquelle on donne ce nom dans les auberges, (148): on suivra les conseils que nous avons donnés (57—60).

188. Voici la seconde journée qui va commencer: Quelques différens que soient les objets qui vont se présenter aux yeux du voyageur, cependant, elle, et la 3e., la 4e., etc., etc., sont, par rapport à la manière, dont il doit se conduire et s'observer, absolument semblables à la première. Se mettre à son aise dans la voiture (65--66), se garantir des vents coulis (67), de l'air renfermé (70 et suiv.); satifaire ses besoins naturels aussitôt qu'ils se font sentir (79--81), respecter ses habitudes, mêmes vicieuses et cependant saisir cette

occasion de s'en défaire (85—97), se livrer à la gaîté tout le temps du voyage (98--101), examiner, inspecter tout ce dont on doit faire usage dans les auberges (103--187) : telles sont et telles doivent être ses occuppations journalières. Pour ne pas nous répeter nous renvoyons aux n^os. cités, bien persuadés qu'en y apportant quelqu'attention, on préviendra les maladies dont nous venons de désigner les causes.

CHAPITRE II.

De ce qui concerne le Navigateur.

189. CELUI qui s'embarque paraît au premier coup-d'œil, ne faire que passer d'un appartement dans un autre. En effet, si l'on compare une voiture de terre, dans laquelle on est forcé d'être toujours assis et souvent dans une position gênée (65—66), avec la chambre d'un vaisseau, plus ou moins propre, plus ou moins élégante, bien fermée, bien chauffée; dans laquelle vous retrouvez la majeure partie des commodités auxquelles vous êtes habitué; un bon lit, une bonne table, la faculté de jouir de vos livres, de vous occuper de vos études ordinaires, de pouvoir vous livrer à la musique, au jeu, etc.; si l'on fait cette comparaison, on trouvera assurément que le navigateur ne fait que se déplacer, sans perdre rien, ou presque rien des jouissances qu'il avait chez lui; bien différent en cela du voyageur par terre qui, mal à son aise, le jour (65), est souvent encore plus à plaindre la nuit (156—184). Mais que le na-

vigateur payerait cher tous ces avantages, si, insouciant ou trop confiant dans sa bonne constitution, il négligeait un seul instant de veiller à sa conservation!

190. Ce vaisseau, dont l'aspect est si séduisant, peut devenir au premier instant une source féconde d'accidens et de maladies. A quoi n'est-on pas exposé dans une tempête? Quels dangers ne court-on pas? La mort se présente au passager avec toutes ses horreurs. Cependant, à moins que le vaisseau ne soit englouti dans l'abyme des eaux, ou que jeté sur les rochers, il ne s'y brise, malheurs excessivement rares! le navigateur, dont la surveillance est mise en activité par le danger même, se trouve moins souvent victime de ces terribles événemens que de l'effet de ces amas d'eau, qui, séjournant dans les lieux bas et inaccessibles du vaisseau, le convertissent en un cloaque infect (200), et qui joignant ses vapeurs délétères aux exhalaisons méphitiques qui émanent à chaque instant des vivres en putréfaction, ou des êtres vivans (70 — 75) qu'il renferme, en font un foyer dévorant de maladies, qui consume en peu de temps tout l'équipage, si l'on ne travaille sans cesse à en détruire les causes, à mesure qu'elles naissent ou qu'elles se renouvellent.

191. Ces causes, qui comme on peut le présumer, sont en très-grand nombre, ont leur principe, ainsi que nous venons de l'observer, dans les dommages qu'éprouve le vaisseau, lorsqu'il est battu par la tempête; dans le rassemblement d'individus presque toujours trop nombreux pour l'espace qu'ils habitent; dans les approvisionnemens de vivres, susceptibles de corruption, s'ils ne sont pas renouvellés à temps; dans la privation des *préservatifs* (45—47); enfin, dans la *contagion*, aussi prompte, aussi funeste dans un navire que dans un hôpital, avec lequel il a d'ailleurs, tant de ressemblance. De toutes ces causes, les unes sont susceptibles d'être évitées avec plus ou moins de facilité et de succès : mais les autres, comme sur terre, ne se font connaître que par les accidens qu'elles occasionnennt. Nous renvoyons aux paragraphes de la troisième partie qui traitent de ces accidens (250—418).

§. I.

Des effets de l'Air de la Mer, des Vents, etc.

192. Le navigateur en entrant dans un vaisseau, se met sous l'influence d'agens, qui, pour un habitant du Continent, sont bien nouveaux; l'*air de la mer* et les mouvemens du navire. Ce n'est pas que l'air de la mer soit à craindre par lui-même; il paraît bien prouvé au contraire, d'après les observations des médecins et sur-tout de PRINGLES et de GILCHRIST, qu'il n'a rien de contagieux et qu'il est plus pur et plus sain que celui de terre, étant moins imprégné de parties hétérogènes (1687 et suiv.) (*a*). Il est moins froid, car les marins s'apperçoivent qu'ils approchent de la terre à la seule température de l'air, qui devient de plus en plus froid, à mesure qu'ils avancent vers une île, ou vers le Continent. Mais il est humide; il faut donc que les chambres, les cabinets, dans lesquels on se retire et où l'on couche,

---

(*a*) *Observations sur les maladies des armées*, etc. *The use of sea Voyages in medicine*, etc.

soient continuellement séchés par le feu même l'été (247).

193. Il est également nécessaire ici de se garantir des vents coulis, des courans d'air, de l'air renfermé (67—69). On serait d'autant plus coupable, si l'on se négligeait à cet égard, qu'on a sous la main, jusqu'aux ouvriers, s'il en est besoin, pour y remédier. Si donc les portes et les fenêtres ferment mal, on les fera réparer et l'on aura soin de renouveller souvent l'air de sa chambre. On a d'ailleurs ici un grand avantage, c'est de pouvoir sortir dès que l'on se sent incommodé et, lorsqu'il fait beau temps, de se tenir sur le pont, ou de s'y promener à volonté.

194. Lorsque l'air devient très-agité, qu'il fait grand vent, qu'il survient ce qu'on appelle des grains, une tempête, etc., comme on ne peut leur commander, il faut savoir se résigner, se renfermer, et choisir la position qui peut garantir le mieux des chocs et des chûtes dont on est menacé. Ceux qui entendent la manœuvre doivent se rendre utiles dans ces cas difficiles. Il est même des circonstances où un passager, qui est au fait de la navigation, devient très-précieux, puisqu'il arrive souvent, et peut-être plus souvent qu'on ne pense, d'être conduit par des

capitaines ou des pilotes qui n'y connaissent rien, ou qui, n'étant pas capables du sang-froid nécessaire pour se posséder dans de pareilles circonstances, perdent la tête, et ne font qu'ajouter au danger. Mais ceux qui ne sont pas marins n'ont d'autre chose à faire, comme nous venons de le dire, que de se résigner, et chercher à souffrir le moins possible, du péril où ils se trouvent.

§. I I.

Des effets des mouvemens du Vaisseau.

195. Les divers mouvemens dont est susceptible un vaisseau (1681 et suiv.), ont une telle influence sur les passagers, qu'on les voit presque tous éprouver au bout de quelques instans, plus ou moins, un mal-aise, des maux de tête, des vertiges, des maux de cœur, des nausées, des envies de vomir, et enfin le vomissement; c'est ce qu'on appelle *mal de mer.* Le vomissement est quelquefois la crise de cet état, mais il ne l'est pas toujours; on en voit chez qui il se renouvelle à plusieurs reprises et même tout le temps qu'ils sont à la mer; et parmi ces derniers se trouvent quelquefois des matelots qui ne peuvent jamais s'accoutumer à ces mouvemens.

mens. Dès qu'on ressent les premiers indices de cet effet douloureux, on se gorge d'eau chaude ou de *thé* pour hâter le vomissement: c'est ce qui paraît indiqué; car, après le vomissement, on se trouve en général revenir peu-à-peu, et souvent pour ne plus retomber.

196. Mais ce qu'il faudrait découvrir, c'est un *préservatif*, c'est-à-dire, un moyen qui, employé avant de s'embarquer ou en entrant dans le vaisseau, pût prévenir cet état de souffrance; et jusqu'à présent on a fait de vaines tentatives. On vante beaucoup l'*emplâtre* de *thériaque*, appliqué sur le creux de l'estomac. Mais réussit-il? Ne pourrait-on pas croire que s'il existe un vrai préservatif de cette maladie, il faut le chercher dans les vomitifs? C'est ainsi qu'on parvient quelquefois à prévenir un accès de *migraine* qui, comme on sait, est souvent accompagnée de vomissement (810). N'a-t-on pas d'ailleurs observé que ceux qui s'embarquent l'estomac plein, ou poussé, comme on dit, de nourriture, et qui par-là vomissent facilement, se tirent mieux de cette secousse et sont soulagés beaucoup plus promptement que les autres? Mais nous n'avons pas d'expériences là-dessus. C'est au voyageur à essayer. En atten-

dant, lorsque les premiers symptômes du mal de mer se manifestent, on se conduira comme nous venons de dire (195).

197. Quant à ceux qui sont malades toute la journée, ou tout le temps qu'ils sont en mer, il sont véritablement à plaindre. Cet état de souffrance est une maladie d'autant plus fâcheuſe, que l'estomac ne peut rien garder de la nourriture qu'on lui donne, et qu'étant toujours exposé à la cause qui la fait naître et qui la renouvelle sans cesse, les remèdes ne soulagent que peu ou point du tout. Disons-le franchement, les voyages à la mer ne sont pas faits pour de tels individus : il faut qu'ils s'en abstiennent, à moins qu'ils ne voyagent pour se guérir de quelque maladie (1679 et suiv.) La raison et la nature répugnent également à ce qu'on s'expose à souffrir et à être malade, lorsqu'on ne peut même espérer avoir les moyens de se soulager ou de se guérir.

§. III.

Des moyens d'échapper aux causes nombreuses de maladies qu'on peut éprouver sur Mer.

198. Le voyageur, dans le navire, étant à-peu-près comme dans son appartement (189), n'a pas de raison pour ne pas y vivre comme chez lui. S'il s'est approvisionné des objets essentiels à son régime ordinaire et à ses habitudes (41—47), on ne voit pas pourquoi, parce qu'il est en voyage, ce n'est plus le même homme; pourquoi il fait de la nuit le jour et du jour la nuit; pourquoi il passe à table, ou à boire, ou dans l'inaction, ou à s'ennuyer, le temps que chez lui il passait à l'étude, ou à des travaux également utiles à sa santé, à sa fortune, à sa gloire. Après cela, doit-on être étonné que, pendant toute la traversée, il soit mal portant, malade même, et qu'en arrivant à sa destination il soit en proie aux *fièvres*, au *scorbut*, etc.? Le voyage par mer est sain par lui-même, et tout aussi sain que celui par terre. Nous verrons (1660 et suiv.) que c'est un préservatif, et même un remède puissant contre certaines maladies. Celles qu'on lui attribue ne

sont donc dues qu'à la négligence, à l'inconduite, aux excès, etc.

199. Il est impossible qu'un homme accoutumé à une vie réglée, à ne dormir que tant d'heures par nuit, à ne manger que tant de fois par jour, à ne boire que modérément, et à ses repas, enfin, à s'occuper le reste du temps du travail ou de l'exercice, se porte bien, s'il passe tout son temps à table, ou couché; c'est ce qu'on voit tous les jours dans un vaisseau. La plupart des passagers boivent, mangent et dorment par désœuvrement; tandis que s'ils voulaient se persuader être chez eux, et se livrer à leurs occupations habituelles, à leur retour ils ne s'appercevraient de leur voyage que parce qu'ils se verraient plus forts et mieux portans qu'ils n'étaient avant de s'embarquer. Une telle nonchalance, une telle oisiveté, une telle intempérance, ruineraient la santé la plus vigoureuse partout, à plus forte raison dans un lieu qui, par sa nature, est un repaire de maladies (190—191).

200. En effet, les secousses qu'essuie le vaisseau dans les gros temps peuvent, en disjoignant une ou plusieurs des pièces dont il est composé, donner lieu à des *voies d'eau*, ouvertures par lesquelles l'eau entre quelque-

fois en si grande abondance, qu'elle le submergerait infailliblement, si dans ce moment critique tout ce qu'il y a dans le vaisseau, même les passagers, ne se mettaient aux pompes, et ne travaillaient à l'épuiser et à la tarir. Mais la voie d'eau n'est pas toujours aussi considérable ; souvent elle est peu de chose, et, quand on s'en apperçoit à temps, on en prévient facilement les suites. D'autres fois elle se trouve dans des lieux bas et invisibles, de sorte qu'on n'en est averti que par l'odeur qu'exhale cette eau qui, en séjournant, se corrompt. Dans ce dernier cas, comme les pompes ne peuvent jamais la tarir entièrement, car il faudrait remuer, enlever le lest qui en est plus ou moins imprégné, ce qui est impossible ; dans ce cas, dis-je, le fond de cale et les autres parties basses deviennent, par le séjour de cette eau qui y croupit, des espèces de marais fangeux, répandant par tout l'équipage, des miasmes morbifiques qui peuvent engendrer des *fièvres* ou d'autres maladies contagieuses, (492 et suiv., 517 et suiv., 599 et suiv., 634 et suiv.)

201. Ce n'est pas tout; la partie du vaisseau destinée aux logemens, ne peut jamais être que très-petite, en raison du nombre des personnes qui l'habitent et que l'on y reçoit. De-

là on n'y voit que des chambres étroites, dont les planchers sont bas; les cabinets n'ont que la place du lit et d'une chaise, et les endroits où sont les hamacs des matelots, des mousses, etc. ne sont que des niches ou plutôt des trous. Tout cela ne peut guère être autrement. Mais si ces inconvéniens ne sont pas rachetés par une attention particulière à purifier ces lieux et à les tenir parfaitement propres, on sent que voilà de nouveaux foyers de maladies auxquelles on est exposé.

202. Enfin un vaisseau étant un magasin de marchandises de toute espèce, liquides ou sèches, et renfermant en outre une grande quantité de vivres, parce qu'il est de la prudence de doubler, tripler et même quadrupler la provision, sur-tout dans les longues traversées (43), il suit qu'il est aussi un magasin de vapeurs et d'exhalaisons de tout genre, mais toutes plus ou moins nuisibles à la santé, parce que les vivres, composés de substances très-promptes à se décomposer et à se corrompre (117 et suiv.), en fournissent le plus grand nombre.

203. Si donc, au milieu de toutes ces causes de maladies dans lesquelles vous nagez, pour ainsi dire, bien loin de redoubler de vigilance et de soins pour la conservation de votre santé,

vous vous négligez, vous vous abandonnez au point de vous livrer sans réserve à des excès dont les suites sont toujours tant à redouter; comment prétendriez-vous échapper à la contagion ordinaire dans les vaisseaux, puisqu'il est bien prouvé qu'on ne peut l'éloigner que par le régime le plus sévère et la propreté la plus recherchée?

204. Car, n'en doutez pas, il n'y a de malades dans un navire, que ceux qui s'oublient. Des observations bien faites démontrent qu'ici, comme dans les camps et dans les prisons, les maladies contagieuses qui y font tant de ravages, commencent toujours par les gens qui ont le moins de soin de leur personne. En effet, dans les camps, ce sont les simples soldats; dans les prisons, ce sont les malheureux à la paille; et dans les vaisseaux, ce sont les mousses et les matelots chez lesquels se manifestent ces terribles maladies: tandis que ceux qui dans les prisons sont en chambre, les officiers dans les armées, et les capitaines, les pilotes et les passagers dans les vaisseaux, s'en préservent par la seule attention de ne pas communiquer avec les malades, de se tenir très-propres, et de ne point faire de faute dans leur régime. Cette vérité est une de celles qui sont le mieux prouvées en médecine.

Qu'on veuille donc y réfléchir sérieusement. On peut faire le tour du monde sans essuyer de maladies (Voyez *la préface*) : mais il faut veiller, et veiller sans cesse. Voici, au reste, la manière dont nous croyons que le voyageur doit se comporter.

205. Il se levera à son heure ordinaire. Il boira, immédiatement après, un verre d'eau froide (59), à laquelle il mêlera un peu d'eau-de-vie, sur tout si l'eau douce n'est pas très-nouvelle. Dans les climats chauds, cette eau-de-vie devient nécessaire, et il faut en prendre davantage. Si l'on y est accoutumé, on peut en prendre un petit verre de pure, après avoir bu le verre d'eau. Il ouvrira aussi-tôt sa chambre de manière à y établir un courant d'air; et s'il n'y a pas de cheminée, il y fera passer un réchaud de feu, pour en purifier l'air. Il découvrira son lit et le laissera exposé à l'air. Si le temps est beau, il ira respirer sur le tillac, et il s'y promènera; car la promenade du matin fait grand bien. Dans les mauvais temps, il se livrera à ses travaux habituels. Celui qui a pu se promener rentrera travailler avant le déjeûner. C'est encore avant le déjeûner qu'il faut penser au lavement, à la toilette des pieds, à mettre les pieds dans l'eau, à prendre le demi-bain ou le bain entier,

lorsque chacun de ces moyens de conservation et d'entretien de la santé est indiqué. Nous y reviendrons (209).

206. Après le déjeûner, dont nous dirons un mot (229), il faut se livrer à la conversation ou à quelque lecture peu attachante. Ensuite on prendra le plaisir de la pêche, si le temps le permet; ou l'on reprendra son travail, que l'on quittera une heure avant le dîner, pour aller se promener sur le tillac : car en général, la promenade n'est jamais plus salutaire qu'avant les repas. Le temps qui s'écoule depuis le déjeûner jusqu'au dîner, est ordinairement celui que les valets, les mousses, etc. emploient à approprier les chambres et les autres parties du vaisseau. Mais dans quelque temps que se fassent ces opérations, il est bon que les passagers veillent ces gens-là, et qu'ils ne souffrent pas qu'ils se négligent; c'est pendant qu'ils sont à leur besogne qu'il faut les encourager à la bien faire, et les récompenser lorsqu'elle est bien faite.

207. Après le dîner (232), ceux qui peuvent marcher au sortir de table iront se promener; ceux qui sont dans l'habitude de faire la méridienne, se retireront dans leur chambre, ou dans quelqu'autre lieu écarté; et ceux à qui il faut le simple repos, s'associeront les per-

sonnes qui sont dans le même cas, et trouveront dans quelques jeux de combinaison, tels que les dames, le trictrac, les échecs, etc. ou quelques jeux de cartes, le moyen de passer, sans s'en appercevoir, le temps qui s'écoule depuis le dîner jusqu'à la nuit, ou jusqu'à ce que tout le monde soit réuni. Alors on tâchera de généraliser les amusemens et les plaisirs, afin que chacun puisse y prendre part : par exemple, on fera de la musique, on chantera, on dansera, on s'occupera de ces jeux de société qui admettent tous les âges, et on assaisonnera ses propos de cette gaîté franche et vraie qui est le baume de la vie (98—101). Enfin l'on s'attachera essentiellement à chasser l'ennui, ou plutôt à l'empêcher de venir ; et tous les moyens sont bons s'ils sont honnêtes. C'est ce qu'on ne peut dire de cette manie de boire et de s'enivrer touts les après-dîners, malheureusement trop ordinaire dans les vaisseaux, et dont nous parlerons (235—243).

ARTICLE PREMIER.

De la Propreté qu'il faut pratiquer dans le vaisseau.

208. Nous avons dit que la propreté la plus recherchée était de toute nécessité dans un vaisseau (41—49 et suiv.). En effet, elle est un des moyens les plus puissans de se garantir des maladies contagieuses si fréquentes sur mer, et même de s'en délivrer lorsqu'on n'a pu les prévenir. Avec la propreté, on pourrait se permettre impunément quelques petits écarts dans le régime, tandis que, sans elle, la plus petite faute de ce genre peut avoir les suites les plus fâcheuses. Qu'une fièvre contagieuse se manifeste parmi les matelots, car c'est toujours par eux qu'elle s'introduit (204), alors les gens mal-propres n'ont pas de moyens de s'y soustraire. C'est en vain qu'ils prennent les remèdes préservatifs les plus actifs : le germe de la maladie est dans tout ce qu'ils touchent, dans leurs vêtemens, dans leur lit, etc. dans ceux avec lesquels ils communiquent, aussi négligens, aussi mal-propres qu'eux. Au contraire, celui qui aime la propreté et qui la pratique comme nous allons le prescrire, non-seulement goûte les

plaisirs agréables qu'elle procure et qui sont si utiles à la conservation de la santé, mais encore il écarte loin de lui toute maladie, et même se met en état de rendre des services aux malades, sans courir les risques de la gagner.

209. Il faut d'abord que tous les matins il se lave la tête, le visage, les mains, les pieds, et qu'il fasse ce qu'on appelle *toilette*. Il prendra le bain toutes les fois qu'il en aura la faculté; et si par continuité de mauvais temps, ou par toute autre cause, l'intervalle d'un bain à l'autre était de six à huit jours de suite, il faudrait qu'il fît des lotions partielles sur les diverses parties du corps, tous les trois ou quatre jours (205). Il changera de linge tous les deux ou trois jours, mais il n'en mettra jamais que de très-sec. Il fera sécher également tous les autres vêtemens, avant que de s'en couvrir. Il fera laver souvent les draps, les couvertures de son lit, et ceux de ses habits qui en sont susceptibles; et il ne se servira jamais ni des uns ni des autres, qu'ils ne soient bien secs. Enfin, tout ce qui est à son usage, et sur-tout les vases dans lesquels il boit et mange, et dans lesquels on lui prépare ses alimens, doivent être sans cesse lavés et nétoyés (122 et suiv.).

ARTICLE II.

De la conduite qu'il faut tenir lorsqu'il règne une maladie contagieuse dans le navire.

210. Mais s'il règne une fièvre de mauvais caractère (517 et suiv.), le *scorbut*, (634), la *dysenterie* (1090), ou toute autre maladie contagieuse, dans le vaisseau, il ne faut pas se contenter de laver, de sécher le linge et les vêtemens; il faut encore les exposer à la vapeur du soufre; il faut redoubler d'attention pour les ustensiles de cuisine, et de plus faire frotter, brosser tout ce qu'on est dans le cas de toucher, même les meubles qui peuvent servir de retraite à la contagion, d'où elle sortirait ensuite au moment où l'on s'y attendrait le moins. Si les domestiques, les mousses, les matelots sont attaqués de la maladie, il faut que vous appropriiez vous-même vos habits, vos meubles, votre chambre, afin que personne de malade ne touche à ce qui vous appartient; et, dans certaines circonstances, peut-être serez-vous obligé de faire vous-même votre cuisine : car un des grands moyens d'éloigner la contagion, c'est d'éviter de toucher au malade et aux objets qu'il touche.

211. Cependant il ne faut pas négliger le régime. C'est sur-tout dans ces cas qu'il faut fuir tout excès : on s'abstiendra absolument de viande et de poisson salés, fumés, etc. ; et si l'on a assez de légumes, d'œufs, de volaille et de poisson frais, il faudra renoncer à toute autre viande. On n'oubliera pas d'assaisonner tous les mêts avec le suc de *citron*, ou le *vinaigre*. Du reste on mangera suivant son appetit, mais de manière qu'il ne soit pas satisfait complètement : il vaut mieux faire un repas de plus dans les 24 heures. On prendra dans la journée de la *limonade*, ou du *sirop de limon*, d'*orange*, de *groseilles*, de *vinaigre*, etc. ou de la *bière*, de la *boisson* faite avec la *drêche*, etc. A dîner, du *vin* et de l'eau, et un verre ou deux de pur à la fin du repas; à souper, comme à déjeûner.

212. Nous ne conseillons pas de faire des remèdes. Ils réussissent rarement comme préservatifs; ils font au contraire souvent beaucoup de mal. Cest que rien n'est aussi peu clair que les indications de ces remèdes de précaution. Le sujet ne présente aucun symptôme, puisque nous supposons qu'il n'est pas encore malade. Par quel remède commencera-t-on ? On a vu la saignée et les purgatifs être suivis des plus grands désordres. Les vomitifs ont paru

moins à craindre ; mais de quoi préservent-ils ? Il nous paraît donc beaucoup plus raisonnable de s'en tenir à un régime sagement dirigé. (*a*). D'ailleurs, on sortira et on se tiendra au grand air le plus de temps qu'il sera possible.

(*a*) Voici, en faveur des personnes qui ont confiance dans les remèdes, celui qui nous a paru le plus certain, d'après le témoignage d'un marin qui l'a éprouvé dans une longue traversée. Il est tiré de la *Médecine domestique*, tom. I, chap. II, §. I, art. III.

Prenez de *quinquina*, choisi, concassé, 3 décagrammes (1 once).
d'*écorce d'orange*, concassée, 1 décagramme ½ (demi-once).
de *racine de serpentaire de Virginie*, grossièrement pulvérisée, 8 grammes (2 gros).

Mettez infuser le tout à froid dans 1 litre (une pinte) de bon vin blanc, pendant huit jours. Tirez à clair. On en prend un demi-verre, deux ou trois fois par jour, une heure avant le repas.

On peut prendre le quinquina, qui, comme on voit, est la base de ce remède, seul en poudre, à la dose de 4 grammes (un gros) tous les matins, enveloppé d'un peu de sirop de limon ou d'orange. On peut encore en mâcher la même quantité, etc. On sent que ce remède peut réussir, sur-tout lorsque la maladie contagieuse est une fièvre. Il faut s'en abstenir dans le *scorbut*.

On chassera de sa pensée tout ce qui est capable d'inspirer de l'inquiétude et de la crainte. Le chagrin, la frayeur, sont eux-mêmes des causes de maladies ; ils ne peuvent donc garantir d'aucune.

213. Celui qui sait prendre son parti dans de pareilles circonstances, et qui, avec l'attention de ne pas s'écarter des loix de la tempérance, s'abandonne au sort qui lui est destiné, échappe bien plus souvent à la maladie, que celui qui, se confiant à de prétendus remèdes préservatifs (212), est moins exact observateur du régime. Les médecins n'ont point d'autres méthodes: ils ne s'avisent point de prendre des remèdes; et cependant la plupart ne gagnent point la contagion, bien qu'ils soient obligés de s'approcher des malades et de les toucher.

214. Ce qu'ils font de plus que ce que nous avons prescrit plus haut (210—211), c'est de respirer souvent des citrons ou du *vinaigre radical*; c'est de laver leurs mains avec du vinaigre, toutes les fois qu'ils ont touché un malade; c'est enfin de mettre sur leurs habits une espèce de surtout de toile ou de taffetas ciré, qu'ils quittent dès qu'ils ont fini leurs visites: voilà tout leur secret. Cela, leur dévouement et leur confiance dans le régime, qu'ils

qu'ils observent strictement, les sauvent; et le voyageur se sauvera également en agissant de même. Si même il se sent quelque disposition à rendre des services aux malades, il peut se laisser aller à ce mouvement de bienfaisance qui sera d'une grande utilité à ces infortunés, et qui, loin de lui être préjudiciable à lui-même, peut lui faire grand bien par le plaisir qu'il éprouvera à soulager ses semblables.

215. Mais en vain vous vous consumerez en efforts pour vous tenir proprement, pour approprier tout ce qui vous appartient, et pour éloigner de vous la contagion, si ce qui vous entoure est mal-propre; si vos compagnons de voyage se négligent à cet égard; si le capitaine, les pilotes, les matelots, les mousses, si enfin tout l'équipage ne concourt pas à faire du vaisseau que vous montez, une habitation saine, par la manière dont la propreté y est observée. Sur terre, dans votre maison, si votre voisin est mal-propre, vous pouvez vous en éloigner, ou l'éloigner. Mais sur mer, dans un navire, vous êtes liés à tous ceux qui font route avec vous; vous êtes forcés d'habiter sous le même toît, de respirer le même air, de manger à la même table, et souvent d'occuper la même chambre. Quel avantage retirerez-vous donc de toutes vos peines, si

la mal-propreté, et la maladie que vous cherchez à fuir si opiniâtrement et avec tant de raison, se montrent à chaque instant à vos yeux et renaissent sans cesse sous vos pas? Nous avons donc eu raison de dire (49), qu'avant de s'embarquer il fallait prendre les informations les plus précises sur la manière dont était tenu le vaisseau, et fuir comme un lieu pestiféré, celui qui annonce la négligence et l'abandon de ceux qui en ont la direction.

216. En effet, une pareille machine ne sera jamais propre comme elle peut l'être, si celui qui la gouverne ne donne lui-même l'exemple de la propreté, et ne la fait pratiquer par les gens qui sont sous ses ordres. Car, si les parties du vaisseau qui servent de magasin pour les vivres et les marchandises, de retraite aux animaux vivants et d'habitation aux différentes personnes qui composent l'équipage, ne sont pas entretenues proprement, on sent qu'elles peuvent devenir en peu de temps des foyers de saleté et de maladies. Aussi un capitaine jaloux de la conservation de sa santé, et de celle de son équipage, porte-t-il son attention jusques sur les plus petits détails à cet égard : tels ont été les capit. COOK, LA PEYROUSE, etc.

217. « J'employais, dit le capit. COOK

» (*a*), les précautions convenables pour que » leurs corps (des matelots), leurs hamacs, » leurs vêtemens, etc. fussent toujours propres » et secs. Je n'avais pas moins d'attention à » faire nétoyer le vaisseau et à le faire sécher » entre les ponts. Une ou deux fois la se- » maine, on l'aérait avec des feux; et si on » ne pouvait pas en allumer, on y brûlait de » la poudre à canon, mêlée avec du vinaigre » ou de l'eau. Souvent, d'ailleurs, on descen- » dait du feu dans un pot de fer, au fond du » puits, ce qui servait beaucoup à purifier » l'air des parties basses du bâtiment. On ne » peut trop s'occuper de la propreté, soit par- » mi les hommes de l'équipage, soit dans l'in- » térieur du vaisseau. La moindre négligence » occasionne dans la cale une odeur putride » et désagréable que le feu seul peut dissiper. » On écurait souvent les chaudières et autres » ustensiles de cuisine, etc.

218. » Je n'ai pas permis, continue le ca- » pitaine COOK, qu'on donnât aux matelots » de la graisse de bœuf ou de porc salés. Nous » étions fournis de *sucre* en place d'*huile*, et » de froment en place de gruau. Je crois que

---

(*a*) 2e. *Voyage du capit.* COOK, tom. VI, pag. 67 et suiv.

» le *sucre* est un très-bon antiscorbutique, et
» que l'huile, celle du moins que fournit la
» marine, produit l'effet contraire. Nous avions
» à bord une grande quantité de *mâlt* ou de
» *dréche*, dont on faisait une boisson douce.
» On en donnait 1 litre, 1 litre ½ (une pinte
» ou trois chopines) à ceux qui avaient de la
» disposition au scorbut. Quand le chirurgien
» jugeait à propos qu'on en donnât une plus
» grande quantité, on en faisait prendre jus-
» qu'à trois litres (3 pintes) dans les vingt-
» quatre heures. C'est un des meilleurs an-
» tiscorbutiques qu'on ait trouvés jusqu'ici.

219. » Nous avions aussi une grande pro-
» vision de *choux-croûte*, qui est non-seu-
» lement une nourriture végétale très-salu-
» taire, mais encore un très-bon antiscorbu-
» tique. J'en faisais donner une livre à chaque
» matelot, deux fois par semaine, et plus
» souvent quand on le jugeait nécessaire. Les
» *tablettes de bouillon* forment encore un arti-
» cle essentiel, dont nous avions aussi une
» forte provision. On en donnait ordinairement
» 3 décagrammes (une once) à chaque hom-
» me, trois fois par semaine, et une plus grande
» quantité quand il le fallait, pour mêler à
» leurs pois. Quand nous pouvions nous pro-
» curer des végétaux frais, on les faisait cuire

» avec des tablettes de bouillon, de la farine » de froment ou du gruau d'avoine; c'était » leur déjeûner. Leur dîner était composé de » pois secs, de végétaux frais, cuits avec une » dose de tablettes de bouillon (*a*) ».

220. C'est avec cette administration pleine de sagesse et d'humanité, c'est avec cette surveillance paternelle et toujours active, que ce grand navigateur a entretenu pendant plus de trois ans, sur son bord, la santé de son équipage, au point de n'avoir perdu qu'un seul homme par maladie, sur 118. (Voyez la *préface*). Et encore cet homme était-il déjà attaqué de la *phthisie* dont il est mort dans la traversée. Le capit. LA PEYROUSE a tenu la même conduite avec le même avantage: (Voyez la *préface.*) et il n'est personne qui, avec les mêmes soins, ne puisse obtenir les mêmes succès.

221. Ainsi, vous, navigateurs, qui sentez le prix de la propreté, mais qui savez aussi que vous ne pouvez la pratiquer pour vous-mêmes, que quand le lieu que vous habitez

---

(*a*) On a observé depuis, que ces végétaux, et entr'autres les *pommes de terre*, étaient encore plus salutaires, dans ces circonstances, s'ils étaient mangés cruds.

et les gens avec lesquels vous demeurez sont eux-mêmes très-propres, fuyez le vaisseau dont les matelots décèlent dans leur air et dans leurs vêtemens la négligence et l'insouciance du capitaine, parce qu'à coup sûr l'intérieur du bâtiment, les chambres et les cabinets, etc. tout doit y être mal-propre ; et le dégré de saleté et de mal-propreté que vous y observeriez si vous y entriez, serait la mesure des maladies contagieuses qui y sont cachées, et auxquelles vous pourriez d'autant moins échapper, que vous seriez peut-être le seul qui travailleriez à vous en préserver.

222. Sur le vaisseau la *Résolution*, commandé par le capit. COOK, on est parvenu à conserver la santé de tous les individus dont était composé l'équipage, pendant une traversée des plus longues et des plus périlleuses dont on ait conservé la mémoire. Sur la *Boussole* et l'*Astrolabe*, commandées par LA PEYROUSE, on est arrivé au même but, par la pratique constante de la propreté, et par l'observation exacte d'un régime bien ordonné, également éloigné de toute espèce d'excès. (Voyez la *préface*). Qu'a-t-il fallu pour cela ? l'autorité et l'exemple des commandans. Le capitaine d'un navire est donc le maître de sa propre conservation et de celle de tout son

équipage. Qu'il pratique lui-même la propreté, afin que son exemple y porte les passagers; qu'il l'exige des mousses et des matelots, qu'il leur en fasse un devoir ; qu'il ne leur passe aucune négligence à cet égard, et qu'il punisse, s'il est besoin, ceux qui seraient en contravention, puisque la mal-propreté peut entraîner des suites si funestes.

223. Mais il faut aussi qu'il veille à ce que ces gens-là soient propres eux-mêmes, en les mettant à portée de changer souvent de linge et d'habits, sur-tout lorsqu'ils sont mouillés : il faut encore qu'il les nourrisse bien, qu'il ne leur donne que des alimens sains et frais, autant qu'il est possible (218—219); qu'il ne souffre pas qu'ils mangent les viandes, le poisson et autres vivres gâtés, et qui sont abandonnés par les passagers. Tout ce qui est corrompu, putréfié, doit être jeté à la mer. L'avidité des mousses, et quelquefois des matelots, à dévorer ces germes de contagion, en prouvant la misère extrême de cette classe d'hommes utiles, accuse l'avarice et l'inhumanité des chefs. Il faut enfin que le capitaine ait l'attention de ménager la peine du matelot, et de partager les travaux entre chacun d'eux, de manière qu'il n'y en ait pas de trop fatigués ; car la fatigue est un excès, et tout

excès dispose à recevoir plus facilement la maladie.

224. Nous ne dirons qu'un mot de la cérémonie du *baptême des tropiques*, ou *de la ligne*, parce qu'elle est aujourd'hui peu en usage. C'est une immersion dans l'eau, ou une aspersion que l'on fait subir au moment où l'on est sous la ligne, à ceux qui la passent pour la première fois. (Voyez l'*Encyclopédie*). Si cependant le vaisseau était encore dans cette habitude, le capitaine aurait soin de faire changer d'habits à celui qui aurait été ainsi baptisé. Les passagers se rachètent ordinairement de cette épreuve, au moyen d'eau-de-vie ou d'une somme d'argent qu'ils paient à l'équipage. S'il s'en trouvait qui ne fût pas en état de faire cette générosité, qu'il ne craigne point, il en sera quitte pour être mouillé; mais qu'aussi-tôt il change de tout, et qu'il ne mette que des habits bien secs, etc.

§. IV.

De la Conduite du Navigateur relativement à ses repas, à son lit, etc.

225. Nous avons vu (189—224) le navigateur aux prises avec les causes de maladies dépendantes de l'eau, de l'air, des vents, etc. et du vaisseau lui-même ; et nous avons indiqué les moyens de s'en garantir. Nous allons maintenant le considérer dans ce qu'il doit faire pour se préserver des dangers qui l'attendent à table et au lit, auxquels il a recours d'autant plus souvent qu'il sait moins s'occuper, qu'il est plus désœuvré, ou que, plus impatient d'arriver, il s'ennuie davantage. Il n'est pas donné à tout le monde de savoir ne pas perdre son temps ; cette science au contraire est très-rare : mais ce qui est plus rare encore, c'est de savoir le bien employer ; et celui qui dans un vaisseau n'a devant les yeux que le but et le terme de son voyage, qui ne soupire qu'après son arrivée, qui ne sait, ne peut ou ne veut s'occuper d'autre chose, passe une partie du jour à table et l'autre au lit, le tout, comme on dit, pour tuer le temps.

226. Certainement il n'est pas d'emploi du temps plus mauvais que celui-là. Car il est bien évident que l'homme n'est pas fait seulement pour boire, manger et dormir ; et bien que ces fonctions soient d'une nécessité absolue, lorsque la faim, la soif et le sommeil se font sentir, cependant la nature a limité leur durée d'une manière immuable. La quantité d'alimens est subordonnée à la capacité de l'estomac ; lorsque celui-ci est plein, la faim, la soif cessent ; et tout ce qu'on y introduit de plus, non-seulement est inutile aux besoins du corps, à la restauration des forces, mais encore devient cause de souffrance et de maladie pour ce viscère (146).

227. Le sommeil a des bornes non moins respectables. La nature a voulu qu'il ne fût doux, paisible et véritablement rafraîchissant, enfin qu'il n'existât qu'autant que les yeux seraient fermés. Sont-ils ouverts ? le sommeil a fui ; et en vain vous l'appellez en continuant de rester au lit, et en vous efforçant de clore les paupières, il ne répond point à vos désirs. Vous pouvez rester couché parce que vous en avez la volonté, mais vous ne dormez plus. Forcé au contraire de vous remuer, de vous retourner sans cesse, vous vous fatiguez au point que vous êtes enfin obligé de vous le-

ver. Sans doute que gardant le lit une partie du jour, le corps immobile et la tête vide d'idées, vous pouvez parvenir à perdre encore connaissance, même à plusieurs reprises; et si vous répétez cet acte de nonchalance, de paresse, tous les jours, vous contractez l'habitude de sommeiller, qui pourra par la suite devenir un besoin. Mais ce besoin n'étant que factice, bien loin d'être utile, devient infiniment dangereux; il donne lieu à toutes les maladies qui ont leur source dans l'inaction, l'indolence et le défaut d'exercice.

228. Lorsque la traversée n'est que de quelques jours, on se livre d'autant plus volontiers à ces excès de la table et du lit, qu'on s'imagine que les suites qu'ils peuvent avoir ne seront que passagères. Mais celui qui a quelque connaissance de l'économie animale, sait que les fonctions des viscères et des organes du corps humain ne peuvent être troublées dans leur marche régulière et invariable, sans qu'il n'en résulte des désordres qui, d'après les dispositions du sujet, peuvent se convertir en maladies funestes, ou qui ne manquent jamais de laisser des impressions plus ou moins fâcheuses, puisqu'une mauvaise digestion, et à plus forte raison une *indigestion*, une débauche, etc. ont souvent été la source d'en-

gorgemens, d'obstructions, etc. : il n'est personne qui n'en puisse fournir des exemples. Mais voyons quelle est la conduite que le navigateur doit tenir relativement à ses repas, et quels sont les soins qu'exigent de lui ses alimens, son lit, etc. etc.

ARTICLE PREMIER.

Des alimens et des boissons du Navigateur.

229. Le navigateur qui suit la règle de conduite proposée (205—207), après avoir donné quelques heures à la propreté, à la toilette, et sur-tout au travail, pensera à son déjeûner, qu'il fera à son ordinaire et suivant son appétit. Cependant le thé et le beurre, déjeûner si commun aujourd'hui ; sur-tout dans le Nord, paraissent peu convenir sur mer, surtout à ceux qui n'y sont point accoutumés. L'humidité de l'atmosphère (192) ne relâche déjà que trop les fibres et les organes de la digestion. Cette quantité d'eau chaude que l'on avale, ne peut qu'ajouter à ce relâchement ; et, d'après les observations des marins (217 et suiv.), le beurre ainsi que l'huile, la graisse, et en général toutes les substances grasses, disposent au *scorbut*. Les alimens solides convien-

nent infiniment mieux : ainsi, du pain frais, mais de la veille, avec quelques verres de limonade ou de sirop de groseilles, de vinaigre, etc.; ou du pain avec des fruits bien conservés, avec du fromage qui ne soit pas très-avancé, avec un verre de vin et d'eau; ou du pain avec du lait pur, froid, autant qu'il sera possible; avec du café au lait, avec du chocolat, etc., etc., selon le goût et l'habitude, composent des déjeûners très-sains, et tels qu'ils conviennent sur-tout à la mer. Nous conseillons d'en écarter la viande, même fraîche, à plus forte raison celle qui est salée, séchée, sous quelque forme qu'elle soit : c'est assez d'en manger une fois par jour. Nous disons la même chose du poisson, même frais; il faut le réserver pour le dîner.

230. Mais ce qu'on doit prendre chaud, tel que le café, le chocolat, etc., mérite attention. Nous avons dit (149), qu'il ne fallait se déterminer à prendre de ces alimens qu'autant qu'on en avait fait provision; qu'il fallait les faire préparer dans sa propre cafetière d'argent, si l'on en a, ou dans un vaisseau dont on est sûr pour l'avoir examiné; et qu'enfin il fallait l'apprêter soi-même ou les faire apprêter sous ses yeux, pour peu qu'on doutât de la propreté de celui qui en est chargé.

Nous ne craignons pas de répéter cet avis, qui est de la dernière importance, puisque les cafetières bannales sont ordinairement de cuivre, et qu'elles peuvent empoisonner (149).

231. On sent que cette attention doit se porter sur tous les ustensiles de cuisine. Si nous l'avons recommandée dans les voyages par terre (114—136), à plus forte raison doit-on l'avoir sur mer, parce que dans un navire, pour que la propreté soit scrupuleusement observée, il faut que l'on prenne beaucoup de peine; et l'homme étant naturellement paresseux, cette propreté y est toujours négligée, et souvent dans les parties les plus essentielles. Nous conseillons donc ici, une fois pour toutes, de faire tous les jours, et aux heures du repas, sa ronde dans la cuisine; d'en examiner les ustensiles, de faire nétoyer ceux qui ne le sont pas comme il convient, et d'exiger des cuisiniers qu'ils mettent de la propreté dans leur travail.

232. Le navigateur qui, après le déjeûner, s'est livré soit à la conversation, soit à quelque lecture agréable; qui ensuite a pris le plaisir de la pêche, ou s'est occupé de ses travaux habituels; qui enfin, si le temps le lui a permis, s'est promené, une demi-heure, trois quarts

d'heure (206), sent à son appétit que le moment du dîner est arrivé. En conséquence, il va encore faire une ronde dans la cuisine (231). Il jette un œil observateur sur les alimens, sur les ustensiles de cuisine et sur les gens. S'il possède quelques ustensiles d'argent, il veille à ce qu'on s'en serve pour ce qui le concerne, et il vient se mettre à table dans la confiance que les mêts qu'on lui sert sont préparés proprement et sont incapables de nuire, etc. (*a*).

233. Comme les alimens dont le vaisseau est ordinairement approvisionné sont choisis et pris, pour la plus grande partie, dans la classe des préservatifs du scorbut et des autres maladies ordinaires sur mer (41—47), ils peuvent être mangés en toute sûreté, tant qu'ils ne sont pas passés, gâtés, etc. (119—121).

(*a*) Comme cette inspection dans la cuisine demande d'être répétée tous les jours, s'il se trouvait dans le navire plusieurs passagers également jaloux de leur conservation, également attentifs, également capables de faire exécuter les lois de la propreté et de la salubrité, ne pourraient-ils pas se partager cette surveillance de manière à ne l'exercer à tour de rôle chacun que 24 heures de suite, tous les trois, tous les cinq, tous les dix jours, etc.?

Cependant la viande fraîche, le poisson qui vient d'être pêché, les légumes et les fruits frais et bien conservés, doivent, autant qu'il est possible, être préférés à ces viandes, à ces poissons salés, séchés, fumés, compris sous le nom de *salaisons*, et qui disposent plus ou moins au scorbut (*a*). Il ne faut user de ces dernières que dans les cas où l'on y est forcé; et dans ces circonstances malheureuses, il faut que ces viandes ou poissons salés soient apprêtés avec beaucoup de légumes, et arrosés de vinaigre ou de suc de citron. En général, la viande et le poisson, même frais, ne doivent jamais être mangés, sans légumes et sans être assaisonnés avec l'un ou l'autre de ces acides. Les légumes et les acides sont de grands préservatifs des maladies que l'on gagne à la mer; et ce sont des remèdes contre le *scorbut*, lorsqu'on n'a pas su le prévenir (44). Au reste, le plus sûr est de manger peu de viande, peu de poisson, et de vivre en grande partie d'herbages, de racines, de fruits, etc.

234. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit sur l'eau, le vin et les autres boissons fermentées (139—147). Nous dirons

---

(*a*) *Discours à la Société royale de Londres*, par le Dr. PRINGLES.

seulement

seulement que la bière, et la boisson faite avec la *drêche* (46), paraissent très-convenables : cette dernière étant un excellent anti-scorbutique (218). Mais quelle que soit celle qu'on a adoptée, nous recommandons de boire modérément. Le relâchement des fibres, dû à l'air humide de la mer (192), qui nous a fait désapprouver le thé à déjeûner (229), défend également la trop grande quantité de boisson. Quand on boit inconsidérément, même en mangeant, on noie ses alimens, et on prive l'estomac et les intestins des forces dont ils ont besoin pour la digestion. La règle générale est de ne boire qu'autant qu'il est nécessaire pour humecter les alimens, et prévenir la sécheresse de gosier qu'occasionnerait la mastication dont le mouvement presse et exprime sans cesse les glandes salivaires. Si l'on a l'habitude du vin, on peut, à la fin du dîner, se permettre un ou deux verres de bon vin vieux de Bourgogne ou de Bordeaux. Quant au café et aux liqueurs, ils ne sont pas plus nécessaires ici que sur terre (146 et suiv.).

ARTICLE II.

Des suites dangereuses de la boisson après le repas.

235. On va nous trouver bien sévères, et ceux qui sont dans l'usage de rester à table quand le repas est fini, pour y boire du vin jusqu'à satiété, à la mode anglaise, ne nous pardonneront pas de venir blâmer leurs plaisirs, et de les engager à se priver de pareilles jouissances. Cependant il est évident pour tous ceux qui sont susceptibles de quelque réflexion, que le vin, même de la meilleure qualité, introduit ainsi sans mesure dans un estomac plein d'alimens, peut y occasionner les plus grands ravages. Car tout ce qui entre dans l'estomac, à moins qu'il ne soit rejetté par le vomissement, doit y digérer. Or nous avons vu que ce viscère était empêché dans ses fonctions, dès qu'il était rempli, distendu, etc. (146).

236. Qu'on se représente donc les dangers que court une société d'hommes, autour d'une table couverte de bouteilles qu'ils s'occupent d'autant plus volontiers de vider, qu'ils prétendent n'avoir rien de mieux à faire. Ceux qui ont mangé modérément soutiendront cette

lutte avec calme jusqu'à ce que la raison les abandonne (93, note) : les autres seront tourmentés, dès les commencemens, par des rapports, des hoquets, et une plénitude douloureuse, qui, accompagnée de l'ivresse, ne se terminera que par le vomissement, ou par tous les symptômes de l'*indigestion*. Quel est l'homme qui de sang-froid peut se déterminer à tomber dans de pareils excès ? Cependant ces excès si communs, et toujours suivis d'accidens plus ou moins funestes (238), ont des suites encore plus fâcheuses sur mer, où le moindre dérangement de la santé donne plus de disposition à gagner les *fièvres* et le *scorbut*, qui semblent être toujours là en embuscade pour vous saisir à la moindre faute que vous faites contre les loix de la tempérance. Ce que nous disons ici du *vin*, doit s'entendre également du *punch*, de la bière forte, et de toutes les autres boissons spiritueuses.

237. Mais on n'est pas moins coupable de passer la soirée autour d'une table de thé. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs (*a*) sur les dangers du *thé*, et en général des boissons aqueuses chaudes. Nous nous

---

(*a*) *Médecine domestique*, tom. I, chap. III.

permettrons seulemement d'observer que se gorger d'un pareil liquide quelques heures après le repas, au moment où la digestion n'est pas encore achevée, c'est vouloir en détruire tous les effets. Car cette boisson, en ce qu'elle est chaude, émousse l'action des organes qui doivent pomper les sucs nutritifs, et les déposer dans toute l'habitude du corps pour en réparer les pertes ; et en ce qu'elle est aqueuse, elle peut délayer le chyle à un tel degré, qu'il ne transmette plus que de l'eau dans le torrent de la circulation.

238. Presque tous les buveurs et buveuses, car beaucoup de femmes ont l'habitude du thé, s'excusent ou croient s'excuser en disant qu'ils ne soupent point. Parce que plus ou moins de verres de vin ou de tasses de thé, en lestant ou gonflant l'estomac, retardent la sensation de la faim, ils s'imaginent qu'ils ont satisfait au besoin de manger, et ils vont se coucher, se félicitant d'avoir sauvé un repas. Sans doute que ceux qui boivent ainsi du vin (235), ne pourraient pas souper ; ils ont plus besoin de dormir. D'ailleurs on ne peut nier que le vin ne nourrisse. Les grands buveurs mangent peu, et les ivrognes presque point. Mais ce serait se tromper grossièrement, que de croire qu'on peut vivre de vin, sans

aucune espèce d'alimens solides. Qu'on examine attentivement ces gens-là, on verra qu'ils ne sont jamais sans fièvre, qui peu-à-peu les conduit à des maladies de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate, des poumons, etc., dont ils ne guérissent point : aussi meurent-ils en peu de temps.

239. Mais le thé ne nourrit point : ce n'est véritablement que de l'eau chaude plus ou moins teinte ; car la partie aromatique y est en si petite quantité, qu'elle peut être comptée pour rien ; elle ne serait pas d'ailleurs sans danger à plus forte dose. Le thé n'offre donc point la ressource qu'on retrouve dans le vin, tout dangereux qu'il soit. Si, lorsque l'estomac en est rempli, il ne fait plus sentir le besoin de manger, c'est qu'il est gonflé, distendu, et occupé à se débarasser de cette quantité de liquide. Mais comme la faim n'a pas été satisfaite par des substances qui nourrissent, elle se réveille après un temps plus ou moins long, et se manifeste par un sentiment profond de besoin, qui, s'il se renouvelle souvent, constitue une affection douloureuse de l'estomac et des entrailles, accompagnée bientôt d'une foule de symptômes nerveux, tels que les *vents*, les *spasmes*, etc.

240. Cette manie de boire est donc perni-

cieuse ; la nature n'a pas conformé l'homme pour un pareil regime : elle n'a donné à son estomac qu'une petite capacité, elle a donc voulu qu'il renouvellât ses repas souvent : par exemple, toutes les cinq ou six heures, le temps du sommeil excepté, car le sommeil nourrit. C'est donc aller contre ses vûes que de faire un seul repas dans les 24 heures (*a*). Les personnes jalouses de leur santé doivent donc manger peu à-la-fois et souvent, ou toutes les fois que l'estomac le demande : par ce moyen les vicères ne sont point fatigués, et la disgestion se fait sans qu'on s'en apperçoive. Cependant trois repas par jour paraissent être le nombre qui convient à l'homme fait ; car les enfans, les nourrices, les femmes délicates et les convalescens, ont besoin de manger plus souvent.

241. Qu'on soit donc persuadé que boire

(*a*) Les animaux qui peuvent s'abstenir longtemps de boire et de manger, sont conformés en raison de cette faculté. Le chameau, par exemple, a un estomac de plus que les autres ruminans ; et ce 5[e]. estomac, qui est d'une grande capacité, lui sert de réservoir pour contenir l'eau qu'il peut boire en très-grande quantité. (*Histoire naturelle de* BUFFON).

n'est pas manger, et sur-tout que l'eau chaude bien loin de nourrir ne fait que relâcher et affaiblir; voilà en effet pourquoi elle est si utile dans la plupart des maladies aiguës, et dans un grand nombre de maladies chroniques. Elle ne convient donc qu'à des malades, et elle rend malades les gens en santé, qui éprouvent le besoin d'être nourris et reconfortés.

242. Quand on a cessé de manger, il faut cesser de boire: ce que l'on boit au delà est superflu, et ne peut être qu'en petite quantité, comme un ou deux verres (234); nous en avons dejà fait sentir la raison (235 et suiv.). Nous ajouterons seulement que la digestion, pour qu'elle se fasse bien, lentement, et de la manière la plus utile, demande que l'estomac soit laissé tranquille; il est rare qu'elle ait ces caractères pour peu que le repas soit prolongé. Il n'est personne qui n'ait observé qu'un long dîner est suivi de rapports, de vents, etc.: cela tient à ce que dans ces sortes de repas, la disgestion ne se fait pas d'un seul jet, si l'on peut s'exprimer ainsi; elle commence au premier repos du dîner, et recommence à tous ceux que l'on observe ensuite; mais aussi elle est interrompue à toutes ses reprises. Qu'on juge de ce qu'il doit résulter

de ces verres de vin, de punch, etc, de ces tasses de thé, qu'on introduit dans l'estomac plein d'alimens, et dont la disgestion est souvent dejà commencée et recommencée; le travail de l'estomac cesse pour recevoir ces nouvelles substances, et tant que l'on continue de boire, il est alternativement repris et suspendu : ajoutez à cet inconvenient celui d'introduire une si grande quantité de liquide dans la masse alimentaire (237).

243. En général, il ne faut jamais boire entre les repas; ce précepte est fondé sur l'expérience. Ces gens qui sont toujours altérés, se trouvent rarement bien de la bière, du cidre, de la limonade, etc., qu'ils prennent dans l'après midi, quelque petite qu'en soit la quantité, sur-tout s'ils ont un peu dîné, ou si le temps depuis le dîner n'a pas été assez long pour que la digestion soit achevée. J'ai vu beaucoup d'incommodités et de mauvaises disgestions, qui ne tenaient qu'à cette cause. Qu'au sortir de table l'on se comporte comme nous l'avons déjà dit (207). Si l'on est susceptible d'application après le repas, qu'on se livre à ses travaux habituels; ou enfin, qu'on s'occupe de quelque manière que ce soit (225 et suiv.), et l'on ne pensera pas à boire : on y pensera d'autant moins, que pendant le dîner

on aura observé plus strictement les lois de la tempérance.

244. Quand on a dîné modérement, et que l'on n'a bu ni vin, ni punch, ni thé dans la soirée, l'heure du souper étant arrivée, on a faim, et il faut la satisfaire; mais comme le souper précéde de peu d'instans celui de se coucher, on sent qu'il faut que ce repas soit léger. Un ou deux plats de légumes, avec quelques fruits, voilà ce dont il doit être composé; car c'est assez de manger de la viande ou du poisson une fois par jour, sur-tout à la mer : quant à la boisson, nous renvoyons au (N°. 234).

245. Aussi-tôt après le souper, on s'occupera de son lit. Nous avons dit (205) que le matin il fallait ouvrir la porte et les fenêtres de la chambre ou du cabinet, et découvrir le lit dès qu'on en était sorti : mais l'on a vu aussi qu'une des qualités de l'air de la mer était d'être humide, (192) : il suit que le lit et toutes les parties qui le composent doivent être humides, puisqu'ils ont été exposés toute la journée à un pareil air; aussi ne suffirait-il pas de bassiner les draps (167 et suiv.), il faut absolument les faire sécher, ainsi que les couvertures et les matelats, et l'on ne peut y parvenir qu'en les mettant vis-à-vis un bon feu pendant un temps suffisant (169).

246. Il suit encore de la qualité humide de l'air de la mer, que la meilleure chambre à coucher d'un navire est la chambre commune, dans laquelle il y a du feu depuis le matin jusqu'au soir, et souvent toute la nuit : car le feu est le seul moyen de prévenir les effets funestes de cette humidité (157); il a en outre la propriété de purifier cet air, en consommant les miasmes morbifiques qui circulent avec lui dans toutes les parties du vaisseau (217); voilà pourquoi nous avons conseillé, supposant qu'on fût obligé d'occuper une chambre sans feu, ou un cabinet, d'y faire passer, dès le matin, un réchaud de feu (205); et si l'on est en effet forcé, par les circonstances, de coucher dans de pareils réduits, on ne pourra se dispenser d'y faire porter de nouveau du feu le soir, pour non seulement en purifier l'air, mais encore le sécher autant qu'il est possible.

247. Le linge, que le navigateur met le soir, comme celui qu'il prend le matin, doit être bien sec; il faut donc le faire secher avec toutes les parties du lit : il en est de même de chacun de ses habits, devant être tous humides, puisqu'ils sont tous exposés au même air (192). Au reste, nous renvoyons aux (N. 208 et suiv.) qui traitent de la propreté, et des

moyens de se préserver des maladies lorsqu'il en regne dans le vaisseau : nous supposons le passager attentif et jaloux de sa conservation : nous n'en dirons pas davantage.

248. Le moment de se mettre au lit étant donc arrivé, il n'a plus qu'à se coucher. Mais, autant qu'il est possible, qu'il s'endorme au milieu d'idées gaies et agréables, et il s'éveillera le lendemain matin, frais, dispos et en état de remplir toutes les fonctions dont il est capable, et par-là d'échapper à toutes les maladies auxquelles il est en butte et dont nous venons d'exposer les causes.

249. Cependant, ne pouvant présumer que nous serons assez heureux pour voir tous ceux des voyageurs qui prendront la peine de lire cet ouvrage, porter l'attention jusqu'à prévenir sur terre ou sur mer tous les maux dont-il sont environnés, nous allons, partie suivante, décrire les accidens & les maladies qui peuvent survenir, et donner le traitement qui convient à chacun d'eux.

TROISIÈME PARTIE.

Des moyens de remédier aux accidens et aux maladies auxquels on est exposé pendant les Voyages par terre et par mer.

250. Nous venons de parcourir les principales causes de maladies auxquelles peuvent être exposés les voyageurs (52—248), c'est-à-dire, celles de ces causes qui, étant ostensibles, peuvent être éloignées pour peu qu'on veuille s'en occuper; mais, comme nous l'avons déjà observé (53), ces causes ne sont pas les seules qui soient à redouter en voyage.

251. La voiture, les chevaux, le vaisseau, le bateau, la contagion, etc., peuvent donner lieu à des accidens, à des maladies, dont il est impossible de se garantir; parce que l'essieu, les roues, la voiture elle-même peuvent se briser subitement; les chevaux peuvent, par des causes imprévues, ne plus être dociles aux guides et entraîner la voiture; ils

peuvent mordre, donner des coups de pieds: le vaisseau peut être jetté dans une agitation violente qui fasse perdre tout équilibre; il peut choquer un rocher et s'entr'ouvrir, et par conséquent, exiger de la part des passagers des mouvemens extraordinaires, des efforts, des travaux, etc. qui conduisent à des maladies. Le bateau sur lequel on parcourt un fleuve, sur lequel on traverse une rivière, peut trévirer, etc.; enfin, l'on peut passer dans un pays, l'on peut être à bord d'un navire où il règne une maladie contagieuse, etc.

252. La plupart de ces cas sont impossibles à prévoir; les accidens arrivent au moment ou l'on s'y attend le moins: les causes en sont invisibles, il ne pouvait donc pas en être question dans la IIe. Part.; mais nous devons, dans celle-ci, traiter de leurs effets, qui, comme on voit, tiennent d'une manière particulière aux voyages. Pour mettre de l'ordre dans ce qui va suivre, nous diviserons les effets de toutes ces causes visibles et invisibles, c'est-à-dire, les maladies qui en résultent, en *externes*, en *internes*, et en *accidens mortels*. Nous parlerons d'abord des maladies externes, comme plus ordinaires dans les voyages.

SECTION PREMIÈRE.

Des maladies externes.

253. Les maladies externes, qui pour la plupart sont dues à des causes externes, telles que les chûtes, les chocs, les coups, les efforts, la mal-adresse, l'imprudence, la malpropreté, la communication ou la contagion, etc., sont presque toutes susceptibles d'être guéries par des remèdes externes; aussi forment-elles en général le domaine de la chirurgie : mais elles méritent d'autant plus d'attention, que, mal traitées, les plus simples peuvent avoir l'issue la plus fâcheuse.

254. Ainsi la *contusion*, la *piquure*, la *coupure*, qui se présentent sous l'aspect le moins inquiétant, peuvent, par un traitement contraire, entraîner la perte du membre où elles sont situées, et par suite la mort du malade. Il n'est pas rare d'entendre dire que l'on a été obligé de couper une jambe à la suite d'une blessure, que l'on avait dédaignée tant elle était légère; et bien que souvent ces suites malheureuses tiennent à la nature du sang et des humeurs de celui qui

les éprouve, cependant plus souvent encore elles sont dues soit à l'ignorance, soit à la négligence de celui qui se mêle de les guérir; et le voyageur doit d'autant plus y veiller; qu'il aurait la douleur de se voir arrêter dans sa course pour une maladie, qui d'abord lui aurait paru en mériter à peine le nom.

255. Heureusement que ces accidens demandent en général des soins et un traitement si simples et si faciles à mettre à exécution, qu'ils sont à la portée de tous ceux qui sont susceptibles de quelqu'attention. Il ne faut, pour soi, que le désir de ne pas souffrir, et, pour les autres, que la volonté d'obliger. Or, il est impossible qu'en voyage, l'on ne soit mû par l'un ou l'autre de ces ressorts; car, le besoin d'arriver à sa destination ne peut pas permettre que l'on soit indifférent sur ce qui serait capable d'en éloigner l'instant, et les liaisons que l'on forme nécessairement avec ses compagnons, pour peu que le voyage soit long, porte, malgré soi, à aider, à soulager celui ou ceux qui ont besoin des secours qu'il est en notre pouvoir de donner.

Nous supposons que l'on est pourvu des drogues ou d'une partie des drogues qui composent la petite *pharmacie* conseillée (34—35). Nous allons donc entrer en matière.

CHAPITRE PREMIER.

Des Contusions ou Meurtrissures.

256. LES *contusions* ou *meurtrissures* sont si communes et si connues, qu'il est superflu de les décrire. Elles peuvent avoir lieu sur toutes les parties du corps qui peuvent être frappées ou heurtées, et sur lesquelles on peut tomber; mais elles sont plus fréquentes à la tête que par-tout ailleurs. Elles sont susceptibles de différens degrés d'intensité; cependant le plus souvent elles sont simples et superficielles; et, dans ces cas, il n'y a rien ou peu de chose à faire. Il n'en est pas de même de celles qui sont graves, violentes et compliquées; elles demandent tout le savoir du chirurgien le plus expérimenté.

§. Ier.

Des Contusions légères.

257. Les contusions légères se guérissent d'elles-mêmes. La douleur, suite nécessaire de l'attrition, du déchirement, de la rupture des

des vaisseaux, qui ont lieu dans ce cas, se dissipe bientôt; et la peau, de rouge qu'elle est d'abord, devient insensiblement bleue, bleu foncé, ensuite jaune, jaune clair, et finit par reprendre en peu de jours sa couleur naturelle. Mais, pour que la guérison ait une marche aussi régulière et aussi prompte, il ne faut pas s'en mêler; il ne faut pas sur-tout, par des applications mal-entendues, contrarier la nature, qui opère la résorption du sang extravasé (271).

258. Si l'on veut absolument faire quelque chose, parce que la partie affectée est douloureuse, on se permettra seulement de l'étuver avec des compresses trempées, soit dans du *vinaigre* chaud, auquel on a ajouté la 20e. partie d'eau-de-vie, soit dans l'*eau végéto-minérale*, aiguisée de la même quantité d'eau-de-vie, soit enfin dans de l'eau commune, saturée de *sel de cuisine* (*muriate de soude*), autant qu'elle en peut dissoudre. On laissera sur la contusion ces compresses imbibées dans l'une ou l'autre de ces liqueurs *résolutives*, et on les assujétira avec une bande, si la partie en est susceptible; on humectera cet appareil, sans le déranger, le soir, le matin et à la dînée, et bientôt le sang ex-

travasé se résorbant, rentrera dans la circulation.

259. Il y a des *meurtrissures* qui, sans être graves, sont cependant accompagnées de douleurs sourdes et profondes, qu'on augmente par le mouvement. Elles sont ordinairement la suite des chûtes, et elles ont lieu principalement à la tête. Dans ces cas, on se sert des mêmes liqueurs résolutives (258); mais il faut y ajouter la saignée dans la crainte d'un épanchement, ou pour le dissiper, s'il est déjà formé; et cette saignée doit être faite le plus tôt possible, et au plus tard le soir avant de se coucher.

260. Les contusions à la tête sont encore accompagnées assez fréquemment de bosses plus ou moins élevées, tantôt dures, tantôt molles, ce qui tient à la direction du corps qui a frappé : ces bosses ne sont pas bien dangereuses. Celles qui sont dures se guérissent toutes seules, ou par l'application d'une pièce de monnaie maintenue par une bande; on en aide l'effet, si l'on veut, avec des compresses trempées dans une liqueur *resolutive* (258). Mais celles qui sont molles ne cèdent pas aussi facilement : cette mollesse est causée par du sang extravasé qui, lorsqu'il est coagulé à un certain dégré, n'est plus susceptible d'être

résorbé ; il faut donc alors ouvrir cette tumeur : mais cette incision est sans conséquence et ne demande d'autres soins que l'application d'un plumeau de charpie, couvert de *baume de geneviève*, et de compresses trempées dans une liqueur *résolutive* (258), soutenues de quelques tours de bande.

§. II.

Des Contusions compliquées.

261. Mais les *contusions* ne sont pas toutes aussi légères (250) ; lorsque sur terre la voiture verse, ou se brise ; lorsque sur mer le vaisseau est violenté par les vents ou la tempête, si, dans ces cas presque toujours inopinés, l'on n'est point sur ses gardes, on peut éprouver des meurtrissures dont la gravité est en raison de la force avec laquelle on a été jetté, et de la dureté du corps sur lequel on est tombé. On a vu, dans de pareilles circonstances, des personnes perdre la respiration et la connaissance sous le coup ; et les meurtrissures que l'on éprouve alors méritent d'autant plus d'attention, qu'elles peuvent avoir les suites les plus fâcheuses.

262. La première chose qu'il y a à faire, dans ces cas malheureux, c'est de se procu-

rer du repos. Dans le vaisseau, on met le malade sur son lit, et le chirurgien s'en empare (*a*). Sur terre, on se hâte d'avoir un gîte, d'y préparer un lit, et d'appeller le chirurgien le plus instruit du canton. En l'attendant, on tiendra le malade dans la plus parfaite tranquillité, et si la contusion n'est pas compliquée de *plaie*, on se contentera d'y appliquer des compresses de vinaigre chaud, ou d'eau végéto-minérale avec de l'eau-de-vie (258).

263. S'il arrivait que le malade eût perdu connaissance, il ne faudrait pas chercher à lui rappeller le sentiment, en le secouant, en l'agitant. Comme dans ces cas il y a toujours à craindre un épanchement dans la tête, dans la poitrine ou dans le bas-ventre, cette agitation le tuerait en augmentant l'épanchement. Il faut également s'abstenir de lui don-

---

(*a*) S'il n'y a pas de chirurgien dans le vaisseau, ce qui arrive communément aux vaisseaux marchands, comme dans ces circonstances rien ne peut suppléer à la saignée, et aux incisions dont nous allons parler (264—267), nous ne voyons d'autre parti à prendre que de faire relâcher dans quelques villes, pour mettre le malade entre les mains d'un homme de l'art.

ner du vin, de l'eau-de-vie, de l'eau de Cologne, etc.; toutes ces liqueurs spiritueuses sont nuisibles : tout ce dont il a besoin pour le moment, c'est d'être saigné.

264. Pour qu'il survienne de pareils accidens, il faut que la chûte ou le coup ait été bien grave, et alors le traitement de la meurtrissure a besoin de toute l'expérience d'un habile chirurgien, à qui il faut s'en rapporter. Nous ne nous étendrons pas sur ce qu'il doit faire; nous prévenons seulement, qu'indépendamment des saignées répétées selon l'urgence des cas, il est encore souvent nécessaire d'ouvrir la contusion; et il ne faut pas que l'homme de l'art soit contrarié dans une opération qui devient indispensable, lorsque le sang épanché et infiltré dans la partie contuse se coagule, et forme une tumeur dure, qui pourrait avoir des suites funestes. Il faut même que l'ouverture soit grande, proportionnée à la tumeur et à la partie affectée, afin que l'humeur qui, pour l'ordinaire, est semblable à de la lie *de vin*, puisse s'écouler en entier, et que le dégorgement des parties voisines se fasse avec facilité (*a*).

(*a*) *Médecine opératoire*, par le C. SABATIER, tom. III, pag. 352.

265. Si la *contusion* est compliquée, c'est-à-dire, s'il y a *plaie*, ou perte de substance, fracture ou brisement d'os, ce qui peut arriver à la suite d'un coup de feu, il faut de même et à plus forte raison s'en rapporter au chirurgien instruit, qui ne fera d'ouvertures qu'autant qu'il sera nécessaire pour s'assurer de la nature du mal. S'il y a *fracture* d'un os, mais sans *plaie*, sans escarre, il est possible de rapprocher les extrémités de cet os, de les remettre dans leur situation naturelle, et de les y maintenir par des compresses et des bandages, comme une *fracture simple* (319), sans être obligé d'y faire d'incision. Alors on fomente continuellement l'appareil avec le vinaigre et l'*eau-de-vie* (258), et la guérison vient promptement.

266. Mais s'il y a *plaie* ou escarre, qui tend toujours à la *gangrène* (389), car dans ces cas, sur-tout lorsque le désordre provient d'une arme à feu, la *plaie* ne ressemble à aucune autre, il est de toute nécessité de séparer l'escarre des parties saines et d'y faire de profondes incisions. Les chairs qui ont été meurtries, dit le citoyen SABATIER, sont en partie désorganisées, quelquefois elles le sont en entier. Alors il ne s'agit pas de rapprocher les bords ou les lèvres de la plaie ; il faut fa-

voriser la suppuration qui doit s'établir, par des applications émollientes et légèrement résolutives (tels que des cataplasmes de mie de pain et d'infusion de camomille, adoucie avec du lait); secondées du repos, du régime et de la saignée, pour peu que l'engorgement soit considérable, et qu'il soit accompagné de douleurs et de fièvre (*a*).

267. Et si sous cette escarre il y a des os brisés en éclats, comme cela peut arriver; si le corps qui a frappé s'est brisé dans les chairs et y a déposé des fragmens, ou s'il y a introduit des débris de vêtemens, etc., non-seulement il est nécessaire d'inciser, de débrider, mais encore d'y introduire le doigt, pour en retirer tous ces corps étrangers. Autrement on ne parviendrait à la guérison que par des *abcès*, qui ne viennent pas toujours à temps, et qui eux-mêmes sont difficiles à guérir. Mais après ces opérations, il ne faut que des remèdes très-simples. Le *baume de genevième* (*b*), étendu sur un plumaceau de char-

(*a*) *Médecine opératoire*, tom. *id.*, pag. 353.

(*b*) On nous verra prescrire souvent le *baume de genevième*, et très-peu ou point les autres onguens ou emplâtres, si vantés dans les livres, et dont

pie et recouvert par les *cataplasmes* (266) suffit; et la nature, aidée de cette manière,

---

les boutiques des apothicaires sont pleines. Nous devons compte de cette conduite. Il faut d'abord que l'on soit bien persuadé que c'est la *nature qui guérit les plaies*, c'est-à-dire, que la *cicatrisation* ou la réunion des lèvres d'une plaie, est l'ouvrage de la nature seule, ainsi que nous l'observerons (270); et que les onguens, les emplâtres, quels qu'ils soient, ne contribuent en rien à leur guérison, si ce n'est à les défendre du contact et des impressions de l'air, et à les tenir mollement. Or, un peu de charpie sèche, recouverte d'une compresse, imprégnée d'un peu de baume de geneviève, remplit parfaitement ces indications.

Mais, demandera-t-on, pourquoi prescrire ce baume de préférence aux autres onguens, puisque vous dites qu'ils sont tous sans vertu pour la cicatrisation? 1°. C'est qu'il remplit tout aussi bien qu'un autre l'indication de garantir la plaie des impressions de l'air; 2°. c'est que dans les plaies qui cessent d'être simples, par la qualité des humeurs du malade, ou par toute autre cause, et qui se convertissent en *ulcères*, circonstances où la nature a nécessairement besoin d'aide, ce baume a des propriétés que l'expérience nous a prouvé ne pouvoir être remplacées par aucun autre. Telles sont les raisons qui nous ont porté à le faire entrer dans la petite *pharmacie* que nous avons conseillée (34—35), et qu'il ne fallait pas grossir inutilement.

opérera la guérison dans le temps, en faisant sortir la partie ou les parties de l'os qui ont été brisées.

Voici la recette du *baume de geneviève*, tirée de la *Médecine domestique*, tom. V, table.

Prenez d'*huile fine d'olive*, 15 hectogrammes (3 *livres*).

de *cire jaune neuve en morceaux*, d'*eau de rose*, } de chaque 2 hectogrammes ½ (demi-livre).

de *bon vin rouge*, 15 hectogrammes (3 livres) ou 1 litre ½ (3 chopines).

de *santal rouge en poudre*, 5 décagrammes (2 onces).

Mettez le tout dans une terrine de terre vernissée, de la capacité d'environ cinq ou six pintes. Laissez bouillir pendant une demi-heure, remuant toujours la matière avec une spatule de bois. Ce temps expiré, ajoutez :

de *térébenthine de Venise fine*, 5 hectogrammes (une livre).

Incorporez bien le tout avec la spatule pendant une ou deux minutes.

Retirez le vaisseau du feu ; et quand le baume sera un peu refroidi, jettez-y :

de *camphre en poudre*, 8 grammes (2 gros).

Mêlez bien avec la spatule.

Coulez ensuite à travers un linge dans un autre vaisseau ; laissez reposer jusqu'au lendemain. Lors-

268. Nous disons *dans le temps* : car cette opération de la nature, qu'on appelle *exfoliation*, est souvent très-lente, et peut même demander plusieurs années avant que d'être achevée, et il n'y a pas de moyens certains de la hâter. Delà, il arrive qu'on prend souvent les ulcères, qui succèdent à ces plaies, pour des symptômes de quelques maladies, telles que les *écrouelles*, etc. Dans cette situation, le malade est fatigué de toutes sortes d'avis : chaque personne propose un remède : tous sont mis tour-à-tour en usage, jusqu'à ce qu'enfin l'ulcère, empoisonné pour ainsi dire par une foule de remèdes opposés, devienne absolument incurable. Le seul parti qu'on puisse prendre pour guérir ces sortes de maux, dit le D[r]. *Buchan*, est d'empêcher que la constitution du malade ne souffre, ou

---

qu'il sera figé, faites de profondes incisions, en forme de croix, dans le *baume*, avec la spatule, pour en retirer le liquide qui se sera déposé dans le fond. Mettez enfin dans un pot de faïance, pour le conserver.

Au reste, nous ne nous opposons pas à ce qu'on emploie l'onguent de la mère, l'onguent basilicum, etc. ; mais nous demandons qu'on n'y mette pas plus de confiance qu'ils n'en méritent.

de la vie renfermée qu'il est obligé de mener, ou des remèdes contraires dont il pourrait faire usage (*a*). Aussi, dans tous les cas exposés (264 et suiv.), le chirurgien a-t-il soin de faire observer un régime exact au malade, à qui il ne permet de manger que des alimens doux, légers et rafraîchissans, et de ne boire que du petit-lait, ou plutôt de *l'oxymel.*

269. D'après ce qui vient d'être dit dans ce chapitre, il est clair que les voyageurs sont rarement dans le cas d'interrompre leurs courses pour de simples *contusions*, puisqu'en général elles se guérissent d'elles-mêmes, ou que les remèdes qu'elles exigent, se réduisent le plus souvent à des applications *résolutives*, qu'on peut très-bien faire en route (258). Quand elles demandent la saignée ou une simple incision, elles peuvent encore ne rien déranger dans le voyage (259 — 260). Les contusions qui exigent qu'on le suspende, sont donc seulement celles désignées (261), parce qu'elles demandent du repos (262), et des incisions pour prévenir la suite des épanchemens (263 — 264). Heureusement qu'elles sont très-rares.

(*a*) *Médecine domestique*, tom. III, pag. 361.

270. Mais il ne faut pas que la crainte d'un danger imaginaire, ou le désir d'avancer la guérison, vienne, par des onguens ou des emplâtres inutiles ou pernicieux, et que, par une fatalité dont on ne peut se rendre raison, on voit tous les jours être conseillés par les personnes les mieux intentionnées ; il ne faut pas, dis-je, que pareilles imaginations viennent entraver la marche de la nature, qui est toujours là, et qui, dans toutes les maladies externes ou internes, travaille toujours à guérir par des moyens qui lui sont propres, et que nous ne pouvons pas toujours imiter. Par exemple, dans les meurtrissures, le sang extravasé sous la peau rentre dans la circulation de la manière qu'il plaît à la nature; mais toujours de la manière la plus avantageuse, puisqu'il n'en reste aucune trace.

271. Or, l'art n'a jamais pu faire cette opération plus promptement ni plus sûrement. On peut essayer de calmer l'irritation ou les douleurs de la peau, et de donner un peu de ton à la fibre amortie; mais la *résorption du sang* (257), comme l'*exfoliation des os* (268), comme la *cicatrisation* des plaies (267, note), sont l'ouvrage de la nature seule. La perfection de l'art consiste jusqu'ici à écarter les obstacles qui pourraient s'opposer à ses opé-

rations ; ce que l'on fait par les saignées et les incisions (259 — 264) ; et on ne doit pas vouloir faire davantage. Il est donc toujours inutile et souvent dangereux d'appliquer des emplâtres ou des onguens sur les meurtrissures simples (257 — 259) ; car on court les risques de susciter une *plaie* où il ne devrait pas y en avoir, et cette plaie continuant d'être mal traitée, peut se convertir en ulcère, qui peut-être deviendra incurable (268) : il n'est personne qui n'en puisse présenter des exemples. Le voyageur qui a un si grand besoin de la santé, et qui n'a pas de temps à perdre, se gardera donc de tous remèdes, autres que ceux que nous lui indiquons (258 et suiv.), et il n'appellera des secours que dans les cas exposés (261 — 268).

CHAPITRE II.

Des Plaies ou Blessures.

272. On sait qu'on donne le nom de *blessure* ou *plaie* à toute division récente de la peau, ou de partie molle, accompagnée d'effusion de sang, n'importe par quel instrument elle a été faite. Ainsi une *écorchure*, une *égratignure*, une *déchirure*, une *piquure*, une *coupure*, etc., sont autant de *plaies*, qui sont plus ou moins dangereuses, relativement à l'instrument qui a frappé, à la force avec laquelle il a été dirigé, et à la partie ou aux parties qui ont été blessées. Aussi y a-t-il des *plaies* dont la mort est une suite inévitable, telles sont celles du *cervelet*, du *cœur*, etc.; tandis qu'il y en a d'autres qui ne demandent aucune sorte de traitement, comme certaines *coupures*, certaines *piquures*, etc. Nous ne devons traiter ici que des *plaies* superficielles ou peu considérables, qui sont en effet les plus fréquentes en voyage. Nous indiquerons seulement ce qu'il convient de faire aux *plaies* graves et profondes; parce que, dans ces cas,

il faut appeler un chirurgien et s'en rapporter absolument à son expérience.

§. Ier.

Des plaies surperficielles, telles que les égratignures, les écorchures, etc.

273. Les *écorchures*, les *égratignures*, les *déchirures*, etc., si fréquentes aux mains, aux jambes, etc., sont toutes des *plaies* superficielles, qui se guérissent en général d'elles-mêmes, à moins qu'on ne les irrite par des applications toujours contraires, parce qu'elles sont inutiles. Alors on voit survenir une *inflammation*, qui ne peut se terminer sans *suppuration*, et qui convertit la *plaie* en *ulcère*; et, dans ce cas, il faut tout le savoir d'un homme de l'art, qui souvent a bien de la peine à triompher des obstacles qui s'opposent à la guérison. Lorsque les *plaies*, dont il est question, ont une certaine étendue, comme les écorchures que se font ceux qui commencent à monter à cheval, la seule chose qu'il y ait à faire, après avoir éloigné la cause, c'est-à-dire avoir cessé de monter à cheval pendant quelques jours, est de les laver avec de l'*eau végéto-minérale* (258), et de les couvrir de compresses imbibées de cette eau, ou de papier

brouillard, imprégné d'un peu de *baume de genevièvе* (267 note); au bout de quelques jours il n'y paraît plus.

274. Si c'est une des jambes qui ait été écorchée, déchirée, etc. il faut, tout en continuant le même traitement, s'arranger pour que dans la voiture, ou dans le navire, elle soit toujours placée horizontalement, cette position est plus importante qu'on ne le pense. Les maux de jambes sont en général plus longs à guérir que ceux des autres parties du corps, parce que, le plus souvent, dans une situation perpendiculaire, les vaisseaux de la jambe se chargent d'une plus grande quantité de fluides qui, chez certains sujets, se convertissent facilement en humeurs, etc.

§. II.

Des piquures, des coups d'épées, etc.

275. Les *piquures*, ou les *plaies* faites par des instrumens pointus, peuvent n'entraîner aucune suite, ou en avoir de très-facheuses, si elles intéressent les nerfs, ou donnent lieu à quelqu'épanchement dans le trajet des parties qu'elles parcourent. Si elles ne causent pas de douleur, les moyens sont les plus simples; les applications *résolutives* et émollientes conseillées

seillées (258), aidées du regime, suffisent pour les guérir. Cependant il est souvent nécessaire d'employer la saignée, sur-tout si l'instrument a pénetré, et si la *plaie* a peu saigné : on la fera faire le soir avant de se coucher (259).

276. Les *piquures* aux doigts, auxquelles les femmes sont si sujettes, peuvent conduire à des *panaris*, qui demandent des incisions, lesquelles ne peuvent être faites que par un chirurgien (368—376). Cependant on pourrait prévenir ces opérations douloureuses et les accidens qui les nécessitent, si, immédiatement après la *piquure*, on plongeait le doigt mlade dans l'eau bien chaude ; si on l'y maintenait pendant quelque temps, comme une demi-heure, en renouvelant l'eau chaude, et si on répétait ce bain local plusieurs fois dans les 24 heures : ces lotions sont sur-tout utiles lorsqu'il y a engourdissement ou stupeur le long des nerfs interéssés.

277. Lorsque la *piquure* devient très douloureuse, et que les moyens indiqués (275—276) n'ont pas prévenu la tuméfaction, la fièvre et tous les autres symptômes d'une inflammation violente, dans ce cas il faut séjourner, et faire venir un chirurgien qui incisera ou cauterisera selon le besoin ; et qui, pour aider à supporter la violence des douleurs de l'opé-

ration, n'oubliera pas de prescrire un calmant, comme 10 ou 12 gouttes de *laudanum* dans une cuillerée d'eau de fleurs d'orange et autant d'eau commune.

278. Les piquures qui sont faites par des coups d'épée, de dard, de stylet, de poignard etc., sont en général dangereuses, et souvent mortelles. La cause du danger, quand elles ne tuent pas, est qu'elles sont pénétrantes, et que le sang, au lieu de couler en dehors, coule en dedans. Il faut donc, dans ces cas, beaucoup saigner, pour prévenir l'effet des épanchemens; et lorsque l'instrument a atteint quelque tendon, quelqu'aponevrose, etc. il faut inciser, dilater, etc. Le seul parti est donc encore de se mettre entre les mains d'un homme de l'art.

§. III.

Des plaies par incision, ou coupures.

279. Les *plaies* par incission, c'est-à-dire les *coupures*, sont simples, composées ou compliquées. Elles sont *simples*, lorsqu'elles ne présentent d'autre indication, que la *réunion* des lèvres ou des bords qu'a formés l'instrument tranchant; on dit qu'elles sont *composées*, lorsque les parties divisées sont de nature

différente ; et *compliquées*, lorsqu'elles sont accompagnées de quelqu'autre maladie, ou d'accidens graves. On sent que nous ne pouvons nous occuper que des premières, qui, superficielles ou profondes, se guérissent toutes de la même manière, c'est-à-dire par la réunion, laquelle se fait d'elle-même, lorsque la plaie simple est légère ; tandis qu'elle demande les secours de l'art, quand elle est profonde ou étendue.

280. Voici la marche que suit la nature dans la guérison d'une *plaie simple*, abandonnée à elle-même. » Les vaisseaux sanguins, immédiatement après leur division, » saignent, et continuent de saigner jusqu'à ce » que, se contractant et se retirant dans la *plaie*, » leurs éxtrèmités se trouvent fermées par le » sang coagulé. L'*hémorrhagie* ou l'écoulement » du sang étant arrêté, on commence peu de » temps après, environ 24 heures, à appercevoir un peu de matière séreuse, claire. » Un ou deux jours après, elle augmente en » quantité ; elle devient épaisse et prend une » odeur désagréable. Elle reste dans cet état » deux ou trois jours, sans éprouver de grands » changemens. Au bout de ce temps, elle devient encore plus épaisse, et l'odeur n'a plus » rien d'offensant. Quand le fond de la plaie

» s'emplit par les petites excroissances de chair » qui y naissent et s'y accumulent, la matière » diminue en quantité, et continue de dimi- » nuer insensiblement jusqu'à ce que la plaie » soit entièrement fermée ». SHARP (*a*).

281. Cette marche est celle de toutes les *coupures* qui se guérissent d'elles-mêmes, et dont la réunion n'est pas contrariée par un traitement mal entendu ; car on les laisse rarement à la nature : le plus souvent on les enveloppe d'emplâtres ou d'onguens, toujours vantés, mais toujours inutiles et quelquefois dangereux, donnant lieu à des accidens qui conduisent à des ulcères difficiles à guérir, lorsqu'ils ne sont pas incurables. S'il faut faire quelque chose pour une coupure simple et peu profonde, voici comment l'on doit s'y prendre.

282. Lorsqu'on s'est coupé, ou que l'on a été frappé par un instrument tranchant, de manière qu'il en résulte une incision plus ou moins longue, n'importe sur quelle partie du corps, il faut laisser saigner la plaie ; et si le

---

(*a*) *Observations sur les abcès et les plaies*, etc., par CLARE, pag. 148, étant ensuite de sa *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, trad. de l'anglais.

sang ne coule pas ou coule peu, la faire saigner en pressant les deux côtés de la partie coupée. Ensuite on la lave avec de l'*oxycrat*, c'est-à-dire de l'eau et du vinaigre. On rapproche les lèvres de la plaie, de manière qu'elles soient en contact l'une avec l'autre, et on les maintient dans cet état avec un peu de *taffetas d'Angleterre*, ou, si la plaie a quelque longueur, avec un peu d'*emplâtre agglutinatif*. On met par-dessus un linge, que l'on assujettit par le moyen d'une bande. On laisse le tout, sans y toucher, jusqu'à ce que la plaie ne fasse plus sentir de douleur ni de cuisson; alors la cicatrice est faite et la coupure guérie.

283. Lorsqu'il y a plusieurs vaisseaux sanguins, quoique peu considérables, de coupés, la *plaie* donne quelquefois beaucoup de sang; aussi-tôt le malade s'effraye, et les assistans alarmés courent par-tout, cherchant des remèdes qui, mal choisis, peuvent amener les plus grands désordres. En général il est avantageux qu'une plaie saigne, et tant que le blessé n'est pas affaibli du sang qu'il perd, il faut le laisser couler. Mais dès qu'il se manifeste de la faiblesse, on plonge la partie coupée dans l'*oxycrat* (282) froid; ou si elle n'en est pas susceptible, on la lave avec ce même *oxy-*

crat, et on réitère sans cesse ces lotions : peu-à-peu le sang cesse de couler et finit par s'arrêter. Alors on rapproche les bords de la plaie, et on les maintient en contact par les moyens ci-dessus (282).

284. Cependant si la *plaie* est très-longue, au lieu de taffetas d'Angleterre ou d'emplâtre agglutinatif, qui ne suffirait pas, on a deux bandelettes de linge un peu plus longues que la plaie, et larges d'un décimètre (3 ou 4 pouces). On fixe des fils sur les bords de ces morceaux de linge, par lesquels ils doivent se regarder. On les couvre d'emplâtre agglutinatif, et on les applique sur la peau, aux deux côtés et à peu de distance de la plaie, dans sa longueur, de manière qu'ils y soient bien collés. On rapproche ensuite les lèvres de la plaie, ou on les fait tenir rapprochées par quelqu'un. On met sur toute la longueur de la plaie un plumaceau de charpie, chargé de *baume de Geneviève* (267, note), et on noue les fils pardessus le plumaceau, en faisant d'abord un nœud simple, puis une rosette. On couvre le tout de compresses, que l'on maintient par des bandes.

285. Si le sang ne s'arrête pas par le moyen de l'*oxycrat* (282), on a recours à l'*agaric de chêne*, ou à l'*amadoue*, que l'on trouve par-

tout : on en coupe des morceaux proportionnés à la grandeur de la plaie, mais plus larges et plus longs les uns que les autres. On place d'abord le plus étroit sur l'ouverture de la plaie, de manière à la boucher entièrement. On place un second morceau, mais un peu plus large et plus long sur le premier, et un troisième encore plus large et plus long sur le second. On couvre le tout avec des compresses qu'on maintient en respect au moyen d'une bande. On n'y touche pas pendant 48 heures. Alors l'agaric ou l'amadoue ne tiennent plus à la plaie. On les retire : on met sur la plaie un plumaceau imprégné de *baume de Geneviève* (267), et par-dessus des compresses et une bande. On panse toutes les 24 heures, jusqu'à parfaite guérison.

§. IV.

Des plaies pénétrantes ou composées.

286. Lorsque la blessure penètre dans une des cavités, comme la poitrine, le bas-ventre etc., ou lorsqu'un ou plusieurs gros vaisseaux sanguins ont été incisés, la *plaie* est *composée* (279. Il faut sur le champ appeller un chirurgien expérimenté, qui travaillera à prévenir les suites des épanchemens ordinaires dans ces cas,

et toujours si redoutables. Mais l'hémorrhagie peut être tellement considérable, que si on ne l'arrête pas très-promptement, le malade meurt, même avant l'arrivée du chirurgien, quelque peu éloigné qu'il soit; dans ces cas fâcheux les assistans peuvent être utiles.

287. Il faut d'abord maintenir le blessé dans le repos le plus parfait: ensuite, si la blessure est au bras, à l'avant-bras, à la jambe ou à la cuisse, on applique une forte ligature un peu au-dessus de la plaie. Les chirurgiens emploient dans cette intention un instrument appellé tourniquet, que l'on peut imiter de la manière suivante : on prend une bande, ou une jarretière la plus large que l'on peut se procurer, et assez longue pour faire plusieurs tours; on la roule au dessus de la plaie, à un ou deux pouces de distance, et l'on fixe les deux bouts par un nœud, mais assez peu serré pour introduire entre la peau et la bande un étui, une gaîne de couteau, ou mieux un petit rouleau de bois. Alors on tourne comme font ceux qui assujétissent des ballots de marchandises sur les voitures, et on tourne jusqu'à ce que le sang ne coule plus. Mais il faut prendre garde de tenir trop long-temps la partie serrée; une pression aussi considérable occasionnerait bientôt une inflammation qui dégé-

nérerait immédiatement en *gangrène*; il faut donc, dès que le sang est arrêté, desserrer graduellement la bande.

288. Si la partie blessée est telle qu'on ne puisse y appliquer la ligature (287); il faut employer l'*agaric* ou l'*amadoue* (285), et si ce moyen ne paraît pas agir assez promptement, il faut recourir aux astringens les plus forts, tels que l'*esprit de vin* (*alcohol*) très-fort, où la dissolution de *vitriol-bleu* (*sulfate de cuivre*) etc., dont on humecte sans cesse les compresses qui couvrent la plaie; car il faut arrêter l'hémorrhagie à quelque prix que ce soit, puisque nous supposons qu'elle menace la vie du malade; mais il faut cesser ces liqueurs astringentes aussi-tôt que le sang ne coule plus, parce qu'en resserrant, en crispant les ouvertures des vaisseaux, elles les rendent calleuses, et par-là difficiles à cicatriser, ce qui conduit souvent à des *ulcères*, etc.

289. Dès que le sang est arrêté, n'importe par quel moyen, si le chirurgien n'est pas encore arrivé, il faut que le blessé continue de se tenir dans le plus grand repos, et qu'il donne au membre frappé, la position la plus favorable au rapprochement des lèvres de la plaie, position qui est celle du relâchement des muscles blessés. Elle varie suivant les

circonstances ; quelquefois, et même souvent, le malade la prend de lui-même : elle lui est inspirée par son instinct. Il faut encore, autant qu'il est possible, qu'il soit éloigné de toute espèce de bruit, et que dans tout ce qui l'entoure rien ne soit capable d'éveiller les passions. On le mettra à une diète proportionnée à la gravité des accidens, on ne lui permettra ni viande, ni liqueurs, rien de ce qui est capable d'échauffer : ses alimens seront tous pris dans la classe des rafraîchissans, et on lui tiendra le ventre libre au moyen de lavemens, de pruneaux, etc.

290. Si le chirurgien tardait encore à venir, ou si l'on était dans l'impossibilité de s'en procurer pour l'instant, il faudrait procéder au pansement de la plaie. Comme toutes celles qui sont accompagnées d'une pareille hémorrhagie sont en général profondes et étendues, au lieu de tenir les levres exactement rapprochées, comme il est dit (282), il faut y introduire un peu de charpie séche, pour permettre au reste du sang et à la sérosité de s'échapper au dehors; mais il faut très-peu de charpie : on la couvre avec un plumaceau imprégné de *baume de Geneviève*, (267 note), ensuite des compresses, et enfin une bande

pour assujétir le tout ; on laisse le premier appareil 48 heures.

291. A cette époque, si en voulant le lever on voit qu'il tient, il faut le laisser, et remettre par-dessus de nouvelle charpie trempée dans de la bonne huile d'olives, ou de l'huile d'amandes douces ; vingt-quatre heures après on levera tout l'appareil facilement, et on pansera une fois par jour, à moins que l'on ne soit dans les grandes chaleurs, et que la *plaie* ne vienne à suppurer beaucoup ; alors on la pansera deux fois dans les 24 heures. S'il survient de l'inflammation, on applique sur la plaie un cataplasme de mie de pain et d'eau, qu'on renouvelle toutes les 4 ou 5 heures ; et lorsque l'inflammation commence à tomber, on reprend la charpie et le *baume de Geneviève*, par-dessus lesquels on met le cataplasme, que l'on ne change plus que deux fois par jour, jusqu'à ce que l'inflammation soit entièrement dissipée ; alors on cesse les cataplasmes, et l'on continue la charpie et le *baume de Geneviève*, et la cicatrice ne tarde pas à se faire.

§. V.

Des plaies d'armes à feu, et des plaies compliquées.

292. Mais les *blessures* qui pénétrent dans quelque cavité (286), ne sont pas les seules qui demandent un traitement dirigé par le chirurgien le plus instruit; les plaies d'armes à feu, et celles par arrachement, exigent à plus forte raison tout le savoir de l'homme le plus expérimenté. Ces plaies ne ressemblent en rien à celles par incision (279). Il ne s'agit plus de travailler à la réunion des parties séparées (266): il y a déchirement, broiement des chairs etc. Les plaies d'armes à feu sont souvent compliquées de brisement d'os, d'intromission de corps étrangers dans le trajet de la plaie; elles sont accompagnées le plus souvent d'inflammation, de fièvre de mauvais caractère, etc. Les plaies par arrachement, occasionnées par la morsure d'un cheval, par une roue de moulin, etc., présentent le délabrement le plus effrayant, et donnent lieu à des hémorrhagies qui peuvent devenir mortelles en très-peu de temps.

293. Dans ces circonstances malheureuses, il faut couper, débrider, sonder, ouvrir, fouiller,

amputer, etc.; moyens énergiques, mais qui demandent toute la sagacité dont un homme peut être capable, pour être employés de manière à ne jamais faire que du bien. D'un autre côté, les *plaies* compliquées avec quelque maladie ou quelque virus circulant dans les humeurs, etc., ne guériraient point si ceux qui entreprennent de les traiter n'étaient en état de guérir cette maladie, et de corriger la nature de ces humeurs : la science du chirurgien-médecin devient donc ici nécessaire ; il faut donc se mettre entre ses mains.

294. Quant aux plaies compliquées de *fracture*, nous renvoyons au chapitre suivant, qui traite des *fractures*. Que je plains le passager qui, venant à éprouver de pareilles blessures, se trouve dans un navire où il n'y a pas de chirurgien ! Heureusement qu'elles lui sont presqu'étrangères, ces sortes de plaies n'ayant guère lieu que par des combats auxquels on est plus exposé dans les vaisseaux armés, qui ont leurs chirurgiens ; mais s'il est jamais assez malheureux pour être dans ce cas, nous ne pouvons que répéter le conseil que nous avons donné (262 note.).

295. Nous ne dirons pas que dans de pareilles circonstances, ainsi que dans celles exposées (277 et suiv. 283 et suiv.), il faut que

le voyageur interrompe sa course : il n'est personne qui n'en sente la nécessité, puisqu'un des premiers moyens à employer, est le plus parfait repos ; mais nous observerons que ces cas sont extrêmement rares, parce que, comme nous venons de le dire (294), ils ne sont l'effet que de combats ou d'attaques, dont les voyageurs sont toujours à l'abri dans les gouvernemens bien policés.

296. Les plaies auxquelles ils sont exposés, sont donc celles qu'ils se font eux-mêmes par cas fortuit, par inadvertance, ou par maladresse, et elles sont toutes de la classe des plaies *simples* (279). Ce qui peut présenter le plus de difficulté dans leur traitement, et encore cela arrive-t-il très-rarement, c'est d'arrêter le sang, lorsqu'une veine ou une artère un peu considérable se trouve incisée ; mais les moyens que nous proposons (282), sont aussi sûrs que prompts. Les plaies ne sont donc pas toujours des causes nécessaires d'interruption de voyage ; et à moins que le blessé, que nous supposons d'ailleurs sain, c'est-à-dire, exempt de toute maladie apparente ou cachée, ne se livre à un traitement malentendu (270), il peut continuer sa route, en prenant seulement les précautions qu'inspire la prudence.

§. VI.

De la rupture des tendons et des ligamens.

296. *bis.* Nous allons dire un mot de quelques accidens qui ne sont pas des *plaies*, car il n'y a pas effusion de sang; mais qui étant des solutions de continuité, et se guérissant par les mêmes moyens, trouvent ici leur place : ce sont les *ruptures* de quelques *tendons*, comme celui d'*Achille*, du *plantaire grêle*, du *muscle droit de la cuisse*, et la rupture du *ligament inférieur de la rotule.* Ces accidens peuvent arriver par le plus petit effort, et au moment où l'on s'y attend le moins. Ils ne sont accompagnés que de peu ou point de douleur, excepté dans le premier moment où l'on sent comme un coup de baguette, et où l'on entend un petit bruit comme celui d'un coup de fouet. On se trouve tout-à-coup dans l'impossibilité de marcher. Il peut cependant arriver tuméfaction ou enflure, échymose, douleur, tension, fièvre, etc. ; mais en général cet accident n'a pas de suites aussi fâcheuses.

297. Les grands moyens de guérison sont le repos, et la position que l'on donne au pied, à la jambe ou à la cuisse, selon le tendon

qui a été cassé. Cette position doit être telle que les extrémités rompues s'approchent l'une de l'autre, et soient tenues en contact de manière à ne pouvoir s'éloigner, ce dont on vient à bout au moyen de bandages. On voit déjà que, dans ce cas, il est difficile de continuer la route, car le cahotage de la voiture peut être capable de déranger à chaque instant l'appareil. Mais une autre raison de séjourner, et de ne se confier ni à soi, ni à des personnes peu au fait, c'est que le bandage en question, pour être ajusté comme il convient, demande autant d'habitude que d'adresse. On a même, pour la rupture du *tendon d'Achille* et du *plantaire grêle*, une machine, appellée *pantoufle méchanique de Petit*, du nom de son inventeur, qui, ayant beaucoup de solidité, prévient mieux toute espèce de dérangement. Il faut donc, si l'on se trouve malheureusement dans ce cas, appeller un chirurgien expérimenté; car ces accidens étant très-rares, tous les gens de l'art ne sont pas au courant du traitement qui convient.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

Des Entorses ou Foulures.

298 LES faux-pas, les chocs, les chûtes, les coups, les efforts pour porter des fardeaux, pour sauter, etc., sont les causes ordinaires des accidens dont nous traitons dans ce chapitre et dans les trois qui suivent. Il n'est personne qui n'y soit exposé, et ils sont plus fréquens en voyage que dans tout autre temps de la vie. Il est d'ailleurs très-difficile de les prévenir, parce qu'ils arrivent le plus souvent d'une manière inopinée et subite.

299. L'*entorse*, le moindre de ces accidens (298), est une distension subite et plus ou moins violente des tendons et des ligamens de quelques-unes des articulations, comme celles des pieds, des mains, etc. sans qu'il y ait déplacement sensible des parties offensées, comme dans les *luxations* (302). Elle est accompagnée de douleur, de gonflement, et souvent d'inflammation. Quelquefois les suites en sont plus graves : les capsules sont rompues; de-là l'épanchement de la synovie, l'hydro-

pisie de l'article, la carie, etc. Mais il faut que la cause ait été bien violente pour produire de pareils désordres; elle occasionne bien plus souvent une *luxation* (302), ou une *fracture* (316).

300. Dans le premier moment de l'*entorse*, il faut plonger le pied ou la main malade dans l'eau, la plus froide que l'on puisse se procurer, et ne l'y laisser qu'une ou deux minutes; car plus long-temps elle nuirait en relâchant au lieu de fortifier. On applique ensuite des compresses trempées dans de l'eau très-salée, ou dans de l'eau et du vinaigre, ou dans de l'eau de boule, avec addition d'une 20e. partie d'eau-de-vie (258). On les assujétit avec une bande serrée autant que le malade peut le supporter sans souffrir. On continue ce traitement jusqu'à ce que la douleur soit dissipée. Mais un des plus grands moyens de guérison, c'est le repos. Il faut donc que le malade, si l'*entorse* est au pied, se fasse porter en descendant de voiture et en y montant, et qu'il ait la jambe toujours placée horizontalement (274). Il faut encore qu'il ait toujours, même long-temps après qu'il se sentira guéri, une bande large roulée autour du pied et de la jambe, serrée de manière à lui donner de l'à-plomb, parce que sans ce moyen il

serait exposé à de faux mouvemens, qui renouvelleraient l'entorse et la rendraient d'autant plus rebelle, que le pied aurait eu moins le temps de se fortifier.

301. Ce traitement (300) devrait guérir une entorse promptement, mais c'est ce qui n'arrive pas toujours, parce qu'on se néglige. Comme on n'a rien de démis ou de cassé, et que l'on voit que l'on peut toujours aller et venir, on ne veut pas se tenir en repos pour si peu de chose. On se permet plus qu'on ne doit; on entretient par-là le mal, et on le rend souvent incurable, tandis que quelques jours de cessation parfaite de mouvement l'aurait guéri.

CHAPITRE IV.

Des Luxations.

302. ON dit qu'un os est *luxé* ou *démis*, lorsqu'il est sorti de sa place ou de sa cavité, de manière à ne plus permettre de fonctions au membre où il est situé. Cet accident peut être la suite de coups, de chutes, d'efforts violens, etc. Quelquefois aussi on l'éprouve au moment où l'on s'y attend le moins : telle la *luxation de la mâchoire*, qui peut arriver en voulant briser un corps dur avec les dents (314). Quelle qu'en soit la cause, le malade a besoin d'un prompt secours, puisqu'il peut être exposé à périr en peu de temps, comme dans la *luxation des vertèbres du cou*, etc. (308), et parce que toute *luxation* entraînant avec elle tension, tiraillement des ligamens, des tendons, des capsules, etc., est bientôt suivie de gonflement, d'inflammation, qui, tant qu'ils durent, ne permettent point la réduction ; et après qu'ils sont calmés, les muscles sont tellement relâchés, la cavité est tellement remplie, que l'os ne peut plus être retenu en place.

303. Il est donc à désirer qu'il se trouve auprès du malade quelques personnes intelligentes et courageuses, qui puissent faire sur-le-champ la réduction du membre démis, puisque sur les routes on n'a presque jamais un chirurgien à l'instant où l'on en a besoin, et que souvent on est obligé de l'attendre assez long-temps, pour que le gonflement et l'inflammation soient déjà existans avant son arrivée. On peut d'ailleurs être dans un vaisseau où il n'y ait point de chirurgien (262, note). Ce n'est pas qu'on ne rencontre par-tout, même dans les campagnes, des ignorans qui non-seulement entreprennent tous les jours cette opération, mais encore la supposent nécessaire où il n'y a pas de *luxation*, même où il y a à peine une entorse (299).

304. Mais nous conseillons de ne jamais s'en rapporter à de tels gens, qui, ne cherchant qu'à faire des dupes, trouvent ou veulent trouver des déplacemens d'os où il n'y en a point, et qui, par la violence avec laquelle ils manient les parties supposées luxées, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, qui conduit à des *abcès* ou à des *ulcères* qui peuvent devenir incurables. C'est pour prévenir de pareils malheurs, que nous allons entrer dans

quelques détails. Ceux qui trouvent du plaisir à se rendre utiles aux malades, verront combien, avec un peu de résolution et d'adresse, ils peuvent faire de bien.

305. Une *luxation* récente peut être réduite par l'extension seule, c'est-à-dire, en tirant fortement le membre luxé ; et l'on est assuré que la réduction est faite, parce que la tête de l'os fait un certain bruit en rentrant dans la cavité d'où elle était sortie. C'est ce qu'on peut faire à tout instant sur soi-même, en tordant un de ses doigts et en le tirant ensuite ; on entend un petit claquement, chaque fois que l'os rentre dans sa place. L'extension doit être plus ou moins forte, en raison de la force des muscles qui meuvent la partie luxée, et de l'âge, de la vigueur et des autres circonstances dans lesquelles peut se trouver le malade.

306. Lorsque l'os est replacé, ce que l'on reconnaît, 1°. au bruit qui se fait entendre (305), 2°. à la forme et à la grandeur première qu'a reprise le membre luxé, 3°. à la cessation des accidens; alors tout ce qu'il y a à faire est d'appliquer, sur la partie réduite, des compresses trempées dans de l'*esprit-de-vin* (*alcohol*), ou dans de l'eau-de-vie *camphrée*, et de les y maintenir, mais sans les serrer. Il faut au contraire que l'appareil soit

à l'aise, pour que les ligamens, les tendons, etc., qui ont toujours éprouvé plus ou moins de tension, puissent recouvrer leur force et leur ton, et l'on imbibe plusieurs fois par jour ces compresses, sans les déranger. On continue ainsi jusqu'à ce que le malade ne ressente plus de douleurs. Voici la manière dont il faut s'y prendre relativement à la partie luxée.

307. La *luxation de la mâchoire*, qui se reconnaît à l'impossibilité de fermer la bouche, de manger, d'avaler, de parler, etc., et à l'inclinaison du menton en en bas, demande que l'on fasse asseoir le malade sur un siége bas, de sorte qu'un assistant puisse lui tenir la tête ferme, en l'appuyant sur sa poitrine. Ensuite la personne qui se propose de faire la réduction, enfonce dans la bouche du malade, aussi avant qu'il le peut, ses pouces couverts de linge fin, pour qu'ils ne puissent pas glisser, et il tient les autres doigts extérieurement sur la mâchoire inférieure, qu'il saisit fermement et qu'il presse fortement en en bas et en arrière; bientôt on entend un petit bruit que font les condyles en rentrant dans leurs cavités. Alors la réduction est faite, et la mâchoire a repris sa position naturelle. D'autres font une espèce de mentonière au malade, avec un

mouchoir ; ensuite, tournant le dos à celui du malade, ils tirent en haut de manière à l'enlever de terre. Cette méthode peut réussir, mais elle peut être dangereuse : nous conseillons de préférer la première. Après la réduction, le malade restera quelque temps sans remuer la mâchoire ni pour parler, ni pour manger, et on fomentera les angles de la mâchoire, avec de l'*alcohol*, ou de l'*eau-de-vie camphrée* (306).

308. La *luxation du cou*, la plus dangereuse de toutes, puisque si elle est complette elle tue à l'instant, occasionne sur-le-champ la privation de tout sentiment et de tout mouvement. Le coup s'enfle, toute la face paraît gonflée, le menton pend sur la poitrine, et le visage est pour l'ordinaire tourné d'un côté ou de l'autre. Pour faire cette réduction, on étend le malade à terre sur le dos. Celui qui se propose d'opérer s'assied aussi à terre, de manière à pouvoir tenir la tête du malade avec ses deux mains, et à placer ses deux genoux entre les épaules du patient, pour le tenir en respect. Alors il tire la tête de toutes ses forces, en la tournant légèrement, si le visage est tourné d'un côté, jusqu'à ce que la réduction soit faite ; ce dont on est certain au bruit que l'on entend (306), à ce que le ma-

lade peut respirer librement, et à ce que la tête reste dans sa position naturelle. On fomentera, comme ci-dessus (306).

309. Les *côtes* sont rarement luxées, à cause de la force dont est douée leur articulation avec l'épine du dos; cependant cet accident arrive quelquefois. Alors, si la tête de la côte est en dehors, il faut poser le malade à plat ventre sur une table, et faire tous ses efforts pour faire rentrer la tête de cette côte dans sa cavité: ou bien il faut que le bras du côté malade soit suspendu à une porte ou à une échelle, et tandis que les côtes sont, par cette posture, écartées les unes des autres, on fait entrer à sa place la tête de celle qui en est sortie. Si la tête de la côte est en-dedans, la réduction en est extrêmement difficile. Heureusement qu'elle est excessivement rare! On recommande de faire placer le malade à plat ventre sur un tonneau ou sur tout autre corps qui fasse le dos, et de mouvoir la côte en-devant et en arrière, en la secouant; mais il ne faut tenter cette réduction, que dans le cas où il serait imposible d'avoir un homme de l'art.

310. La *luxation de l'épaule* ou du *bras* est une des plus fréquentes. Dans ce cas, on ne peut remuer le bras, et l'on sent une cavité

sur le sommet de l'épaule, tandis que sous l'aisselle ou derrière l'épaule on sent une boule. Pour en faire la réduction, on place le malade sur un siège bas : on le tient en respect de manière qu'il ne puisse remuer. Un assistant tient le bras malade un peu au-dessous du coude, et l'étend graduellement. Celui qui opère passe une serviette sous le bras malade, et se la noue derrière le cou ; ensuite il tire fortement le bras du malade, et soulève la boule ou la tête de l'os qu'il dirige avec ses mains, et qu'il fait entrer dans sa place. Ou bien on étend le bras malade avec une main, et l'on presse de l'autre la tête de l'os. Mais pendant l'*extension* (205), il faut que le bras soit un peu plié. La réduction faite, on appliquera sur l'épaule les compresses conseillées (206).

311. La *luxation du coude* met dans l'impossibilité de remuer l'avant-bras, et l'on sent une éminence à l'un des côtés du bras. Pour faire cette réduction, on saisit le bras au-dessus du coude, une autre personne le tient au-dessous, en le tirant fortement, et une troisième tourne l'os et le fait rentrer dans son articulation. Ensuite on plie le bras, on le panse comme nous avons dit (206), et on le tient pendant quelque temps en écharpe.

La *luxation des doigts* se réduit de la même manière. On fait des extensions dans des directions différentes, et on pousse les têtes des os dans leurs cavités.

312. La *luxation de la cuisse* demande beaucoup de force. On la reconnaît en ce que le genou et le pied sont tournés en-dehors, et que la jambe est plus longue, si la luxation est en-devant ou en bas; tandis que si la *luxation* est en arrière, la jambe est plus courte et le pied est en-dedans. Dans le 1er. cas, on couche le malade sur le dos. Des assistans le tiennent fermement, d'autres, par le moyen d'un bandage attaché au bas de la cuisse, la tirent de toutes leurs forces. Pendant cette *extension*, une personne pousse la tête de l'os jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans sa cavité. Dans le 2e. cas, on place le malade sur le ventre, on fait l'extension de la même manière, et on pousse la tête de l'os : on panse (306).

313. Les *luxations du genou* ou de la *jambe*, de la *cheville* et des *orteils*, se réduisent comme celles du coude et des doigts (311), c'est-à-dire en faisant une extension dans la direction opposée, tandis qu'on replace l'os.

314. Toutes ces opérations sont en général

plus aisées à exécuter qu'à décrire. On en a vu entreprises très-heureusement par des hommes et même par des femmes qui n'avaient aucune connaissance en médecine. Un précepteur a réduit fort adroitement la mâchoire de son écolier qui se l'était luxée en voulant briser un os avec ses dents, et cet enfant se remit sur-le-champ à manger. On ne peut cependant disconvenir qu'il faut ici beaucoup d'adresse; elle est en général plus nécessaire que la force : mais l'expérience et l'habitude servent beaucoup. Aussi doit-on toujours commencer par appeler un homme de l'art, et ne se mettre à opérer que quand on ne peut s'en procurer, ou quand l'état du malade ne peut souffrir aucun délai (307—308).

315. Si cependant, le chirurgien appelé n'arrivant pas, il ne se trouve personne qui puisse prendre la résolution de faire l'opération nécessaire, il faut au moins travailler à appaiser le gonflement et l'inflammation qui surviennent promptement (302). On appliquera, en conséquence, des cataplasmes de mie de pain et d'eau sur la partie luxée, ou on la fomentera avec une décoction émolliente ; et on réitérera ces cataplasmes ou ces fomentations très-souvent. Quand le chirurgien sera arrivé, il fera ce qui sera convenable. On sent

que, dans la plupart de ces cas, le malade doit séjourner, à moins que la réduction ne soit faite sur-le-champ, comme chez l'écolier (314). Car alors elle ne laisse rien après elle, ou simplement une fatigue et un mal-aise qui se dissipent promptement.

CHAPITRE V.

Des Fractures.

316. LES os du corps humain, malgré leur solidité, sont exposés à être fêlés, cassés, brisés par des causes qui souvent paraissent très-légères. Une chûte, un choc, un coup, qui dans tout autre temps auraient fait à peine une blessure, qui auraient à peine occasionné une *entorse* (299), ou une *luxation* (302), peuvent, dans certaines circonstances, casser même l'os de la cuisse. On ne saurait donc être trop sur ses gardes dans l'emploi de ses mouvemens. Les personnes replettes, pesantes, et celles qui avancent en âge, doivent sur-tout s'observer en descendant de voiture et en y montant, afin de ne pas s'embarrasser dans le marche-pied qui a quelquefois été cause d'une *fracture*. Les autres causes générales sont le versement, le brisement de la voiture, les fortes *contusions* (265), les *plaies compliquées* (292), etc.

317. Celui qui a le malheur d'éprouver une *fracture*, est dans l'impossibilité de continuer

sa route, et aurait besoin sur-le-champ des secours de l'art. On n'est pas embarrassé de trouver des gens qui se mêlent de remettre les *fractures* ; on en rencontre dans presque tous les villages, sous le nom de *renoueurs*, *rebouteurs*, etc. ; et l'on en voit quelquefois qui réussissent. Cependant il serait imprudent de se confier à de pareils opérateurs, à moins que ce ne fût un nouveau VALDAJOU (*a*). Mais comme ces talens sont très-rares, il faut sur-le-champ prendre des informations sur les chirurgiens habiles du canton, et appeller le plus expérimenté. Car il n'est que trop ordinaire d'entendre dire qu'une jambe, une cuisse, un bras, etc. ont été mal remis, et qu'on a été obligé de les recasser pour leur rendre le mouvement et la faculté de s'en servir. Cependant si le chirurgien se fait attendre, ou s'il ne peut venir assez tôt, parce qu'il demeure à une très-grande distance, le malade ne pouvant rester long-temps sans quelques secours, voici ce que nous croyons susceptible d'être exécuté par les assistans, pour peu qu'on les

---

(*a*) VALDAJOU, dont tout le monde a connu l'adresse et l'habileté dans les cas de *fracture* et de *luxation*, était sorti d'une famille villageoise, dans laquelle ce talent est, dit-on, héréditaire.

suppose doués d'intelligence, aidée de quelque sensibilité.

318. Si la *fracture* est à la jambe ou à la cuisse, le blessé ne peut se soutenir; il faut donc le transporter sur les bras dans l'auberge la plus voisine, et le mettre dans un lit, mais avec beaucoup de ménagement, afin de ne pas occasionner de déplacement considérable dans les parties de l'os ou des os cassés, et de ne pas augmenter les douleurs et les autres accidens, sur-tout si la *fracture* a fait plaie.

319. Lorsque la *fracture* n'est pas *compliquée*, ou lorsqu'il n'y a pas de plaie; lorsqu'elle est *simple*, ou lorsqu'il n'y a qu'un seul os de cassé; enfin, lorsque la fracture est *transversale*, c'est-à-dire dans une direction horizontale relativement à la longueur de l'os, les deux extrémités de l'os fracturé restent quelquefois vis-à-vis l'une de l'autre dans leur position naturelle, ou se replacent d'elles-mêmes; et, si elles sont maintenues dans cette situation par un bandage convenable (235), on voit la *fracture* se guérir seule en plus ou moins de jours, depuis 15 jusqu'à 60, selon la grosseur de l'os. Car le *cal*, ou la réunion des parties d'un os, de même que l'*exfoliation* (268), etc., sont l'ouvrage de la seule

seule nature, qui ne demande au chirurgien que d'écarter d'elle les obstacles qui s'opposeraient à son travail, en ramenant toutes les fractures à la simplicité de celles dont nous parlons. Ainsi toute la science du praticien se réduit donc, dans ce cas, à mettre les portions de l'os assez près l'une de l'autre pour que le *cal* s'effectue, et dans une direction assez droite ou telle que, le *cal* formé, l'os ait la même forme et la même solidité qu'auparavant, et que le membre puisse servir à ses usages ordinaires.

320. Mais cette science est encore très-étendue, en raison des différentes espèces de *fractures* et de leur complication. Comme, partout où il y a fracture, il faut que le *cal* puisse se faire pour qu'il y ait cessation des accidens et guérison ; il suit qu'après une chûte, un choc, un coup violent, s'il existe des douleurs plus ou moins fortes, avec gonflement, inflammation, difficulté ou empêchement de mouvement, etc., il y a lieu de craindre qu'il n'y ait *fracture*, quoiqu'elle ne soit pas apparente. Il faut donc que le chirurgien sache la reconnaître, et il faut du tact pour la découvrir dans certaines circonstances. Le crâne offre souvent des difficultés de ce genre. Les accidens font craindre une fracture, mais

rien ne la démontre; l'incision des tégumens, la mise à nu de l'os à l'endroit frappé, ne la font pas toujours voir, parce que, s'il y a eu commotion, contre-coup, c'est à la partie opposée qu'il faut la chercher. La *fracture longitudinale*, c'est-à-dire, dont l'os est cassé dans sa longueur, ne présentant pas deux portions d'os séparées, puisqu'elles se tiennent, est difficile à reconnaître, et le doigt promené sur le trajet de l'os ne l'indique pas toujours. La *fracture transversale*, la plus simple, la plus facile à guérir (318 et suiv.), n'est pas toujours manifeste, etc.

321. D'un autre côté, si la *fracture est oblique*, les portions de l'os s'écartant plus ou moins l'une de l'autre, alors il n'est pas aisé de les rapprocher, et plus difficile de les contenir quand elles ont été remises en place. Si elle est *composée*, c'est-à-dire s'il y a plusieurs os de cassés à-la-fois, comme il peut arriver à la jambe, à l'avant-bras, etc., il faut avoir une idée bien juste de la forme et de la figure de ces os, pour remettre leurs portions dans leur véritable position. Une côte, une clavicule, fracturées, demandent de l'expérience pour être remises et maintenues, à cause du jeu de la poitrine dans la respiration, jeu qui tend sans cesse à retarder la réunion des portions

fracturées, etc. Dans tous ces cas, il faut de l'adresse et de l'habitude.

322. Mais ce qui exige des connaissances profondes et une expérience consommée, c'est le traitement des *fractures composées et compliquées*. C'est-là qu'il faut savoir éloigner et prévenir tout ce qui est capable d'entraver la marche de la nature et retarder la formation du *cal* (319); c'est-là qu'il faut savoir à propos employer les incisions, les ouvertures, les contre-ouvertures, le trépan, et, lorsque le *cal* ne peut avoir lieu, l'*amputation*; et c'est l'emploi de ces moyens, toujours à l'avantage du malade, qui décèle le véritable praticien et qui commande impérieusement la confiance. Nous ne devons, nous ne pouvons suivre le chirurgien dans toutes ces opérations. Il faut s'en rapporter à celui qu'on a fait appeller, puisqu'on a dû choisir le plus habile (317). Nous nous permettrons seulement quelques observations sur des objets qui, sans être d'une aussi haute importance, méritent cependant la plus grande attention.

323. Lorsque le malade est placé dans son lit, quelle est la position qu'il faut donner au membre fracturé, pour qu'elle soit également avantageuse à la réunion de l'os et au bien-être du malade? On entend encore parler de

pauvres blessés qui sont restés des 50, 60 jours sur le dos, la jambe et la cuisse tenues très-droites et très-tendues, sans qu'il leur ait été permis de changer de place, malgré la gêne excessive et douloureuse d'une situation toujours la même pendant un aussi long temps.

324. Cependant, dit POTT, l'*extension* est dangereuse dans ce cas : « Or, la position » droite de la jambe ou de la cuisse est jus» qu'à un certain point une *extension*. Il ne » faut donc pas la prescrire. Placer le mem» bre fracturé de manière que tous ses mus» cles soient dans le relâchement, est un re» mède ». C'est celui dont use naturellement l'homme qui, par exemple, vient de se casser la cuisse ; et il le fait pour se soulager et souffrir le moins possible, jusqu'à ce qu'il ait obtenu du secours. « Cet homme, de» mande *POTT*, place-t-il la jambe et la cuisse » dans une position droite, de manière que » la jambe pose sur le mollet et sur le ta» lon ? je crois que cela arrive rarement, » peut-être même jamais. Ne plie-t-il pas au » contraire toujours le genou, et ne laisse-t-il » pas aller sur le côté la cuisse cassée ? Et y » a-t-il des raisons qui prouvent que ce n'est » pas-là la meilleure position qu'on doive lui

» donner » (*a*) ? On a donc grand tort de contrarier l'infortuné malade qui, mis dans son lit, ne tient pas le membre blessé dans une position droite, mais bien dans celle qui lui fait le moins de douleur; et le chirurgien lui-même, s'il veut y réfléchir, ne s'opiniâtrera pas à conseiller le contraire, par la seule raison qu'ainsi le lui ont appris ses maîtres.

325. Une autre observation, non moins essentielle, concerne le pansement. Chacun a son onguent, son emplâtre, etc. La vérité est que le meilleur des remédes externes, contre les *fractures* simples, est l'*oxycrat* (282), dont on imbibe les compresses et les bandes toutes les fois que l'on panse le malade. On aura soin de ne pas trop serrer les bandes ou le bandage. Le plus convenable est celui à 12 ou 18 chefs, comme plus facile à appliquer et retirer que celui qui se roule; mais il faut qu'il soit seulement arrêté : trop serré il serait nuisible ou contraire, il vaudrait mieux n'en pas mettre du tout. La plupart des suites fâcheuses qui accompagnent les fractures viennent des

---

(*a*) *Observation sur les* abcès *et sur les* plaies, par CLARE, pag. 200, ensuite de la *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, etc.

bandages trop serrés : c'est ici que l'excès de l'art, ou plutôt l'abus, fait plus de mal que si l'on s'en était absolument passé. Presque toutes les cures rapides d'os fracturés, dont on a entendu parler, se sont faites sans qu'on y ait employé aucun bandage (*a*).

326. Il faut cependant tenir le membre assujetti : mais on peut le faire par d'autres moyens qu'en le liant avec des bandes. On peut le mettre entre deux ou plusieurs *éclisses* ou *attelles* de cuir ou de carton, qui, mouillées avant que d'être employées, prennent bientôt la forme du membre auquel elles sont appliquées, et suffisent avec le bandage à 18 chefs, simplement attaché, pour la tenir ferme, dans quelque cas que ce soit.

327. Dans les *fractures* des côtes, excessivement rares, au lieu de ce bandage, on se sert de l'*emplâtre agglutinatif*, employé comme nous avons dit (282—283); mais, dans ce cas, le repos et la tranquillité sont encore plus nécessaires que dans tout autre (329).

(*a*) Voyez, dans l'ouvrage cité, note précédente, pag. 212 et suiv., l'observation d'une fracture compliquée, guérie sans bandage.

Le malade doit éviter tout ce qui pourrait le porter à éternuer, tousser, rire, etc. : il faut que son corps soit dans une position droite, et que son estomac soit plein et tendu. Pour cet effet, il doit prendre souvent des alimens légers et boire de grandes quantités de liquides faibles, tels que de l'eau d'orge avec du miel, de l'eau et du sirop de limon, de l'eau de poulet, etc.

328. Quand il y a *fracture* à quelques-uns des gros os qui supportent le corps, comme à celui de la jambe ou de la cuisse, il faut que le malade garde le lit pendant plusieurs semaines. « Il n'est pourtant pas nécessaire, » dit le Dr. BUCHAN, comme on le croit » ordinairement, qu'il reste pendant tout ce » temps couché sur le dos (324). Cette si» tuation fatigue, épuise les forces, écorche » la peau. Au commencement de la troisième » semaine on peut le lever quelques heures » dans la journée, le transporter sur une chaise » longue, dans une bergère, etc. Ce chan» gement de position lui paraît agréable et » lui fait beaucoup de bien. Cependant il faut » avoir la plus grande attention, pendant » qu'on le transporte, qu'il ne fasse aucun » mouvement, parce que l'action des muscles

» pourrait déranger l'os, ou les os remis » (*a*) ».

329. Le malade placé dans un lit, et la partie blessée dans la position qui lui paraît la plus commode (323—324), il faut qu'il soit tenu dans la plus parfaite tranquillité, qu'il n'entende aucune sorte de bruit, et que ce qui l'entoure garde le plus profond silence, de sorte qu'il ne puisse être excité ni à se mouvoir, ni à parler, etc. (327). Il faut qu'il soit toujours très-proprement et sèchement, autrement la peau s'irrite, démange, s'écorche, ce qui le force de remuer plus ou moins souvent, au risque de déplacer les portions d'os fracturés.

330. On le mettra sur-le-champ à la diète ; on lui interdira la viande, le vin, la bière, toutes les liqueurs spiritueuses. Il boira du petit-lait clarifié, ou de l'eau d'orge avec du miel, de l'eau de veau ou de poulet, etc. : on lui tiendra le ventre libre, au moyen de lavemens émolliens ; mais si l'on ne peut lui en donner sans craindre de lui faire faire des mouvemens contraires, on lui fera manger

(*a*) *Médecine domestique*, tom. IV, chap. LIV, §. I, art. III.

des pruneaux, des pommes cuites, des épinards, etc.; on le nourrira dans les premiers temps avec du bouillon; à mesure que la fièvre diminuera, on lui permettra des soupes, ensuite de la volaille, etc. Cette fièvre a souvent besoin d'être réprimée par la saignée: c'est l'affaire du chirurgien, qui n'y manquera pas dès qu'il sera arrivé, et qui la répétera si la fièvre est très-forte, si le blessé est jeune, s'il y a *contusion*, (265), etc., etc.

CHAPITRE VI.

Des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures.

331. Les chûtes, les courses, les sauts, les efforts pour porter des fardeaux trop pesans, etc., causes de la plupart des accidens dont nous avons parlé jusqu'ici (296 et suiv., 299 et suiv., 302 et suiv., 311 et suiv.) peuvent encore occasionner des *descentes* ou *hernies* à ceux qui n'en avaient pas, ou les faire sortir à ceux qui en avaient déjà ; et, dans ces deux cas, l'infortuné qui les éprouve, court de grands dangers s'il n'est secouru promptement.

332. Les aines sont le siége le plus ordinaire des *descentes*. On en voit encore au nombril, le long de la ligne blanche, et quelquefois à la cuisse, au périnée, au vagin, etc ; on en voit même à la tête, à la poitrine, etc. ; mais ces dernières sont heureusement très-rares. Les *hernies* les plus fréquentes sont dues à des portions d'intestin ou d'épiploon, quelquefois de tous les deux à-la-fois, qui s'échappent au-dessous du bord inférieur des

muscles transverse et *oblique interne* et par l'anneau de l'*oblique externe*, et qui sont enveloppées dans une poche membraneuse, fournie par le *péritoine*. Les autres sont formées par la vessie, la matrice, l'estomac, le cerveau, les poumons, etc.; ce qui amène des divisions et des dénominations qui ne peuvent nous occuper.

333. Il suffit de savoir qu'on appelle *descente* ou *hernie*, toute tumeur molle, plus ou moins allongée, cédant sous les doigts, et qui, lorsqu'elle survient tout-à-coup après une chûte, après une effort, etc., est accompagnée de tension, d'irritation, de chaleur et de douleur. Mais lorsqu'elle est due au relâchement, ce qui arrive assez souvent, surtout à celles des aines, chez les enfans, chez les personnes avancées en âge, etc., elle n'est point ou peu douloureuse, et même la peau sous laquelle elle est cachée, n'est ni rouge, ni enflammée.

334. Les autres symptômes d'une *hernie* sont : de disparaître quelquefois lorsque le malade est posé sur le dos, de faire sentir, lorsqu'il tousse, une légère secousse sous le doigt, d'occasionner des maux de cœur, quelquefois le vomissement, etc. On voit qu'il n'est ici question que des *descentes* d'intestin ou d'épi-

ploon, appellées *entérocèles*, *épiplocèles* ou *entéro-épiplocèles*. Il serait au moins superflu de parler de celles qu'on ne rencontre presque pas, et auxquelles personne ne peut toucher, que le praticien le plus habile.

335. Si, après être tombé, avoir sauté ou fait quelqu'effort, etc., on sent en quelque partie du corps, mais le plus souvent dans l'étendue du ventre, une tumeur telle que celle qui est décrite (333), il faut aussitôt travailler à faire rentrer l'intestin, etc.; car la plus petite portion sortie du ventre, peut amener en très-peu de temps les plus grands désordres et même la mort. Le voyageur n'aurait donc pas de raison de différer de se plaindre du malheur qui vient de lui arriver, et nulle considération ne peut le porter à retarder de demander du secours. C'est cependant ce qu'on voit arriver tous les jours. Il semble qu'il y ait une espèce de honte attachée à l'aveu de cette maladie. Cette prétendue délicatesse est bien dangereuse, puisqu'elle ne va pas à moins qu'à occasionner la mort. Il faut donc déclarer sur-le-champ qu'on est attaqué d'une descente, et appeller aussitôt un chirurgien.

336. En l'attendant, on couche le malade sur le dos, la tête très-basse, les fesses très-

élevées au moyen d'oreiller, et les genoux pliés. Lorsque la descente est toute nouvelle, cette seule position la fait quelquefois rentrer (334). Si elle ne rentre pas, le malade ou un assistant, la pressera légèrement avec les doigts, et la poussera en même temps dans le ventre; alors on la voit disparaître. Le malade applique aussitôt la main ou un tampon de linge fin sur la place de l'ouverture par laquelle était sorti l'intestin, et quand le chirurgien est arrivé il y pose un bandage convenable.

337. Mais si, parce que n'ayant osé déclarer sa maladie (335), ou par toute autre raison, la descente a eu le temps de se gonfler, de se durcir, de s'enflammer, etc., alors il est souvent très-difficile de la faire rentrer; quelquefois même, lorsqu'elle est ce qu'on appelle étranglée, cela devient impossible, sans une opération, qui ne peut être entreprise que par le chirurgien le plus exprimenté. Cependant il faut toujours tenter les moyens connus de *réduction*. On les a vus réussir dans les cas qui paraissaient les plus désespérés; mais il faut beaucoup de patience, beaucoup d'adresse, et quelquefois beaucoup de force : voici comment on peut s'y prendre.

338. Le malade couché sur le dos, comme

il est dit (336), on fait des fomentations sur la descente avec des flanelles trempées dans de l'eau chaude, ou, si l'on peut en avoir, dans une décoction de feuilles de mauve et de fleurs de camomille; ou l'on applique un cataplasme de mie de pain et d'eau, et on réitère sans cesse les uns ou les autres. On administre en même temps des lavemens avec cette même décoction émolliente, ou de l'eau et un peu de sel. On touche de temps à autre la tumeur pour saisir le moment où elle commence de mollir. Alors on essaye les pressions recommandées (336). Si elle ne peut pas encore rentrer, on revient aux fomentations, aux lavemens et aux pressions, alternativement, employant tantôt la force, tantôt l'adresse, mais toujours beaucoup de ménagement. Enfin, si toutes ces tentatives, continuées pendant plus ou moins de temps, se trouvent infructueuses, il faut donner des lavemens de fumée de tabac (1391). Ils ont souvent procuré la réduction lorsque tous les autres moyens avaient échoué, et il y a tout lieu de croire qu'en insistant sur ces procédés, ou sur d'autres semblables que les circonstances peuvent suggérer, on parviendrait à réduire la plupart des *descentes* sans avoir recours à l'opération, toujours très-délicate, très-difficile, et qui n'est

véritablement nécessaire que lorsqu'il y a étranglement et que l'inflammation menace de *gangrène* (389).

339. Mais il faut se garder de s'adresser à ces opérateurs dont les campagnes abondent, qui ne connaissent d'autre manière de guérir une descente que l'opération, selon eux toujours indispensable. Il y en a même qui tuent ou estropient les infortunés malades, après les tourmens les plus cruels, par l'amputatien du testicule, ou la castration, que font toujours les charlatans et les chirurgiens ignorans, mais qu'un homme habile ne fait jamais dans de pareilles circonstances.

340. Dès que la *descente* est rentrée, il faut s'occuper d'en empêcher la sortie. Chez les enfans on peut la guérir radicalement en appliquant des topiques astringens sur le lieu de l'ouverture; la *fleur de tan* est singulièrement recommandable dans ce cas (*a*), mais

---

(*a*) La *fleur de tan* est un remède qu'on trouve par-tout où il y a des tanneurs. Voici la manière de l'employer.

Prenez de *fleur de tan*, 3 décagrammes (une once).

Mettez dans un petit sac de toile douce, ou un peu usée, fait en forme de sachet; cousez l'ouver-

chez les adultes, ces topiques ne sont pas assez sûrs. La prudence veut, lors même qu'on essaye de ce remède, que l'on fasse en même temps usage d'un *bandage d'acier*, que tout le monde connaît, et qui, lorsqu'il est bien fait, s'oppose à cette sortie tant qu'il y est appliqué. Si, après avoir usé du topique un temps convenable on ne voit pas qu'il ait réussi, ce dont il est facile de s'assurer en faisant tousser le malade, alors il faut qu'il prenne son parti sur le bandage, et qu'il se dé-

---

ture par laquelle vous avez introduit la fleur de tan. Il ne faut pas que ce sachet forme une pelotte dure, mais applatie et mollette. Ayez d'un autre côté du vin chaud ; jettez-y le sachet. Laissez imbiber pendant quelques minutes. Appliquez le tout chaud sur le lieu de l'ouverture qui donnait lieu à la descente. Assujettissez avec des bandes, de manière qu'il soit tenu seulement en respect. Ce sachet peut servir huit jours ; mais il faut avoir soin de l'imbiber de nouveau trois fois dans les 24 heures. Au bout de huit jours on en fait un autre de la même forme, qu'on applique de la même manière, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que l'on soit assuré que la partie est assez resserrée et assez fortifiée pour ne plus donner lieu à la sortie de la *descente*. (*Médecine domestique*, tome IV, chap. LIV, §. III, art. III).

termine

termine à ne plus le quitter même la nuit, à moins que ce ne soit du consentement d'un homme de l'art.

341. Aussi tous ceux qui ont une ou plusieurs *descentes*, car il n'est pas rare d'en avoir deux, une à chaque aine, doivent ne jamais être sans cette sorte de bandage (340); et les voyageurs moins que tout autre, parce qu'ils sont exposés à des fatigues et à des causes qu'ils ne peuvent pas toujours prévenir, et qui sont capables de les faire naître; il faut même qu'ils en aient un ou deux de relais, parce qu'ils sont susceptibles de se casser et qu'on n'en rencontre pas par-tout; car on peut dire que les bandages bons et bien faits ne se trouvent que dans les grandes villes. Au reste, les voyageurs qui ont une descente, ou qui sont dans le cas de la craindre, éviteront autant qu'il dépendra d'eux, de faire aucun exercice violent, de porter des fardeaux pesans, de sauter, de courir, etc.; ils ne feront aucun excès de table et prendront garde de s'enrhumer, parce que la toux seule a suffi quelquefois pour causer une descente.

CHAPITRE VII.

Des Tumeurs inflammatoires externes et des abcès.

342. ON donne le nom de *tumeurs inflammatoires externes* à toute élévation de la peau, d'une certaine étendue, accompagnée de tension, de rougeur, de douleur souvent pulsative, et de chaleur manifeste. Ainsi les *boutons*, les *furoncles*, les *clous*, les *bubons* des aines ou des aisselles, les *maux d'aventure*, les *panaris*, etc., sont des tumeurs inflammatoires externes, que les gens de l'art appellent du nom générique de *Phlegmon*, ce qui veut dire *inflammation*.

343. Ces *tumeurs*, qui peuvent venir sur toutes les parties du corps et dans tous les temps de la vie, ont trois manières de se terminer, savoir : par la *résolution*, c'est-à-dire sans *suppuration*; par la *suppuration*, et alors elle forme ce qu'on appelle *abcès*; et enfin par la *gangrène* (389), dont tout le monde connaît le danger. Cependant chacune d'elles peut se guérir de la première manière, sans

suppurer, et par conséquent sans s'ouvrir, ou sans exiger qu'on l'ouvre par le secours de l'art; et lorsque la tumeur est légère et que la constitution du sujet est bonne, il faut toujours tenter cette terminaison. Voici comment il faut y procéder.

§. Ier.

Des Tumeurs inflammatoires externes, se terminant par la résolution.

344. Lorsqu'on est en voyage, on n'a guère le temps de penser à un *bouton*, à un *clou*, etc., qui surviennent le plus souvent sans qu'on puisse leur assigner de cause. Cependant ils paraissent dûs à des coups d'air, et ils indiquent en général que l'on est échauffé, mais à un dégré qui mérite peu d'attention; car, quand ils sont simples, légers, superficiels, ils se guérissent d'eux-mêmes et n'ont aucune suite : on fait très-bien de ne pas s'en occuper.

345. Mais lorsqu'ils viennent plusieurs à-la-fois, ou qu'ils se succèdent les uns aux autres, bien qu'ils se guérissent également d'eux-mêmes, ils demandent cependant que l'on se rafraîchisse : ce à quoi l'on parvient en s'abstenant de vin, de liqueurs et de viande noire,

et en prenant tous les matins quelques verres de limonade, ou plutôt d'*oxycrat* (282) édulcoré avec un peu de sucre. On le prend froid; on peut donc en avoir dans la voiture et en boire quand il plaît, pourvu qu'on ait l'attention de s'en abstenir pendant la digestion, c'est-à-dire, pendant les trois heures qui suivent le repas.

346. Lorsque les *boutons* ou *clous* sont un peu gros et accompagnés de tension douloureuse et de chaleur, et qu'ils sont en évidence, comme au visage, sur les mains, etc. on se soulage en les humectant avec une décoction émolliente, ou avec de l'*eau végéto-minérale*, et on répète ces fomentations toutes les fois qu'on le juge à propos. Si ces moyens ne suffisent pas, ou s'ils ne peuvent être employés, parce que les boutons se trouvent placés sur des parties couvertes par les habits, et si les symptômes, allant en augmentant, il survient de la fièvre, alors il faut, le soir, dès qu'on est arrivé à la couchée, se faire tirer deux ou trois palettes de sang. Cette saignée calmera l'effervescence des humeurs, favorisera la *résolution* (343), et hâtera la guérison. Le lendemain et les jours suivans, on suivra le régime rafraîchissant prescrit (345), et on le continuera jusqu'à ce que l'on soit certain que

les boutons ne reviennent plus. En général, ce traitement suffit.

347. Cependant si l'on est obligé de continuer le régime quelque temps, parce que les boutons se succédant les uns aux autres, retardent le terme de leur disparition, il arrive quelquefois que la langue se charge, que la bouche devient mauvaise, que l'appétit se perd, etc. : alors une couple de purgations devient nécessaire. Mais il faut attendre que l'on soit arrivé à sa destination, ou que l'on puisse séjourner quelques jours de suite ; car, indépendamment de l'embarras dans lequel on se trouve en route quand il est question de rendre une médecine, c'est qu'il est d'observation que le jour d'une purgation il faut, autant qu'il est possible, garder la chambre, et qu'il est survenu des accidens plus ou moins graves, pour avoir voulu seulement prendre l'air ce jour-là.

348. Mais si les *boutons*, les *clous*, qu'il n'y en ait qu'un ou plusieurs, bien loin de disparaître ou de diminuer de violence, vont au contraire en augmentant d'intensité jusqu'au quatrième jour, c'est-à-dire, si la tumeur s'étend, devient plus rouge, plus enflammée, et si les douleurs, les battemens et la fièvre sont tous les jours plus marqués, alors il faut

s'attendre à la *suppuration*, et qu'ils se convertiront en *abcès*, dont nous allons nous occuper.

§. I I.

Des Abcès, ou des Tumeurs inflammatoires externes, qui se terminent par la suppuration.

349. Il y a *abcès* par-tout où il y a *suppuration* (343), et les différens caractères de la matière de cette *suppuration*, ou du *pus*, constituent la différence des *abcès* : différence qui mérite attention, sur-tout sous le rapport du traitement. Par exemple, les boutons de la *petite vérole*, qui sont autant d'*abcès*, emportent avec eux la maladie sans exiger, excepté dans des cas rares, aucune application de remèdes externes; tandis que les *abcès* qui arrivent aux personnes scorbutiques, scrophuleuses, etc. se convertissent le plus souvent en *ulcères*, qui ne peuvent se guérir, malgré les soins les plus méthodiques, sans avoir auparavant guéri la maladie dont ils dépendent, ou qui les entretient.

350. Il y a donc des *abcès* qui demandent, de la part de ceux qui les traitent, des connaissances et des lumières qui ne sont pas le par-

tage de tous les chirurgiens. Cependant on peut dire que le traitement des *abcès*, en général, est très-simple, et susceptible dêtre conduit par toute personne douée de quelqu'intelligence. Ici, comme dans beaucoup d'autres maladies, les fautes qui se commettent sont rarement dues au défaut des moyens, ou à la difficulté de les employer: l'abus des remèdes, des onguens, des emplâtres, etc. en est la source la plus ordinaire.

351. Dès qu'un bouton, un clou, une tumeur inflammatoire externe, change de couleur, blanchit au centre, et qu'en appuyant le doigt légèrement on y sent de la mollesse, on ne peut douter que le *pus* ne se forme. On voit alors la tumeur continuer de grossir et de s'enflammer dans la base; les douleurs augmentent, les pulsations sont plus sensibles, et la *fièvre* est plus ou moins manifeste, car il n'y a pas de formation de *pus* sans fièvre; et si, par un traitement mal entendu, par la mauvaise constitution du sujet, ou par toute autre cause, la fièvre ne se soutient pas, alors la *suppuration* est imparfaite ou manque en totalité; et la tumeur se convertit en *ulcère*, difficile à guérir et quelquefois incurable, ou bien, au lieu de se fondre, elle se durcit et se convertit en *squirrhe*.

352. Mais il ne faut pas non plus que cette *fièvre* soit trop forte, car elle retarderait la *suppuration*, et pourrait conduire à la *gangrène* (389). Il est donc à désirer que la fièvre soit toujours proportionnée au caractère et au volume de la tumeur, et qu'elle ne soit ni trop forte, ni trop faible. Heureusement que la nature, qui fait tant de choses (270), s'est encore réservé le travail de la *suppuration*, et la guérison des *abcès*, qui sont absolument son ouvrage : aussi voit-on cette fièvre, qui n'est très-sensible que dans les tumeurs inflammatoires externes un peu considérables, être en général telle que, chez un sujet bien constitué, elle ne demande que très-rarement à être augmentée ou diminuée. Au reste elle cesse avec l'inflammation, les pulsations et les douleurs, dès que la matière du *pus* est mûre.

353. Le traitement de ces tumeurs se réduit donc, en général, à l'emploi des moyens capables de calmer les douleurs, de diminuer la fièvre si elle paraît trop forte, ou d'en susciter une artificielle, lorsque la partie affectée paraît sans action. Or une saignée, un cataplasme, aidés d'un régime convenable, peuvent remplir ces indications tout aussi bien que les remèdes les plus recherchés. Si donc les *clous*, les *bubons des aines* ou

des aisselles, les *maux* d'*aventure* sont douloureux, enflammés, etc., on commence par mettre le malade au régime rafraîchissant (345); ensuite on applique sur la partie affectée, un *cataplasme de mie de pain et d'eau*, qu'on renouvelle le matin, à la dînée, et le soir: on le couvre et on l'enveloppe de manière à le tenir chaudement.

354. Car rien de plus propre à calmer l'irritation de la peau enflammée, que la chaleur douce et humide de ce cataplasme, que nous ne défendons pas de faire avec du lait, de l'eau de guimauve, de graine de lin, etc., et du pain, ou avec les quatre farines. Mais l'observation a prouvé que celui de *mie de pain et* d'*eau*, que l'on peut se procurer par-tout et dans l'instant, a toutes les vertus que l'on est en droit d'attendre de ces sortes de remèdes.

355. On le continue jusqu'à ce que le *pus*, étant mûr, il se fait jour à travers la peau, qui s'ouvre d'elle-même, comme on voit arriver ordinairement aux *clous*, aux *bubons*, aux *maux* d'*aventure*, etc.; alors on le panse avec un plumaceau couvert d'un peu de *baume de Geneviève*, que l'on applique sur l'ouverture de l'*abcès*, et par-dessus on met toujours le cataplasme, pour achever de fondre la tumeur. On panse ainsi trois fois par jour. On la voit

s'affaisser peu-à-peu, et l'*abcès* bientôt se fermer. S'il y a eu plusieurs tumeurs, ou si elles se sont succédées les unes aux autres, il faut lorsqu'elles sont guéries, se purger une couple de fois (347).

356. Il arrive quelquefois qu'un *abcès*, même peu considérable, ne perce pas de lui-même. Il est évident que le *pus* est mûr, la mollesse de la tumeur et la fluctuation que l'on y sent, l'indiquent assez : cependant la peau ne cède pas. Alors il faut la faire ouvrir, car il est bon que la matière ne séjourne pas trop long-temps dans le lieu où elle s'est formée : en filtrant dans les parties voisines, elle pourrait y occasionner des désordres qu'il serait peut-être très-difficile de guérir. On tâchera donc de saisir l'instant de la maturité du *pus*; et, si l'on voit que la peau ne s'amincit pas assez pour faire croire qu'elle va céder, il faut la faire ouvrir par un chirurgien.

357. Cette attention est sur-tout nécessaire aux *abcès* de la tête, de la gorge, de la poitrine, du bas-ventre, des aines, des doigts, etc., parce que, dans tous ces cas, le *pus* en séjournant pourrait pénétrer à travers les sutures ou dans les articulations, se répandre dans les cavités qui sont à sa portée, attaquer les ligamens, les tendons, le périoste, etc.

358. Mais il faut bien se garder d'ouvrir un *abcès* trop tôt, c'est-à-dire, avant que la matière soit mûre, car alors il ne guérirait qu'avec la plus grande peine. Quand l'*abcès* est ouvert, soit avec un instrument tranchant, soit avec le caustique, on le panse comme nous venons de le prescrire (353).

359. Mais si la formation du *pus* ne va que très-lentement, si l'on ne sent plus de pulsations dans la *tumeur* (351 et suiv.), il faut travailler à donner du mouvement à cette partie sans action, en y excitant une petite *fièvre artificielle* (352); et l'on y parvient au moyen d'un oignon crud, que l'on coupe en petits morceaux que l'on écrase, que l'on étend sur le *cataplasme* (354), et que l'on renouvelle à chaque pansement. Il faut encore changer le régime, se permettre un peu de vin, de viande etc.: bientôt l'on voit la tumeur se ranimer, les battemens renaître, la matière se former, etc.

360. Si au contraire les pulsations sont très-vives, si la chaleur est très-forte, si les douleurs sont violentes, s'il y a de la fièvre plus que le volume apparent de la tumeur ne paraît le comporter, alors il faut que le régime rafraîchissant soit suivi avec plus de sévérité, et que l'on double la dose de la boisson (345);

et si le calme ne se rétablit pas, il faut se faire saigner : car il n'est pas douteux que cette effervescence ne s'oppose à la formation du *pus*, et ne puisse conduire à la *gangrène* (389). Mais nous le répétons, les cas où il faut augmenter ou diminuer la *fièvre* sont très-rares. En général ces tumeurs ont une marche régulière, qui ne demande d'autres soins que l'application des *cataplasmes* pour calmer l'irritation de la peau (354).

361. Jusqu'ici il n'a été question que des *tumeurs inflammatoires* simples, que l'on voit survenir aux personnes qui jouissent d'ailleurs d'une bonne santé, telle que nous la supposons à nos voyageurs, et elles se guérissent comme nous venons de le dire (344—360). Aussi est-il très-rare qu'elles contraignent de suspendre le voyage : on n'y est forcé que quand il est nécessaire de se purger (347).

362. Mais si elles arrivent à des sujets attaqués de quelque *virus* circulant dans les humeurs, alors elles ne peuvent plus être simples : elles sont compliquées. Leur marche plus ou moins insidieuse accélère ou ralentit la *suppuration*, et l'*abcès*, que l'on est presque toujours obligé d'ouvrir dans ces cas, fournit un *pus* qui n'est jamais de qualité capable de conduire à la guérison. On le voit au contraire

dégénérer tous les jours ; et bientôt il succède un *ulcère*, qui ne peut guérir, qu'on n'ait guéri auparavant la maladie, cause de ce désordre (350).

363. Il n'est personne qui ne sente que nous ne pouvons nous occuper de ces tumeurs compliquées. Si un voyageur était dans ce cas, il attendrait, pour se faire guérir, qu'il fût arrivé à sa destination : jusques-là il panserait son *ulcère*, avec le *baume de Geneviève* (267, note) ; excellent palliatif, qui lui rendra le mal au moins plus supportable.

364. Nous ne devons pas plus nous occuper de ces tumeurs considérables situées profondément, qui viennent à la suite de coups, de chocs, de chûtes, etc., ni de ces dépôts, qui font *crise* dans les maladies graves et de mauvais caractère. Ces tumeurs qui deviennent de grands *abcès*, sont eux-mêmes des maladies, ou succèdent à des maladies, pour lesquelles il a fallu le ministère des gens de l'art, qui sauront les guérir également (*a*).

(*a*) Ce sont sur-tout ces grands abcès qui mettent dans tout son jour le pouvoir de la nature (352). Lorsque, dans le cours d'une maladie grave, ou après un accident, il survient des douleurs locales, accompagnées de frissons, de *fiè-*

365. Enfin nous ne devons pas nous occu-

---

vre, etc., et que la partie, qui en est le siège, est située dans une cavité profonde, de manière à ne pouvoir y faire parvenir des médicamens, les gens de l'art sont forcés de rester spectateurs; et, s'ils sont assez instruits pour ne faire même aucune tentative, qui ne serait en effet qu'infructueuse, ils voient dans le temps le *pus* qui s'est formé, et qui est parvenu à sa maturité sans qu'on s'en soit mêlé, s'évacuer au-dehors, si la partie qui le contenait a une ouverture.

Ainsi se guérissent des *abcès* de l'estomac, du poumon, de la vessie, des reins, des intestins, de la matrice, et même du cerveau. Sans doute que tous les *abcès* de ces viscères n'ont pas le même sort; mais la grande raison, c'est le défaut d'ouverture convenable, ou l'obstruction du passage, ou l'atonie des solides. Par exemple, l'*abcès du poumon*, appellé *empyème*, s'évacue souvent par les crachats ou l'expectoration: mais lorsqu'il est situé très-bas, ou que ce viscère est affaibli par la maladie, et qu'il se trouve sans ressort, sans énergie, il faut que l'on fasse une incision à l'extérieur, ou il tue le malade; parce que, perçant dans la poitrine, il l'inonde, et intercepte la respiration. Il en est de même de l'*abcès* des intestins: lorsque le *pus* est mûr, il perce l'une ou l'autre des membranes du sac qui le contient. Si c'est la membrane intérieure, il s'évacue à l'avantage du malade; mais si c'est la membrane extérieure, il se répand

per davantage des *ulcères*. Ces maladies ex-

---

dans le ventre, et y occasionne des désordres plus ou moins incurables. En général, les *abcès* internes sont funestes; mais ce n'est point parce que le *pus* ne se forme pas, et qu'il ne parvient pas à maturité; c'est parce qu'il manque de moyens pour se faire jour au-dehors.

Si l'on veut y réfléchir, on sentira davantage combien le traitement des *abcès* doit être simple. Car enfin, de quoi s'agit-il ? de conduire la tumeur à maturité; or les *abcès* internes y parviennent toujours, et ils y parviennent sans autres secours que la chaleur humide, naturelle aux parties qu'ils occupent. Comme la tumeur externe est privée de cette chaleur humide, et qu'au contraire le contact de l'air entretient la peau dans un état constant de sécheresse plus ou moins fraîche, il suit que pour imiter la nature, ce à quoi les gens de l'art doivent uniquement s'attacher, il ne faut que procurer à la peau qui couvre l'*abcès* une chaleur humide, et l'entretenir jusqu'à la fonte entière de la tumeur. Voilà comment le cataplasme est véritablement un grand remède dans ces cas (353); et si cette chaleur humide était ménagée avec intelligence, il est probable qu'on n'aurait pas plus besoin d'ouvrir les *abcès* externes que les internes. Aussi, un des préceptes des maîtres de l'art est-il de ne les ouvrir que quand on ne peut s'en dispenser, sans faire courir des risques au malade (356 et suiv.).

ternes, si longues, si compliquées, si difficiles à guérir, et qu'il est quelquefois si dangereux de guérir, sont pour l'ordinaire, chez les personnes mal-saines, la suite d'*abcès*, de *plaies* ou de contusions, etc.; mais plus souvent on les voit naître d'un traitement mal entendu. Nous avons déjà fait sentir, quant aux *plaies* (281), le danger des onguens et des emplâtres; et nous ne craignons pas d'ajouter que ces remèdes externes sont également dangereux contre les *abcès*, et qu'en général ils ont fait, dans l'un et l'autre cas, beaucoup plus de mal que de bien. Il en doit être ainsi, puisque la nature guérissant seule ces maladies (271), l'office du médecin et du chirurgien doit consister uniquement à éloigner les obstacles qui pourraient s'opposer à son travail. Or, dans les trois quarts et demi de ces cas, il suffit d'entretenir dans une douce chaleur la partie qui se dispose à suppurer, et ensuite de la garantir des impressions de l'air. Au reste il est d'autant moins nécessaire de traiter ici des *ulcères*, que, soit qu'ils dépendent de la qualité viciée des humeurs, soit qu'ils viennent à la suite de *blessures* ou d'*abcès* mal traités, ils tiennent le malade dans un état de mal-aise et de souffrance qui ne lui permettent guère de se déplacer. Cependant, si quelqu'un

se

se trouvait dans la nécessité de voyager avec un *ulcère*, tout ce qu'il aurait à faire pendant le voyage, serait de le panser avec du *baume de Geneviève* (267, note, 363), et de prendre garde de le heurter, choquer, etc.

367. En général, les ULCÈRES sont incurables chez les vieillards qui ne doivent pas même tenter de les guérir. Chez les personnes attaquées de *gale*, de *dartres*, d'*écrouelles*, etc., il faut commencer par guérir ces dernières maladies. Il n'y a donc que les *ulcères* qui sont dûs à un mauvais traitement, dont on puisse entreprendre la guérison; et encore, dans ce cas, faut-il établir un *cautère*, pour peu qu'il y ait de temps qu'ils existent.

§. III.

Du Mal-d'Aventure et des Panaris.

368. On appelle *mal-d'aventure* ou *panaris*, une tumeur inflammatoire des doigts; qu'elle vienne sans cause apparente, ou qu'elle soit due à des piquures d'aiguilles, d'épingles, d'échardes, etc. Cependant le nom de *panaris* ne se donne, en général, qu'à ces maux de doigts profonds, accompagnés de douleurs très-vives et pulsatives, qui souvent se font sentir jusques dans la main, le poignet, le bras, et

même l'épaule, avec fièvre et quelquefois insomnie, spasme, délire, convulsions, etc. Cette diversité de symptômes a fait distinguer ces sortes de maladies en quatre espèces.

369. La première comprend le *mal-d'aventure* proprement dit, et qui n'est autre chose qu'une des tumeurs inflammatoires externes et superficielles dont nous venons de parler (342—363); lequel se guérit quelquefois, mais rarement, sans *suppuration*, souvent perce de lui-même, et plus souvent exige qu'on l'ouvre avec l'instrument ou le caustique. Nous ne répéterons pas ce qui est dit (344—355); nous ajouterons seulement que quand la matière du *mal-d'aventure* est mûre, il faut se hâter d'ouvrir la peau, pour peu qu'elle diffère de percer, parce que l'humeur en séjournant attaquerait les tendons, les ligamens, etc., et par-là donnerait lieu à de grands désordres, ainsi que nous l'avons observé (356).

370. Mais les *panaris* de la 2e., 3e. et 4e. espèces ne guérissent jamais seuls. Il faut absolument avoir recours à l'art, même pour celui de la 2e.; il faut au moins saigner pour calmer la fièvre, qui toujours trop forte, conduirait à la *gangrène* (389). On ne peut donc se dispenser de séjourner pour un panaris de

la 2e. espèce, et d'appeller un chirurgien qui saignera et répétera la saignée, en raison de la gravité des symptômes; qui prescrira le régime convenable et appliquera des cataplasmes, etc. ; ouvrira la tumeur dès que la matière sera mûre, et finira par purger, sur-tout lorsque deux ou plusieurs panaris se seront succédés, comme il arrive assez ordinairement. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet objet.

371. Nous observerons seulement que les *panaris* des 3e. et 4e. espèces, offrant des phénomènes qui les font différer de celui de la 2e., et à plus forte raison des tumeurs décrites (344—356), le traitement doit en conséquence être très-différent. Comme ces *panaris* ont leur siége dans la gaîne des tendons ou entre le périoste et l'os, il résulte que cette tumeur n'est pas toujours apparente et qu'on n'y sent point de fluctuation, parce que le peu de matière qu'elle produit est comprimée par les bandes ligamenteuses très-fortes dont est composée la gaîne des tendons, ou par le périoste. Pour l'ouvrir, le chirurgien instruit n'attend donc pas qu'il sente une fluctuation, qui ne peut être sensible. Il se guide d'après l'intensité des symptômes; et dès que le *spasme*, le *délire*, les *convulsions* (368) se met-

tent de la partie, il fait une incision profonde, parce qu'il faut pénétrer jusqu'à la gaîne des tendons, ou jusqu'à l'os.

372. Un autre phénomène que présente cette tumeur, c'est que de l'ouverture il ne sort pas *de pus*, mais une matière ichoreuse, âcre et rougeâtre, en petite quantité, et cependant tellement active qu'elle carierait l'os pour peu qu'elle séjournât. Aussi faut il que l'incision profonde soit encore assez grande pour pouvoir inspecter l'os, et s'assurer s'il n'est pas carié. Nous observerons encore qu'une seule incision ne suffit pas toujours; que souvent il faut y revenir et la prolonger le long du doigt; que quelquefois il survient des dépôts dans la main, à l'avant-bras, au bras, sous l'aisselle, etc., qu'il faut encore ouvrir, etc., etc., etc....

373. Nous faisons ces observations, afin que le malade et les assistans ne contrarient pas le chirurgien qui fait son devoir. J'ai vu des gens qui ne pouvaient pas se persuader qu'un mal de doigt pût occasionner tant de désordre et tant de travail de la part de l'opérateur, et qui avaient l'injustice d'accuser le chirurgien d'ignorance, ou de vouloir prolonger la maladie par ses incisions. Il n'en est pas moins vrai qu'indépendamment de toutes ces ouver-

tures qui sont de la plus grande importance, on est quelquefois obligé de couper le tendon, bien que l'on sache que le malade doive rester estropié, parce que c'est souvent le seul moyen de conserver le doigt, et même la vie du malade.

374. Lors donc qu'un voyageur a le malheur d'être attaqué de l'un ou de l'autre de ces *panaris*, heureusement très-rares, il faut absolument qu'il s'en rapporte au chirurgien qu'il a appellé; mais il faut aussi que ce chirurgien soit très-instruit; car ici l'expérience de l'opérateur est son seul guide. Il doit d'ailleurs savoir encore se conduire dans les cas de *carie*, de *gangrène* (389 et suiv.), lorsque ces désordes funestes n'ont pu être prévenus. Si l'on se trouve dans un vaisseau où il n'y a ni chirurgien, ni personne capable de porter secours dans ces terribles circonstances, nous renvoyons au conseil donné (262, note).

375. D'après le tableau effrayant, mais vrai, des dangers dans lesquels peuvent jetter les maux de doigts, qui pourra se refuser de travailler à les prévenir aussitôt qu'il s'en sentira menacé? Nous avons déjà dit (276), qu'il était possible de détourner les suites fâcheuses des piqures d'aiguilles, auxquelles

les femmes, les tailleurs, etc., sont si sujets, en plongeant le doigt ou les doigts piqués dans de l'eau bien chaude. Eh bien! ce moyen si simple et si facile à se procurer, est également salutaire contre les maux de doigts, quelle qu'en soit la cause.

376. Ainsi, dès qu'on ressent quelque douleur, qu'on ait de l'eau aussi chaude qu'il est possible de la supporter sans se brûler, qu'on y plonge le doigt ou les doigts malades pendant une demi-heure, une heure, ayant soin de renouveller l'eau chaude à mesure qu'elle se réfroidit; qu'on réitère cette immersion le matin, à la dînée et le soir, même plus souvent si on séjourne, ou si l'on est dans un navire, et que l'on ne cesse que lorsque les douleurs seront absolument dissipées. J'ai vu ce moyen réussir nombre de fois; mais il faut l'employer aussitôt qu'on ressent les premières douleurs; car si l'on attend que la matière soit formée, il n'est plus temps.

§. IV.

Des Brûlures et des Engelures.

377. Les *brûlures* légères et superficielles méritent peu ou point d'attention ; si elles font beaucoup de douleurs, on tient pendant quelque temps la partie brûlée devant le feu, le plus près possible, et la douleur se dissipe. On peut y appliquer des compresses imbibées d'eau-de-vie ou d'*alcohol* ; mais, comme dès qu'il n'y a plus de douleur il n'y a plus de maladie, la présentation de la partie brûlée au feu suffit ordinairement.

378. Lorsqu'on a été brûlé assez profondément pour que la peau soit cautérisée et entamée, on prend un *blanc d'œuf et deux cuillerées d'huile d'olive*, la meilleure que l'on peut se procurer. On bat fortement ces deux substances ensemble ; on y trempe des compresses, et on les applique sur la brûlure. Ce remède vaut les plus vantés ; et comme il se trouve par-tout, et qu'il peut être prêt sur-le-champ, il a un avantage inappréciable dans les brûlures, qui ont des suites d'autant moins fâcheuses qu'on applique le remède plus promptement. On le réitère le matin, le soir et à la dînée. L'*alkali-volatil fluor* (*ammonia-*

que), appliqué de la même manière et dans les premiers instans, a le même succès. Si les vessies ou cloches sont déjà formées, on commence par les crever ; ensuite on délaye deux gros d'*ammoniaque* dans une chopine d'eau, on y trempe des compresses, et on les applique sur la partie brûlée ; on renouvelle ces compresses trois fois par jour.

379. Nous pourrions en rester là, les voyageurs étant peu exposés à éprouver de fortes brûlures. Cependant, lorsque la saison commence à devenir froide, et qu'on ne fait pas encore de feu dans les appartemens, la précipitation avec laquelle souvent ils se rendent à la cuisine de l'auberge pour se chauffer, les porte quelquefois à renverser les pots, les cafetières, etc., qui sont devant le feu, et l'eau bouillante qu'ils contiennent peut jaillir sur les pieds, les jambes, etc. comme je l'ai vu arriver. D'un autre côté, le feu peut prendre dans l'auberge, etc. ; il est donc nécessaire d'avoir une idée de ce qu'il convient de faire d'abord, puisque le succès est d'autant plus certain qu'on applique le remède plus tôt (377).

380. La première chose à laquelle il faut penser est donc de mettre à nu la partie brûlée, c'est-à-dire, d'ôter sur-le-champ les ha-

bits qui la couvrent, pour empêcher que la peau ne s'attache aux bas ou au linge, et ne soit emportée par lambeaux. S'il y a des cloches ou vessies, on les creve; ensuite on applique les compresses trempées dans le blanc d'œuf battu avec l'huile d'olive, ou dans l'*amoniaque* adouci (378). Si la brûlure est profonde, le 3e. jour on applique le *baume de Geneviève* (267), et on panse deux fois par jour, jusqu'à parfaite guérison. Mais si la brûlure est assez considérable, assez étendue pour occasionner de l'*inflammation*, de la *fièvre*, etc., etc., alors on ne peut se dispenser de séjourner et d'appeller un chirurgien, qui saignera, ordonnera une diète sévère, des lavemens, des cataplasmes, etc. (353); et lorsque l'inflammation sera calmée, on pansera avec le *baume de Geneviève*, ou le *basilicum* et le *cérat*, etc.

381. Les *engelures* sont, comme on sait, de petites tumeurs peu élevées, qui viennent l'hiver au talon, aux doigts des mains, etc. Elles sont accompagnées de beaucoup de chaleur; la peau qui les couvre est rouge, et démange plus ou moins. Les enfans y sont plus sujets que les adultes, et les cuisinières, les blanchisseuses plus que tout autre. Il paraît qu'elles sont principalement dues au passage

subit du chaud au froid, et du froid au chaud. Cependant il paraît aussi qu'elles peuvent être héréditaires, car on les voit quelquefois à tous les individus d'une famille, et passer des père et mère aux enfans, tandis que d'autres familles n'en sont jamais attaquées. Quoi qu'il en soit, elles sont plus incommodes que dangereuses; et, si elles ne sont pas contrariées par un traitement mal-entendu, elles guérissent toutes seules en peu de temps et toujours dès que la belle saison s'annonce.

382. Tant qu'elles ne sont pas ouvertes, tout ce qu'il y a à faire est de les tenir chaudement et sèchement. On vante, dans ces cas, beaucoup de remèdes, qui doivent leur réputation plutôt à la crédulité qu'aux bons effets qu'ils ont produits. Ce qu'il faut que tout le monde sache, c'est qu'il n'est pas du tout nécessaire qu'elles suppurent pour guérir, et qu'en général celles qui s'ouvrent sont les plus rebelles. Les emplâtres, les onguens, etc., sont donc au moins inutiles. Si l'on veut absolument faire quelque chose, on les couvrira avec un morceau de flanelle, ou avec un sachet de cendres chaudes. Il y en a qui recommandent l'eau-de-vie, la moutarde, etc., dont on frotte souvent la partie affectée; mais nous croyons qu'il est beaucoup

plus sûr de s'en passer. Lorsque les engelures sont ouvertes, un peu de *baume de Geneviève* ou de *basilicum*, étendu sur un papier brouillard, appliqué dessus et tenu chaudement, est tout ce qu'elles demandent : si elles sont au talon, il faut baisser le quartier du soulier et tenir la jambe placée horizontalement (274).

§. V.

Du Charbon et de la Gangrène.

383. Le *charbon*, qu'on nomme encore *anthrax*, *pustule maligne*, etc., est une tumeur essentiellement gangréneuse, qui, pendant les chaleurs de l'été, se montre tout-à-coup sur la peau, dans les endroits découverts. Elle commence par un point qui ressemble ou à une piquure, ou à une brûlure faite par une étincelle de feu. Bientôt il s'élève autour une autre tumeur, qui est inflammatoire chez les personnes fortes et robustes, mais qui n'est qu'œdémateuse chez les sujets délicats et faibles.

384. Le caractère du charbon est donc d'être composé d'une *double tumeur* : l'une, occupant le centre, est livide, noirâtre, dure, insensible et de peu d'étendue ; c'est la *gan-*

grène (389) : l'autre, plus volumineuse et entourant la première, est rouge ou pâle, selon qu'elle est inflammatoire ou œdémateuse. Dans le premier cas, elle est accompagnée de douleur, de fièvre et des autres symptômes, du *phlegmon* (342) ; dans le second, la fièvre est à peine sensible, le pouls est petit et convulsif. Mais, dans l'un et dans l'autre, il y a soulevement de cœur, anxiétés, oppression, découragement; bientôt le sentiment s'éclipse, l'esprit s'abat, et le malade tombe dans la langueur; il devient indifférent, hébêté, tremblant, stupéfait, et meurt dans le temps qu'on s'y attend le moins, quelquefois dans les vingt-quatre heures, mais plus souvent le cinquième ou sixième jour.

385. Ces symptômes dont nous ne donnons ici que les principaux, peuvent-ils permettre de confondre le *clou* (342) avec le *charbon*, comme ne font que trop souvent ces prétendus guérisseurs de village, qui ont intérêt à effrayer les malades, en donnant de grands noms aux maladies les plus légères (*a*) ? Qu'on ne soit donc plus la dupe de ces charlatans ;

(*a*) *Médecine domestique*, tom. IV, chap. III, §. III, art. IV.

et parce qu'un *bouton*, un *clou*, ou toute autre *tumeur externe* n'a pas une marche ordinaire, qu'on ne se livre point à la frayeur sur le pronostic qu'il leur plaît d'en tirer. L'intention du malveillant ne suffit pas pour changer de nature les maladies. Le *charbon* a un caractère qui le distingue assez ; c'est une *double tumeur* (384), qu'il est rare de voir arriver spontanément, qui le plus souvent est communiquée par contagion, et qu'on n'observe que dans certains pays, sur-tout dans le Midi.

386. Elle est donc heureusement très-rare, et sur-tout pour les voyageurs, qui n'ont ni le temps, ni sans doute la volonté de communiquer avec ceux qui peuvent avoir cette terrible maladie. Mais ils peuvent se trouver dans des pays où une maladie pestilentielle, contagieuse, règne parmi les bestiaux. Nous avons prévenu qu'il fallait, dans l'auberge, prendre des informations à cet égard, et rejetter toute viande provenant d'animaux morts de contagion, et en général de maladie (117). Mais on peut être trompé : le vil intérêt se joue de tout, même de la vie des hommes !

387. Si donc un voyageur, étant dans les contrées méridionales de l'Europe ou de

l'Asie, etc., observe sur son visage, sur ses mains ou sur ses poignets, une petite pustule, remarquable par une ou plusieurs petites vésicules, mais ne procurant d'autre sensation qu'un peu de cuisson; et si, quelque temps après, deux ou trois jours, quelquefois seulement deux ou trois heures, cette pustule, qui s'est étendue, s'entoure d'une tumeur (384), il n'y a pas de temps à perdre: il faut qu'il arrête sur-le-champ, bien qu'il ne se trouve d'ailleurs aucunement malade; car, à cette époque, le pouls est à peine changé. Cependant s'il veut y faire attention, il s'appercevra avoir perdu de ses forces, avoir aussi plus d'agitation, le sentiment plus exquis, l'esprit plus vif, etc.

388. Il s'arrêtera donc : il fera appeller le chirurgien le plus instruit, ou plutôt il ira le trouver, pour perdre moins de temps; car le point essentiel du traitement est de fixer la *gangrène*, et le grand moyen est l'extirpation ou les scarifications qui ne peuvent être faites que par un homme de l'art. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur le traitement, qui ne peut être dirigé que par un chirurgien très-habile. Nous observerons seulement que la *gangrène* une fois fixée, et les escarres tombées, il reste un *abcès*, qui

ne demande plus que les moyens prescrits (353).

389. Nous avons dit que la *gangrène* était une des trois manières dont pouvait se terminer une *tumeur inflammatoire* (343). Mais on doit encore la craindre dans toutes les maladies graves, putrides ou malignes; dans les *plaies composées*, dans les *ulcères* de mauvais caractère, dans les *descentes étranglées*, etc.; et on n'a plus lieu d'en douter, si, dans quelque maladie que ce soit, il se manifeste des taches obscures, livides; si la peau de rouge qu'elle était devient pâle, et en même temps molle et flasque; si l'on y apperçoit de petites vessies, pleines d'une humeur ichoreuse de diverses couleurs; si enfin la tumeur s'affaisse, et d'obscure qu'elle était devient noire. Dans ce cas, le pouls est petit, vîte, faible et enfoncé, et bientôt le malade a des sueurs froides qui sont les avant-coureurs de la mort.

390. Cette espèce de *gangrène* demande le même traitement que le charbon, qui n'est, comme nous l'avons dit (384), qu'une *gangrène* essentielle. Nous ne nous en occuperons pas, puisqu'elle exige toute l'habileté qu'il est possible d'attendre de l'homme le plus consommé dans son art, et que d'ailleurs, venant dans le cours d'une maladie toujours grave, elle

ne peut se rencontrer chez un voyageur actuellement en route. Nous nous contenterons d'observer que les remèdes contre la *gangrène* étant autant internes qu'externes, il est nécessaire que la médecine et la chirurgie travaillent conjointement au rétablissement du malade.

CHAP. VIII.

CHAPITRE VIII.

De quelques maladies occasionnées par la mal-propreté.

391. LA mal-propreté est une source de maladies aussi désagréables que longues à guérir, et, pendant les voyages, on y est d'autant plus exposé, qu'on a été moins à même de prendre des précautions, ou de s'approvisionner des objets nécessaires au changement de linge, d'habits, etc. La peau en est le siége ordinaire.

392. On sait que les moins importantes de ces maladies, sont de simples rougeurs ou des boutons superficiels, isolés, et épars çà et là, qui disparaissent souvent dans les vingt-quatre heures. Lorsqu'ils durent plus de temps, c'est qu'ils sont entretenus, parce qu'on les irrite en se frottant, ou en se grattant; mais en général ils méritent peu d'attention. Car, ce qu'il y a à faire, est de n'y rien faire, et sur-tout de ne pas se gratter, à moins que la cause pour laquelle on se gratte ne soit de la vermine. Dans ce cas, si l'on ne se hâte de s'en débarrasser, ces boutons, sans cesse ir-

rités par le frottement, peuvent devenir des galons, qui alors demandent quelque soin.

393. Les hommes et les femmes qui négligent de se laver souvent, ou de faire ce qu'on appelle toilette, se trouvent quelquefois avoir de petits boutons, qui se convertissent promptement en *ulcères*, appelés *chancres*, et qui ont leur siége dans ou sur les parties naturelles. Comme ces chancres sont des symptômes très-ordinaires de la *maladie vénérienne* (1238 et suiv.), il faut bien prendre garde de s'en laisser imposer par ces gens qui veulent voir cette dernière maladie par-tout et qui administrent le *mercure*, lorsque le seul remède qui soit nécessaire dans ce cas, est la propreté. Quand donc on se voit attaqué de ces petits *boutons ulcérés*, sans avoir couru les risques de gagner la *maladie vénérienne*, il suffit de se laver soir et matin et dans la journée, si l'on peut en trouver l'occasion, avec de l'eau de sureau ou de guimauve : on les voit disparaître et guérir en très-peu de temps; et si, contre toute probabilité, ils résistent, alors il faudra consulter un médecin instruit, qui se conduira d'après la cause à laquelle on pourra raisonnablement les attribuer.

§. Ier.

Des suites de la vermine.

394. La propreté est le véritable antidote de la vermine. En changeant de linge fréquemment, et en faisant nétoyer exactement ses habits, on se délivre promptement des puces, des punaises etc.; mais si l'on a attrapé de ces insectes dégoûtans qui se fixent principalement dans la tête, il faut de plus se peigner à fond soir et matin; et si, en quelques jours, on ne parvient pas à les détruire, il faut se faire couper les cheveux et raser la tête.

395. Ce moyen, qui est sans contredit le plus sûr et le plus expéditif, n'est pas du goût de tout le monde. On veut conserver ses cheveux, et on ne sent pas qu'on conserve la retraite de ces êtres importuns, qui, doués de la vertu la plus prolifique, se régénèrent dans la même proportion qu'on les détruit. Alors on s'impatiente; on demande des remèdes; et comme il n'est personne qui ne sache que les préparations mercurielles les tuent, on se hâte d'en user, sans s'embarrasser de ce qui peut résulter d'une pareille imprudence. Mais il est bien prouvé que des maux de tête, des

migraines, des affections de nerfs incurables, etc., en ont été souvent les suites fâcheuses.

396. Nous le répétons, se peigner et changer de linge autant de fois qu'il est possible, est un moyen auquel la vermine ne résiste pas, quand on ne lui a pas laissé le temps de se fixer. Lorsqu'elle se montre opiniâtre, couper les cheveux et raser la tête, voilà tout ce qu'il y a à faire, si l'on ne veut courir aucun risque; et l'on est bien forcé d'en venir là, c'est-à-dire, de couper les cheveux, lorsque pour s'être gratté la tête fortement, il y est survenu des galons qui ne guériraient point sans ce préalable. Ces galons se desséchent en général dès que la vermine est détruite.

397. Cependant si ces galons sont en grande quantité, s'ils forment tumeur plus ou moins élevée, s'il y a fluctuation sous la peau; dans tous ces cas, un cataplasme de mie de pain et d'eau, renouvelé trois fois par jour, et entretenu chaudement, sera plus salutaire que tous les onguens, toutes les pomades de commères; et lorsque ces galons seront ouverts, du beurre bien frais, étendu sur des feuilles de poirée, achevera la guérison. J'ai vu chez des enfans, et même chez des jeunes gens, ce traitement simple guérir, comme par miracle, de ces galons qui étaient en telle quantité, que

les ignorans les prenaient pour la *teigne*. Mais un effet des plus communs de la mal-propreté, c'est la *gale*, qui mérite d'autant plus d'attention, que si l'on ne s'empresse de la guérir, ou si elle est mal traitée, elle peut entraîner dans des maladies incurables.

§. II.

De la Gale.

398. Cette maladie de peau est éminemment contagieuse, c'est-à-dire qu'elle ne se communique guère que par le contact, soit en buvant et mangeant dans les mêmes vaisseaux, soit en couchant dans les mêmes lits, soit en portant les mêmes habits que les galeux ; et les voyageurs doivent d'autant plus se surveiller à cet égard, qu'obligés d'habiter des chambres et souvent des lits, de se servir de linge et d'ustensiles qui sont à tous ceux qui en paient l'usage, ils se trouvent gagner cette maladie lors même qu'ils observent le plus religieusement les lois de la propreté. Aussi, la gale est-elle une des maladies des plus fréquentes en voyage. Ne laissant aucune trace ni dans les draps ni dans les couvertures, etc., si l'on s'adresse à une de ces auberges dont nous avons parlé, où l'on a l'habitude dange-

reuse et coupable de ne pas mettre à la lessive le linge toutes les fois qu'il a servi (179), il est impossible d'échapper à la contagion.

399. Il serait donc à désirer que l'on pût toujours s'approvisionner de lit, ou au moins de *draps* (181), et qu'on eût avec soi une partie de son ménage. Mais, comme cela est impossible au plus grand nombre des voyageurs, ceux d'entre eux qui sont jaloux de propreté, sont très-embarrassés. Le parti le plus simple qu'ils aient à prendre, est de courir jour et nuit pendant tout le voyage. Lorsqu'il est seulement de quelques jours et que l'on est dans sa voiture, rien de plus aisé : mais s'il doit être long, si d'ailleurs le voyageur est faible ou délicat, s'il lui faut du sommeil et du repos, parce qu'il en a l'habitude, ou parce qu'ainsi l'exige sa constitution ; si enfin il est dans une voiture publique, alors il est forcé d'arrêter pour la dînée et la couchée, et le voilà entouré de ce qu'il redoute le plus, la mal-propreté et toutes ses suites. Que faire ?

400. Pour échapper à la *gale*, il faut d'abord qu'il visite le linge qui lui est présenté. Si les serviettes et les draps n'ont pas l'air d'avoir été à la lessive (179), il faut qu'il les rejette et qu'il en demande d'autres. Il faut

qu'il essuie lui-même tous les ustensiles dont il se sert, comme verres, assiettes, cuillères, fourchettes, couteaux, etc. Quant au lit, s'il lui paraît suspect et s'il ne peut vaincre la répugnance qu'il lui donne, il ne lui reste d'autre ressource que de faire comme le petit vieillard dont j'ai parlé (84, note), qui prenait, sur une chaise ou dans un fauteuil, le peu de sommeil dont il avait besoin; mais tous les voyageurs ne sont pas capables de cette résolution. Voici donc ce qu'il faut faire, si, malgré toutes les précautions dont on est capable, on a eu le malheur de gagner la *gale*.

401. On est sûr d'avoir cette vilaine maladie, si d'abord sur les poignets et entre les doigts, ensuite sur les bras, sur les jambes, sur les cuisses, etc., il se manifeste de petites pustules aqueuses, accompagnées d'une démangeaison plus ou moins insupportable, surtout dans le lit ou en présence du feu. Ces pustules se joignent, et forment des plaques plus ou moins larges, semblables à de petits *ulcères* cutanés, qui donnent du *pus* ou de la sanie, qui ensuite se couvrent de croûtes, lesquelles tombent par plaques. On l'appelle alors *gale humide*, et la démangeaison est moins considérable.

402. Mais souvent cette maladie n'est qu'une

éruption blanche et farineuse, avec démangeaison ; alors on l'appelle *gale sèche*, *gale de chien* ou *gratelle*, qui cependant devient humide lorsqu'en se grattant on déchire les petites pustules, qui seraient restées arides, mais qui se convertissent en petites plaies qui rendent de la sanie. Au reste, dans l'une et l'autre gale, les pustules sont superficielles et ne vont pas au-delà de la peau. Mais un caractère qui est particulier à cette maladie de peau, et qui ne peut pas permettre de la confondre avec aucune des autres, c'est que le visage, qui est le siège ordinaire de la plupart des autres éruptions, est toujours exempt des pustules de la *gale*.

403. La *gale* est rarement dangereuse et se guérit assez promptement, sur-tout si elle est humide, si le sujet n'est point âgé, et s'il n'est point attaqué de quelque maladie qui la complique. Mais la gale ancienne, parce qu'on l'a négligée ou mal traitée, est souvent très-rebelle, et peut se convertir en *lèpre*; il est donc de la plus grande importance de ne pas perdre de temps et de la traiter dès qu'elle s'annonce.

404. Le grand remède est le *soufre*, que l'on administre à-la-fois en pomade et en bol. Pour faire la pomade, on prend 5 décagrammes (2 onces) de *fleur-de-soufre* (*soufre-sublimé*), que l'on mêle intimement avec 1 hectogramme

(4 onces) de sain-doux ou de beure frais. On y ajoute quelquefois 8 grammes (2 gros) de *sel ammoniaque* ; ce qui la rend plus active, et 2 grammes (demi-gros) d'*essence de citron*, pour en corriger l'odeur désagréable. On prend gros comme une noix muscade de cette pomade, on l'étend sur les parties galeuses en frottant légèrement ; on en fait autant par-tout où il y a de la *gale*. Cependant si tout le corps en était couvert, ce qui est rare, sur-tout dans une *gale* récente, il ne faudrait pas couvrir toutes les parties malades en une seule friction, car il serait dangereux de boucher à-la-fois tous les pores de la peau. Il faut donc y revenir à plusieurs reprises, frottant tantôt une partie et tantôt une autre. Mais le véritable temps pour ces frictions est au moment de se coucher. On les réitère tous les deux ou trois jours.

405. En même-temps, le malade prend tous les jours, soir et matin, dans un peu de thériaque, autant de *fleur-de-soufre*, (*soufre-sublimé*) et de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), qu'il est nécessaire pour lui tenir le ventre libre. La dose ne peut pas être spécifiée : 6 décigrammes (12 grains) de *fleurs de soufre* et autant de *crême de tartre* suffisent quelquefois pour exciter une ou deux évacuations dans les 24 heures, tandis que d'autres fois il en faut le double. On essayera donc et

l'on continuera ce traitement jusqu'à ce que tous les boutons soient disparus ; on finira par se purger une couple de fois (347).

406. Pendant tout le temps de l'usage de la pomade et des bols, le malade changera de linge à son ordinaire , excepté qu'il faudra qu'il soit chaud : mais il conservera ses mêmes habits, et n'en changera que quand les boutons seront absolument passés , et qu'il n'y aura plus du tout de démangeaison ; et les habits qu'il aura quittés ne pourront plus servir, à moins qu'ils n'aient été bien battus , bien brossés, bien nétoyés, et exposés pendant quelques heures à la vapeur du soufre brûlé ; autrement ils redonneraient la *gale*. Il faut, pendant tout le traitement, observer la propreté la plus stricte, se tenir bien couvert, et boire toujours chaud.

407. Le soufre, administré comme nous venons de le conseiller , guérit le plus souvent la *gale*, et il ne manquerait jamais son effet si on l'employait à dose convenable, et pendant le temps nécessaire. Mais si l'on ne se frotte avec la pomade (404) qu'une ou deux fois, et si on néglige la propreté, il n'est pas étonnant qu'on ne réussisse point. La quantité de pomade prescrite ici (404), suffit en général pour guérir un malade, sur-tout si la maladie est récente. Cependant si, après l'avoir toute employée, il reste encore quelques

symptômes, il faut en faire une nouvelle masse et en user la quantité convenable. S'il se trouvait des personnes qui eussent une répugnance invincible pour le *soufre*, elles pourraient prendre de la racine d'*hellébore* en poudre, et à la même dose que la poudre de *soufre*: elles en feraient une pomade avec le sain-doux ou le beurre frais, et elles l'emploieraient de la même manière (*a*).

408. Si la maladie résiste à l'usage de l'une ou de l'autre de ces pomades, c'est qu'elle est compliquée. Il faut alors appeler un homme de l'art, qui traitera conjointement la maladie qui fait obstacle à la guérison de la *gale*. Mais qu'on se garde bien de ces onguens et de ces emplâtres si vantés, compositions mercurielles pour la plupart, qui ne conviennent jamais lorsque cette maladie n'est pas compliquée avec la *maladie vénérienne ;* à plus forte raison quand elle est simple : ils ne la rendent que plus rebelle.

§. III.

Des Dartres.

409. La maladie dont il est ici question peut également se gagner par la mal-propreté

(*a*) *Médecine domestique*, t. III, ch. XXXVII, §. II.

et par la contagion. Cependant les *dartres* tiennent le plus souvent à un vice qui circule dans les humeurs, et qui est dû à une nourriture mal-saine et de difficile digestion, comme les viandes salées, fumées, séchées, le pain gâté et les eaux corrompues etc., auxquels on n'est que trop souvent réduit en voyage, sur-tout par mer. Elles peuvent encore exister avec plusieurs autres maladies, ce qui les rend très-opiniâtres et très-difficiles à guérir. Nous ne pouvons nous occuper ici que de celles qui peuvent survenir pendant le voyage, parce que, supposé qu'on en soit déjà attaqué avant de se mettre en route ou de s'embarquer, on doit savoir conduire son régime en conséquence, et avoir l'habitude des remèdes qui conviennent.

410. Les *dartres* sont un assemblage de petites pustules prurigineuses qui ont peu d'élévation, et forment des plaques plus ou moins étendues, qui attaquent les mains, les bras, les cuisses etc., et le *visage*; bien différentes en cela de la *gale*, qui ne vient jamais au visage (402). Elles démangent, mais beaucoup moins que la *gale*; et lorsqu'elles sont détachées les unes des autres, et qu'elles sont ce qu'on appelle volantes, cette démangeaison légère ne dure que peu de jours.

411. Celles que l'on gagne par la mal-pro-

preté du linge, des rasoirs etc., démangent davantage. Les pustules sont plus petites, plus rapprochées; elles donnent de la sérosité quand on les gratte, et se couvrent de croûtes qui sont tantôt sèches et tantôt humides. On les appelle *dartres vives* et *rongeantes*. Enfin il y a une troisième espèce de *dartres* qu'on appelle *farineuses*, parce que leurs pustules, excessivement petites, se couvrent d'une espèce de farine écailleuse et blanchâtre.

412. Dès qu'on s'apperçoit d'une *dartre*, quelle qu'elle soit, il faut travailler à la guérir, si l'on ne veut pas, en lui laissant faire des progrès, la voir devenir incurable. On commence donc par observer la propreté la plus stricte, en changeant de linge plus souvent qu'on n'est dans l'habitude de le faire. On s'interdira tout ce qui est capable d'échauffer ou de donner de l'âcreté aux humeurs.

413. Ainsi on ne mangera rien de salé, d'épicé, et on renoncera aux liqueurs fortes; on ne boira que du vin très-trempé; on ne mangera que de la viande blanche, des œufs, du lait, et des plantes potagères douces, telles que les épinards, les laitues, les chicorées, etc.; on prendra tous les jours une pinte de boisson faite avec une poignée de *scabieuse*, infusée comme du thé, à laquelle on ajoutera

un peu de sucre ; enfin on prendra un bain toutes les fois qu'on en aura l'occasion. Ces moyens, employés avec constance, ont suffi souvent pour faire disparaître sans retour, des dartres légères et récentes. Tout ce qu'on peut y ajouter, c'est quelques purgations dans le cours du traitement et à la fin (347); purgations qui deviennent nécessaires pour peu que ces *dartres* paraissent se prolonger.

414. Nous ne parlons d'aucun remède externe ; c'est qu'il n'y en a pas qui ne soient dangereux. Car ce que l'on a le plus à redouter dans les *dartres*, c'est leur disparition subite : des maladies fâcheuses et mortelles en sont tous les jours les suites. Les applications les plus simples, telles que l'eau salée, la crême, l'huile d'œuf etc., que l'on emploie tous les jours dans cette intention, sont des poisons, si elles viennent à dessécher une *dartre*, avant que les humeurs aient été corrigées par la *scabieuse*, les purgations et le régime long-temps continué, que nous venons de prescrire.

415. Lorsque les *dartres* résistent à ce traitement, ce qui arrive à celles qui sont *vives* et *rongeantes*, et sur-tout à celles qui surviennent à un sujet déjà attaqué de quelques maladies du foie, de la rate, etc., etc., alors elles exigent une suite de médicamens, qui

quelquefois sont encore infructueux. Nous ne pouvons nous en occuper ici, parce qu'elles présentent des variétés et des modifications qui ne peuvent être suivies que par un homme de l'art, très-instruit, et que d'ailleurs le temps d'un voyage ne paraît pas du tout être celui qu'il faut choisir pour se débarrasser d'une maladie plus déplaisante et plus incommode que douloureuse. Tout ce qu'il y a à faire jusqu'à ce qu'on soit arrivé à sa destination, c'est de suivre le régime adoucissant prescrit (413). Mais nous répéterons de ne jamais employer de remèdes externes, que d'après le conseil d'un médecin, et nous ajouterons que contre les *dartres* rebelles, le *cautère* est un moyen dont on ne peut se dispenser.

416. Nous passons ici sous silence une foule de maladies qui peuvent également être dues à la mal-propreté. Nous les avons déjà indiquées en parlant de la propreté qu'il faut observer sur les navires et dans les auberges, pour peu qu'on soit jaloux de sa conservation (178—181, 203 et suiv., 215 et suiv.). Mais comme elles peuvent avoir toute autre cause, et que la plupart sont contagieuses, on les trouvera à leur rang dans la section suivante.

417. Nous saisissons seulement cette occasion de faire sentir la nécessité où est un voyageur d'être sans cesse sur ses gardes. Il

est, comme nous l'avons dit (51--52), environné de causes de maladies ; et, à l'exception de celles qui amènent les accidens dont on vient de traiter dans la présente section, il est presque toujours le maître de se soustraire à toutes les autres, et par-là de se préserver de maladies qui, indépendamment des douleurs et des souffrances qui les caractérisent, ont encore le malheur, souvent aussi difficile à supporter que le mal, d'assujettir à des traitemens plus ou moins fastidieux ou dégoûtans, et de jetter dans l'impatience, dans l'ennui ou dans le découragement, celui qui pensait faire un tout autre emploi de son temps.

418. Qu'il y réfléchisse donc sérieusement. Un ennemi est bien peu de chose, quand il ne s'agit que de le fuir ou de l'éviter. Mais est-il question de le combattre ? alors on n'a jamais assez d'adresse, de ruse ou de force : la maladie est cet ennemi. Un peu d'attention, quelques soins suffisent pour la prévenir et l'empêcher d'arriver et de se fixer. A-t-on laissé à la cause le temps de produire son effet ? on voit souvent échouer toute la prudence, toute la science humaine.

Fin du premier Volume.

ERRATA.

Avertissement.

Nous avons désigné les doses des Remèdes par les noms nouveaux des poids et mesures, dans leur rapport avec l'ancien syle, et relativement aux marchandises qui se vendent en détail. Mais, ayant senti d'abord combien il nous était possible de nous tromper, sur-tout n'ayant pu faire imprimer cet ouvrage sous nos yeux, nous avons mis constamment le mot ancien à côté du nouveau, et entre deux parenthèses ( ); ainsi nous prions de ne jamais les séparer l'un de l'autre, et de demander toujours, chez l'apothicaire, le remède sous les deux dénominations de poids. Nous prions encore le lecteur de rectifier sur son Exemplaire les fautes consignées dans cet *Errata.*

TOME I.

Page 11, ligne 2 de la note, 1 décigramme $\frac{1}{4}$, lisez 1 décigramme $\frac{1}{2}$.

Page 97, ligne 16, de porcelaine de terre, mettez une virgule après porcelaine.

Page 98, ligne 1re., 7 grammes, lisez 8 *grammes.*

Page 154, ligne 11, dansera, ajoutez *autant que cela sera possible.*

Page 232, ligne dernière, (306), *lisez* (305).

TOME II.

Page 22, ligne 5, députation, lisez *dépuration.*

Page 75, ligne 5, si après, lisez *si malgré.*

Page 103, ligne 5, piquures de pus, lisez *piquures de puce.*

Page 105, ligne 7, il fait, lisez *il faut.*

Page 116, ligne 14, (538), lisez (548).

Page 118, ligne 3, (1331), lisez (1365).

Page 120, ligne 24, (555—471) lisez (555—571).

Page 142, ligne 23, (620), lisez (617).

Page 144, ligne 8, que nous avons dit, ajoutez *ailleurs.*

Page 197, ligne 16, sur ce viscère, lisez *sur ces viscères.*

Page 242, ligne 2, (779), lisez (775).

Page 252, ligne 8, 2 décagrammes, lisez *un décagramme* $\frac{1}{2}$.

Page 270, ligne 27, (838), lisez (827).

Page 311, ligne 8, sont préparés, lisez *sont mal préparés.*

Page 340, ligne 6, de chaque 2 décagrammes, lisez 1 *décagramme* $\frac{1}{2}$.

Page 341, ligne 7, de chaque 2 décagrammes, lisez 1 *décagramme* $\frac{1}{2}$.

Page 351, ligne 15, cardiulgis, lisez *cardialgie.*

TOME III.

Page 5, ligne 21, auxquels, *lisez* auxquelles.
Page 13, ligne 7, points, *lisez* poings.
Ibid, ligne 26, vaine, *lisez* veine.
Page 16, ligne 14, effection, *lisez* affection.
Page 23, ligne 21, paraphe, *lisez* paragraphe.
Page 38, ligne 8, quelques, *lisez* quels que.
Page 40, ligne 20, n'en a vues, *lisez* n'en a vu.
Page 41, ligne 25, ammonique, *lisez* ammoniaque.
Page 60, ligne 9, régénération, *lisez* génération.
Page 62, ligne 17, pirénée, *lisez* périnée.
Page 63, ligne 19, lympatiques, *lisez* lymphatiques.
Page 70, ligne 24, astrigens, *lisez* astringens.
Page 71, ligne 2, seringe, *lisez* seringue.
Page 72, ligne 11, l'entrenir, *lisez* l'entretenir.
Page 75, ligne 11, divers, *lisez* diverses.
Page 90, ligne 2, 5 décagrammes, *lisez* 6 décagrammes.
Page 107, ligne 3, consonde, *lisez* consoude.
Page 117, ligne 4 ordirement, *lisez* ordinairement.
Page 128, ligne 6, vaqueur, *lisez* vaquer.
Page 131, ligne 19, pressent, *lisez* pressant.
Page 140, ligne 5, quanté, *lisez* quantité.
Ibid., ligne 7, dise, *lisez* disent.
Page 146, ligne 23, saissement, *lisez* saisissement.
Page 165, ligne 13, *même correction.*
Page 171, ligne 14, le malade, *lisez* la malade.
Page 173, ligne 3, quniquina, *lisez* quinquina.
Page 187, ligne 13, effacez (736 *bis*).
Page 190, ligne 8, secours salutaires, lisez *secousses salutaires.*
Page 215, ligne 11, précipatation, *lisez* précipitation.
Ibid., ligne 20, parce que, *lisez* car.
Page 217, ligne 27, demi-lettre, *lisez* demi-litre.
Page 218, ligne 8, brochotomie, *lisez* bronchotomie.
Page 253, ligne 15, salanum, *lisez* solanum.
Page 255, ligne 15, mortiférés, *lisez* mortifères.
Page 260, ligne 20, préservatrice, *lisez* préservative.
Page 264, ligne 21, transpiration, *lisez* salivation.
Pages 274, 275 et 277, lignes dernières, (1484, note), *lisez* (1479, note).
Page 278, ligne 10, n'éprouve-t-on, *lisez* n'éprouvât-on.
Page 281, ligne 11, *mettez* une virgule *après le mot* ouvrage.
Page 295, ligne 27, la malade, *lisez* le malade.
Page 296, ligne 18, effecté, *lisez* affecté.
Page 302, ligne 4, elle, *lisez* eux.
Page 307, ligne 8, subsistance, *lisez* substance.
Page 365, ligne 16, proscrit, *lisez* prescrit.
Page 367, ligne 18, de jours, *lisez* de jour.
Page 412, ligne 7, l'obsède, *lisez* les obsède.

